

Flore Paradis
23 novembre '55.

HISTOIRE

ANCIENNE

DES EGYPTIENS, DES ASSYRIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES GRECS DES CARTHAGINOIS.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

NOUVELLE EDITION,
Revue et corrigée par l'auteur.

QUEBEC:
Imprimé chez T. CARY & Cie.
Rue Buade.

1842.

AVERTISSEMENT.

CET abrégé de l'Histoire Ancienne est actuellement en usage au Petit Séminaire de Québec. Les Editeurs prennent la liberté de le recommander aux autres maisons d'Education, comme un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru en ce genre.

Les Instituteurs et les Institutrices d'Ecoles Elémentaires le trouveront aussi très propre à servir de livre de lecture pour leurs élèves les plus avancés.

Québec, 19e. *Octobre,* 1831.

HISTOIRE
ANCIENNE

DES EGYTIENS, DES ASSYRIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES GRECS, DES CARTHAGINOIS.

HISTOIRE DES EGYPTIENS,

JUSQU'A LA CONQUETE DE L'YGYPTE PAR LES PERSES.

Chronologie fabuleuse des Egyptiens.

1. IL n'y a pas, dans toute l'antiquité d'histoire plus obscure ni plus incertaine que celle des premiers rois d'Egypte. Quelques incrédules du siècle dernier se sont prévalus de cette obscurité, pour donner à la monarchie égyptienne une ancienneté prodigieuse, et qui, si on voulait les en croire, remonterait bien au delà du déluge et de la création du monde. Leur but, ils ne s'en cachent pas, est de donner un démenti à nos livres saints, qui n'assignent au monde que 6000 ans d'antiquité, et ne font remonter la

fondation des premiers empires, qu'à l'époque de la dispersion des peuples, 100 ans environ après le déluge. Mais on sait que cette longue suite de princes qu'ils s'upposent avoir successivement régné en Egypte, pendant tant de siècles, n'est qu'un effet de la vanité des Egyptiens, qui, pour se donner plus d'ancienneté, ont mis bout à bout plusieurs dynasties ou familles de rois qui dominaient en même temps, sur les différentes contrées de l'Egypte, divisée alors en plusieurs petites souverainetés. Et quand ce fait ne serait pas prouvé, à quel titre les modernes prétendent-ils mieux savoir ce qui s'est passé il y a quatre mille ans, que Moïse, auteur contemporain? Tenons-nous-en donc au récit de ce dernier, et rejetons sans balancer tout ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'il nous apprend des premiers âges du monde et de la naissance des empires. Indépendamment de sa qualité d'auteur inspiré, il est de beaucoup le plus ancien, et par conséquent le plus croyable des historiens.

Mesraim (2245 *ans avant J. C.*)

2. Après la dispersion des hommes qui suivit le déluge, Cham second fils de Noé, alla s'établir avec sa famille, dans l'Egypte et dans les contrées voisines, où il reçut, après

sa mort, les honneurs divins, sous le nom de Jupiter Hammon. Ménès ou Mesraim, son fils, peupla l'Egypte ; et c'est lui que tous les historiens donnent pour le fondateur et le premier souverain de cette monarchie : aussi les Livres saints appellent ils indifféremment l'Egypte, terre de Cham ou terre de Mesraim.

Busiris.

3. Assez long-temps après Mesraim, le roi Busiris bâtit la fameuse ville de Thèbes, capitale de la Thébaïde ou Haute-Egypte. Elle avait cent portes, par chacune desquelles pouvaient sortir à la fois dix mille hommes, si l'on en croit les poëtes. Sa magnificence répondait à sa grandeur : les voyageurs modernes ont découvert, dans ses ruines, des temples et des palais encore presque entiers, où les colonnes, disent-ils et les statues sont innombrables.

Meris, (2000 *ans avant* J. C.)

4. Méris, qui paraît avoir régné quelque temps avant Abraham, s'est immortalisé par la construction du lac fameux qui porte son nom. Il fit creuser ce lac pour remédier à l'irrégularité des inondations du Nil.

Comme il pleut rarement en Egypte, le

Nil supplée à ce défaut par un débordement annuel, qui porte dans les campagnes la fertilité et l'abondance. La crue de ce fleuve commence avec l'été, et finit au milieu de l'automne : dès que les eaux sont retirées, l'on sème, et la moisson se fait vers le mois de Mars. On convient aujourd'hui que le débordement du Nil est l'effet des grandes pluies qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire sa source. Rien n'est plus beau à voir que l'Egypte, dans deux saisons de l'année. Au mois d'Août, on y voit une vaste mer, sur laquelle s'élève une infinité de villes et de villages, avec des chaussées qui conduisent d'un lieu à l'autre ; le tout entremêlé de bosquets et d'arbres fruitiers dont on n'aperçoit que les têtes ; ce qui fait un coup d'œil des plus agréables. Dans le mois de Janvier, au contraire, toute la campagne ressemble à une belle prairie émaillée de fleurs. L'air est embaumé par l'odeur des orangers, des citronniers et des autres arbres : en sorte que la nature, qui est alors comme morte dans un grand nombre de climats, semble presque n'avoir de vie que pour celui-ci.

C'est donc le Nil qui fait la richesse et la beauté de l'Egypte. Mais comme ses débordemens étaient quelquefois ou trop

forts ou trop faibles, le roi Méris corrigea ce défaut par un lac de dix lieues de tour, qui recevait les eaux du fleuve, quand elles étaient trop abondantes, et qui rendait ces mêmes eaux aux campagnes de l'Egypte, lorsque l'inondation avait été trop faible. Cet ouvrage immense de Méris est, sans contredit, un des plus admirables et des plus utiles qu'aient jamais entrepris les rois d'Egypte. (1.)

Pharaons.

5. Ce fut après Méris que regnèrent, en Egypte, les princes nommés dans l'Ecriture, *Pharaons*. L'un d'eux éleva Joseph à la première dignité de son empire (1715). Ses successeurs, comme on sait, persécutèrent avec fureur les Israélites descendant de Jacob, et les employèrent à bâtir ces fameuses pyramides qui, par leur grandeur et leur masse énorme, ont triomphé du temps et des Barbares. Une de ces pyramides mérita d'être mise au nombre des sept merveilles du monde (2). Elle a 77

(1) Pour rendre tout-à-fait croyable l'existence et la destination du Lac Méris, il faudrait dire ce qu'on a fait de cette prodigieuse quantité de terre qu'a dû fournir une excavation de dix lieues de tour.

(2) Les six autres étaient le fanal de Pharos, le colosse de Rhodes, le tombeau de Mausole, roi de Carie, le temple de Diane à Ephèse, la statue de Jupiter Olympien, le labyrinthe de Crête.

toises de hauteur ; le haut, qui d'en bas semble être une aiguille, est une plateforme de 60 pieds de tour. On employa trente ans à la bâtir ; et s'il en coûta, pour les seuls légumes fournis aux ouvriers, plus de 4 millions de francs, il est aisé de conjecturer que la dépense pour le reste devait être immense.

Sesostris (1300 *ans avant J. C.*)

6. Le désastre de l'impie Pharaon, submergé avec toute son armée dans la mer Rouge (1491), mit l'Egypte dans un état de faiblesse, dont elle ne se releva bien que du temps des Juges d'Israel, et sous le règne d'Aménophis. Ce prince, si l'on s'en rapporte à Hérodote, eut un fils qu'il nomma Sésostris. Ayant résolu d'en faire un grand conquérant, il fit élever avec lui tous les enfans qui étaient nés le même jour que lui. On les accoutuma dès l'enfance à une vie dure et laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour les fatigues de la guerre. Sésostris répondit aux vues de son père, et devint non-seulement l'un des plus puissans rois qu'ait eus l'Egypte, mais encore un des plus fameux conquérans que vante l'antiquité. A peine monté sur le trône, il conçut le dessein de faire la con-

quête du monde entier. Dans cette vue, il s'appliqua d'abord à gagner le cœur de tous ses sujets, par la libéralité, par la justice, par des manières douces et populaires. Cependant il faisait tous les préparatifs de la guerre : il levait des troupes, et mettait à leur tête les jeunes gens élevés avec lui, qui étaient devenus d'habiles et courageux capitaines. Ses troupes se montaient à 600,000 hommes de pied, et à 24,000 chexaux, sans compter 27,000 chars armés en guerre.

7. Après avoir subjugué l'Arabie et la Lybie, il rendit tributaires l'Ethiopie et toutes les côtes de la mer Rouge. Il parcourut ensuite l'Asie avec une rapidité étonnante, porta ses conquêtes au delà du Gange et jusqu'à l'Océan. Il fit encore la conquête de l'Asie mineure et de la Scythie ; en sorte que son empire s'étendait du Danube au Gange, et du Tanaïs jusqu'aux sources du Nil. Il eut soin d'ériger, en divers pays, des monumens de ses victoires : mais le temps, cet implacable ennemi de la gloire et de la vanité humaine, a détruit tous ces monumens et les fastueuses incriptions dont ils étaient ornés.

Sesac (970 *ans avant J. C.*)

8. Les rois d'Egypte n'offrent rien de

certain, depuis le Pharaon qui périt dans la mer Rouge, jusqu'à celui qui fut l'allié de Salomon, et qui lui donna sa fille en mariage. Sésac, fils ou petit-fils de ce dernier Pharaon, fut l'instrument dont Dieu se servit pour punir les infidélités de Roboam, roi de Juda. Il entra dans ses états, suivi de 1200 chariots de guerre, et de 60000 hommes de cavalerie. Son infanterie se composait d'une multitude innombrable d'Egyptiens, de Lybiens, d'Ethiopiens, et de Troglodytes. Il emporta toutes les places fortes de la Judée, et parut à la vue de Jérusalem, où Roboam s'était renfermé avec l'élite de ses guerriers. Le danger où se voyait le roi de Juda lui ouvrit les yeux. Il eut recours au Seigneur qui lui fit annoncer par un de ses prophètes, que Jérusalem échapperait pour cette fois à une ruine totale, mais qu'elle demeurerait tributaire de Sésac, afin d'apprendre par là, ajouta-t-il, quelle différence il y a entre le service du roi des Cieux et la domination des rois de la terre. En effet, Sésac consentit à se retirer; mais ce ne fut qu'après qu'on lui eut livré toutes les richesses du temple de Salomon et du palais des rois de Juda.

Les douze Rois.

9. Les successeurs de Sésac, quelquefois

ennemis, presque toujours alliés des rois de Juda et d'Israel, essayèrent de les soutenir contre les Assyriens dont la puissance commençait à leur donner de l'ombrage. Leurs efforts n'aboutirent qu'à attirer sur eux-mêmes l'orage qu'ils voulaient conjurer. Les Assyriens se répandirent sur les deux bords du Nil et les couvrirent de sang et de ruines (vers 700).

L'Egypte, ravagée et dépeuplée, tomba dans une espèce d'anarchie qui dura jusqu'à ce que douze des principaux seigneurs s'étant saisis du pouvoir, et ayant partagé le royaume en douze portions, convinrent (si l'on en croit Hérodote) de gouverner chacun leur province avec une autorité égale, sans que jamais aucun d'eux songeât à rien entreprendre sur les autres. Ils régnèrent ensemble pendant quinze ans, dans une grande union : et pour en laisser un monument à la postérité, ils bâtirent à frais communs le fameux labyrinthe, un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ce n'était pas tant un seul palais, qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres, entre-mêlées de terrasses, s'arrangeaient autour de douze salles immenses, et ne laissaient point

d'issue à ceux qui se hasardaient à les visiter sans guide.

A la fin, onze de ces rois ayant pris de l'ombrage contre le douzième, nommé Psammétique, le chassèrent de sa province. Celui-ci, après quelques années d'exil, leva des troupes, chassa les onze rois à son tour, et demeura seul maître de l'Egypte. Dès qu'il fut affermi sur le trône, il entra en guerre avec le roi d'Assyrie, au sujet des limites des deux empires. Cette guerre commença par le siége d'Azot en Palestine : elle fut longue, si l'on en juge par la durée de ce siége. Ce ne fut qu'après vingt-neuf ans, que Psammétique se rendit maître de la ville. C'est le plus long siége dont il soit parlé dans l'histoire ancienne.

Nechao (*vers* 615 *ans avant J. C.*)

10. Néchao, l'un des successeurs de Psammétique, renouvela ou continua la guerre contre les Assyriens, alors affoiblis par les discordes intestines que venaient d'amener la destruction de Ninive, et s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée. Comme il lui fallait passer sur les frontières du royaume de Juda, Josias, qui y régnait alors, en conçut de l'inquiétude, et entreprit de lui fermer le passage. Le roi d'Egypte envoya protester

à Josias qu'il n'en voulait qu'aux Assyriens et que c'était Dieu même qui lui avait donné ordre d'alle les combatre. Josias prit ses protestations pour une défaite, et vint se poster avec ses troupes sur le chemin de Néchao. Il lui en coûta cher, il fut vaincu et blessé à mort. Le vainqueur irrité traita Jérusalem et la Judée en pays de conquête ; puis il retourna contre les Assyriens auxquels il enleva tout ce qu'ils possédaient jusqu'à l'Euphrate (610).

Ce fut le dernier effort de l'Egypte contre les Assyriens qui, bientôt après, sous la conduite de Nabuchodonosor II, l'engloutirent avec la Judée et toutes les contrées voisines, et lui firent éprouver une dévastation plus horrible encore que la première. Tout fut saccagé et brulé ; la ville de Thèbes, et tant d'autres, dont les ruines attestent encore aujourd'hui la magnificence, furent entièrement détruites ; les temples renversés, et les idoles des Egyptiens noyées dans le sang de leurs adorateurs. Ainsi fut traitée la terre qui avait été le berceau de l'idolâtrie. Toutes les circonstances de cette grande catastrophe avaient été prédites par les prophètes. L'Egypte ne s'en releva point, elle demeura assujettie aux Assyriens, jusqu'au moment où leur empire fit place à celui des Perses.

LOIS,

COUTUMES ET RELIGION DES EGYPTIENS.

—

11. L'Egypte a été regardée, par les anciens, comme la mère des arts et des sciences.

Le royaume y était héréditaire ; mais les rois étaient les premiers assujettis aux lois du pays : elles réglaient tout le détail de leur conduite, et jusqu'aux moindres actions de la journée. Aussi le principal devoir de ses rois, et leur fonction la plus ordinaire était de rendre par eux-mêmes la justice aux peuples.

Il n'était pas permis d'être inutile à l'état; chaque particulier était obligé de déclarer aux magistrats, son nom, sa demeure et la profession d'où il tirait de quoi vivre. C'était encore une loi chez les Egyptiens, de ne pouvoir emprunter qu'en engageant au créancier le corps de son père, et il y avait de l'infamie à ne pas retirer assez tôt un gage si précieux ; aussi celui qui mourait sans s'être acquité de ce devoir, était-il privé des honneurs de la sépulture.

Il n'était pas permis, en Egypte, de faire indifféremment l'éloge funèbre de tous les morts. Avant d'être admis à recevoir cet honneur, il fallait subir un jugement solennel. L'accusateur public était écouté : s'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on condamnait sa mémoire, et on l'ensevelissait sans honneur. Si le jugement était favorable au mort, on faisait publiquement son éloge ; ses parens et ses amis prenaient le deuil. Au lieu d'enterrer le corps, on l'embaumait ; puis on le rendait aux parens, qui l'enfermaient dans une espèce de niche, debout et droit contre la muraille. C'est ce qu'on appelle *Momies* : nous en avons encore aujourd'hui qui ont incontestablement plusieurs milliers d'années d'antiquité.

12. La profession militaire était en grand honneur chez les Egyptiens. Après les familles sacerdotales, celles qu'on estimait les plus illustres, étaient les familles destinées à porter les armes pour la défense de l'état. Les laboureurs et les pasteurs étaient encore particulièrement considérés : on regardait, avec raisons, ces deux professions comme deux sources inépuisables qui fournissent à tous les besoins de la vie humaine ; en effet, quelque moyen que l'on mette en œuvre pour se procurer le néces-

saire ou le superflu, il faut toujours que tout revienne aux fruits de la terre et aux animaux qu'elle nourrit, et par conséquent aux laboureurs et aux pasteurs.

Les Egyptiens avaient l'esprit inventif, mais ils le tournaient aux choses utiles : c'est le premier de tous les peuples, chez qui on voit des Bibliothèques ; on les appelait le *trésor des remèdes de l'âme*. Ils ont été aussi des premiers à cultiver l'astronomie, la géométrie, et la médecine. Ce que nous avons dit des pyramides, du labyrinthe, des palais dont on admire encore les restes dans l'Egypte, montre à quel point de perfection ses habitans avaient porté l'architecture, la sculpture et tous les arts. Mais ils faisaient peu de cas de la musique : ils la regardaient comme un amusement dangereux et propre à amolir les esprits.

13. Il nous reste à parler de la religion des Egyptiens. L'immortalité de l'âme en faisait un point capital ; mais ils croyaient la métempsycose, c'est-à-dire, le passage des âmes d'un corps dans un autre. Du reste, jamais peuple ne fut plus superstitieux ni plus insensé dans son culte. L'Egypte avait mis au nombre des dieux les animaux les plus immondes, et jusqu'aux légumes de ses jardins, tels que les poireaux et les oignons. Le bœuf, le chien, le loup,

le crocodile, le chat, le singe, et bien d'autres encore, recevaient les honneurs divins Mais de tous ces animaux divinisés, le plus célèbre était le bœuf Apis. On lui avait élevé des temples magnifiques ; on lui rendait des honneurs extraordinaires pendant sa vie, et de plus grands encore après sa mort. L'Egypte entrait alors dans un deuil général. Après avoir fait au mort des funérailles pompeuses, il s'agissait de lui chercher un successeur. On le reconnaissait à certaines marques : dès qu'on l'avait trouvé, il était conduit à Memphis, au milieu des transports de la joie publique, pour entrer en possession de sa nouvelle divinité ; et il y était installé avec beaucoup de cérémonies. On voit aisément que le veau d'or, érigé par les Israélites dans le désert, n'était qu'une imitation du dieu Apis, aussi bien que ceux qui, dans la suite, furent placés, par Jéroboam, roi d'Israel, aux deux extrémités de son royaume : car ce prince avait fait un assez long séjour en Egypte. C'est ainsi que, pour faire voir ce qu'était un homme par lui-même, Dieu a permis que le pays de toute la terre où la sagesse humaine avait été portée au plus haut dégré, fût aussi le théâtre de l'idolâtrie la plus stupide et la plus honteuse.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

14. Tandis que Cham allait peupler lEgypte et les contrées voisines, Nemrod, un de ses petits-fils, jetait les fondemens de Babylone, au pied de la tour de Babel. L'Ecriture nous apprend qu'il était grand chasseur. Après avoir fait la guerre aux bêtes féroces, il la déclara aux hommes et fut le premier qui embitionna le titre de conquérant. Ses états néanmoins ne paraissent pas avoir passé les limites de la Mésopotamie. Ce ne fut même que bien des siècles après, que Babylone attaignit ce degré de grandeur et de magnificence, qui en firent, sous les derniers rois d'Assyrie, la capitale de l'Orient.

La puissance de Nemrod se trouva balancée par celle d'Assur, fils de Sem, qui, peut-être pour opposer une barrière à ses brigandages, bâtit sur la rive gauche du Tigre la fameuse Ninive, rivale de Babylone et long-temps sa dominatrice.

15. Quoique les successeurs d'Assur n'aient guère laissé plus de traces dans l'histoire que ceux de Nemrod, il est à croire cependant que leur domination s'étendait assez loin ; car un petit état n'eut pas eu pour capitale une ville telle que

Ninive. Dès le temps du prophète Jonas (825 ans avant J. C.), il ne fallait pas moins de trois jours pour en parcourir tous les quartiers. On y comptait alors, selon le témoignage des saintes écritures, plus de 120,000 enfans hors d'état de distinguer leur main droite de leur gauche, ce qui suppose au moins deux millions d'habitans. Sa force répondait à sa grandeur ; elle avait des murs de cent pieds de haut, et si épais qu'on pouvait y conduire aisément trois chariots de front. Ces murs étaient flanqués de quinze cents tours qui n'avaient pas moins de deux cents pieds d'élévation.

NABUCHODONOSOR 1. (820 *ans avant J.C.*)

16. Nabuchodonosor 1er., successeur du roi qui fit pénitence à la voix de Jonas, peut être regardé comme le fondateur du grand empire d'Assyrie, puisque c'est à dater de son règne, qu'il commence à s'étendre de toutes parts. A cette époque, régnait en Médie Arphaxad ou Phraorte, fils de Déjoce, premier roi des Mèdes. Celui-ci avait bâti Ecbatane, capitale de la Médie, et donné à ses peuples des lois sages qui devaient assurer leur bonheur. Son fils, moins pacifique, fortifia Ecbatane, il l'entoura de sept enceintes de pierres de taille qui s'élevaient en amphithéâtre jus-

qu'au sommet de la colline isolée sur laquelle la ville était bâtie ; ce qui en fit la plus forte place de l'univers. Arphaxad emporté par son humeur belliqueuse, subjugua la Perse, puis l'Arménie. Dès lors il se crut invincible, et alla attaquer Nabuchodonosor vers les sources du Tigre et de l'Euphrate. Mais il fut défait, et tomba entre les mains du vainqueur qui le fit tuer à coup de flèches, et s'empara de toutes ses conquêtes, et de la Médie elle-même : bientôt il y ajouta la Mésopotamie.

17. Nabuchodonosor ne se croyant pas encore assez grand, s'étendit vers les contrées occidentales de l'Asie, et envoya Holopherne pour envahir la Judée, qui seule refusait de subir le joug au-devant duquel la terreur faisait courir les autres nations. Fier de la supériorité de ses forces, il demandait si le Dieu d'Israel aurait plus de puissance que les dieux de tant d'autres peuples, qui n'avaient pu les soustraire à l'esclavage et à la mort. Ce blasphème ne demeura pas impuni. Bétulie fut assiégée par les Assyriens : mais la courageuse Judith tua leur général dans sa tente : et une femme eut l'honneur de dissiper, elle seule, cette armée infidèle qui menaçait le peuple de Dieu d'une entière désolation. Cette défaite eut lieu durant l'interrègne qui sui-

vit la mort d'Amasias, roi de Juda; elle anéantit les projets de l'orgueilleux Nabuchodonosor, (*vers l'an* 810 *avant J. C.*)

PHUL (*vers l'an* 800 *avant J. C.*)

18. Phul ou Pul, aussi ambitieux, et plus habile encore que son prédécesseur, sut également s'agrandir par la guerre et par la paix. Il remit sous le joug les nations voisines de la Judée, qui l'avaient secoué après la défaite d'Holopherne. De ce nombre furent les Israélites, dont le roi Manahem, pour acquitter le tribut auquel il était condamné, fut réduit à livrer un des veaux d'or qu'on adorait à Samarie (769). Phul tourna ensuite ses vues vers la navigation et le commerce, dont il établit le centre à Babylone. Ce fut dans ce dessein qu'il agrandit cette ville, jusques-là peu connue : il attira les Chaldéens, que leur séjour aux bouches du Tigre et de l'Euphrate avait rendus hardis navigateurs, et leur donna pour gouverneur ou roi tributaire, Nabonassar, un de ses officiers (749). Le commerce de l'Afrique et des Indes enrichit toute l'Assyrie, et surtout Babylone, qui dès-lors devint la rivale de Nivive. La reconnaissance porta les Babyloniens à mettre Phul au nombre de leurs dieux ; ils lui élevèrent un temple où il fut adoré sous le nom de Bel.

TEGLATPHALASAR (745), SALMANASAR (730) SENNACHERIB (741).

19. Achaz, roi de Juda, pressé par les rois d'Irael et de Syrie, implora contre eux la protection de Téglatphalasar. Celui-ci la fit acheter au prix de tous les trésors du temple de Dieu ; puis il ravagea le royaume d'Israel, et s'empara de toute la Syrie. La politique des monarques Assyriens était de transporter en masse les nations vaincues, dans le centre de leur empire, et de les remplacer par leurs propres sujets. Téglatphalasar suivit ce système à l'égard des Syriens.

Dieu se servit de Salmanasar pour exercer sa justice sur une partie de son peuple depuis long-temps infidèle à ses lois. Ce prince, non moins guerrier que ses prédécesseurs, porta la guerre dans le royaume d'Israel. Rien ne put lui résister ; Samarie, sa capitale, fut prise après un long siège, et les dix tribus emmenées captives au fond de l'Assyrie (718 *avant J. C.)* Tobie, l'un des captifs, gagna les bonnes grâces du roi ; il n'usa de sa faveur que pour adoucir le sort de ses frères : et plus d'une fois il exposa pour eux sa fortune et sa vie.

20. Sennachérib entreprit de traiter le royaume de Juda comme son père avait

traité celui d'Israel. Il entra en Judée à la tête d'une armée formidable, et pénétra jusqu'à la vue des murs de Jérusalem. Ce fut alors que Dieu prit visiblement la défense du saint roi Ezéchias. Irrité des blasphèmes du roi d'Assyrie, il envoya l'ange exterminateur qui, en une seule nuit, fit périr 185,000 hommes de son armée. Sennachérib fut obligé de s'enfuir, et de repasser, couvert de honte, à travers tous les peuples qui, peu auparavant, l'avaient vu si fier et si menaçant (711). La vengeance du Ciel poursuivit ce prince impie jusques dans Ninive ; il y fut tué par deux de ses fils, qui, après cet horrible parricide, allèrent se réfugier en Arménie.

ASSARADON (*710 ans avant J. C.*)

21. Assaradon ou Sordon profita du crime de ses frères, et monta sur le trône. Ce roi guerrier conquit la Phénicie et une partie de l'Arabie ; puis il se répandit comme un torrent dans l'Egypte, qu'il dévasta, et dont il transporta les habitans en Assyrie. Tous les chemins étaient couverts de ces malheureux captifs, que les soldats du vainqueur chassaient devant eux comme de vils troupeaux.

Assaradon, tout entreprenant qu'il était, n'osa attaquer les Juifs durant la vie d'E-

zéchias ; la mémoire du désastre de Sennachérib étoit encore trop récente. Mais il déchargea son ressentiment sur Mérodach-Baladan, roi de Babylone, qui s'était lié d'amitié avec celui de Juda, et lui avait envoyé une ambassade après la défaite des Assyriens. Assaradon chassa Mérodach, et réunit en sa personne, au titre du roi d'Assyrie, celui de roi de Babylone. Après la mort d'Ezéchias, les crimes de Manassès attirèrent sur lui et sur son peuple la colère du Ciel. Jérusalem tomba sous l'effort des armes d'Assaradon, et Manassès fut emmené captif à Babylone, où il passa plusieurs années au fond d'un cachot.

22. Sémiramis, femme d'Assaradon (1), paraît avoir été chargée par ce prince du gouvernement de Babylone. Elle y déploya autant d'habileté que de courage. C'est à elle que Babylone fut redevable de quelques-uns de ces magnifiques ouvrages qui l'ont rendue si fameuse, et parmi lesquels on vante surtout ses remparts qui avaient cinquante coudées (2) d'épaisseur et deux cents de hauteur, et ces vastes jardins sus-

(1) Elle étoit d'Ascalon, ville de Phénicie. Il est certain, d'un côté, qu'Assaradon est le premier des rois d'Assyrie qui ait conquis cette province ; et de l'autre que Sémiramis fut adorée conjointement avec Assaradon, nommé Sardon dans l'Ecriture, et Sardon Pul ou Sardanapale chez les historiens Grecs.

(2) La coudée vaut environ un pied et demi.

pendus sur des voûtes faites en forme de terrasses.

Il parait que Sémiramis avait une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule était capable d'arrêter une sédition. Un jour pendant qu'elle était à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avait quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête à demi-coiffée, et ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue, où elle était représentée dans cet état négligé, qui ne l'avait point empêchée de voler à son devoir et de se faire obéir.

23. Cette princesse, non contente de la vaste étendue de l'empire que son mari lui avait laissé en mourant, entreprit la conquête des Indes. Le roi de cette contrée lui envoya des embassadeurs pour lui demander qui elle était, et de quel droit elle venait l'attaquer. *Dites à votre maître,* répondit-elle, *que dans peu je lui ferai moi-même savoir qui je suis.* Elle s'avance aussitôt vers le fleuve Indus qui donne son nom au pays, et après un sanglant combat, le passage est forcé.

Sémiramis victorieuse s'avança dans l'intérieur du pays ; ce fut une imprudence dont bientôt elle eut lieu de se repentir. Son armée fut surprise, enveloppée et taillée en

pièces ; la reine elle-même fut blessée dans la mêlée ; elle ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, qui la déroba à la fureur des Indiens. Au retour de cette expédition malheureuse, Sémiramis abdiqua l'empire en faveur de son fils Sardanapale

SARDANAPALE (649 *ans avant J. C.*)

24. Sardanapale, suivant l'usage de ses prédécesseurs, laissa Babylone à des lieutenans, et se fixa à Ninive. C'est, sans contredit, le prince le plus infâme dont il soit parlé dans l'antiquité. Il passait sa vie au milieu d'une troupe de femmes dont il avait pris l'habit et encore plus les mœurs, maniant comme elles, le fuseau et la quenouille. Une vie aussi indigne d'un roi ne manqua pas de donner lieu à des conspirations. Nabopolassar, gouverneur de Babylone, ne pouvant souffrir que tant de gens de cœur fussent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, secoua le joug et se révolta ouvertement. Arbace ou Cyaxare, gouverneur de Médie, et beaucoup d'autres seigneurs, entrèrent dans ses vues et le secondèrent de toutes leurs forces.

25. Au premier bruit de la révolte, le roi se cacha dans le fond de son palais à Ninive dans l'espérance que les révoltés ne réussi-

raient jamais à prendre une ville si bien fortifiée. En effet le siége traîna fort en longueur. Mais le Tigre ayant, dans une inondation, abattu vingt stades (1) du mur, ouvrit un chemin aux assiégeans, et la ville fut prise. Sardanapale voulant, en quelque sorte, couvrir la honte de sa vie molle et efféminée, fit allumer un vaste bûcher dans le palais, et s'y brûla, lui, ses femmes et ses trésors. Son épitaphe, composée par lui-même, était ainsi conçue :

Je n'ai fait que manger, boire et m'amuser bien, et j'ai toujours compté tout le reste pour rien. Epitaphe plus digne d'un pourceau que d'un homme.

Les vainqueurs irrités de la longue résistance des Ninivites, ruinèrent leur ville de fond en comble (625). Il y avait longtemps que Dieu avait annoncé par ses prophètes qu'il vengerait enfin sur Ninive le sang de son peuple dont elle s'était enivrée, qu'il la détruirait jusq'aux foudemens, qu'il n'en resterait pas même de trace, et qu'on demanderait un jour où avait donc été la superbe Ninive.

NABOPOLASSAR (625) *ans avant J. C.*)

26. Ce prince transporta le siège de l'empire d'Assyrie à Babylone. Les Egyptiens

(1) Le stade vaut 125 pas géométriques ; le pas géométrique est de cinq pieds.

avaient profité de la conjoncture d'un règne encore mal affermi, pour lui enlever la Syrie et la Palestine (610). Nabopolassar, déjà vieux, et hors d'état de venger par lui-même cet injure, associa au trône son fils Nabuchodonosor le grand, et l'envoya contre les Egyptiens, qui furent repoussés dans leur pays. Ce fut dans cette expédition, que Nabuchodonosor assiégea dans Jérusalem, Joakim, roi de Juda, et l'obligea de se rendre et de lui livrer un grand nombre d'ôtages des plus nobles familles du royaume. Parmi ces ôtages était le prophète Daniel, alors âgé de dix ans au plus, mais déjà rempli de la sagesse des vieillards, comme la suite le fit voir (608). C'est de là que date la première des soixante-dix années de la captivité de Babylone, tant de fois prédite par Jérémie.

NABUCHODONOSOR II (604) *ans avant J. C.*)

27. Les rois et le peuple de Juda, humiliés mais non encore domptés, continuèrent à provoquer la colère du ciel par leurs désordres et surtout par le mépris de la loi de Dieu. D'un autre côté, ils travaillaient sans cesse à briser le joug que leur avait imposé Nabuchodonosor. Ce fier monarque, fatigué de leurs fréquentes révoltes, et chargé d'ailleurs d'exécuter les vengeances

divines, ne garda plus de ménagemens ; Jérusalem fut prise après un siége de deux ans ; Sédécias, dernier roi de Juda, et plus coupable qu'aucun de ses prédécesseurs, eut les yeux crevés, et fut envoyé, chargé de chaînes, à Babylone, avec tout ce qui avait échappé à l'épée des Assyriens : les murailles de la ville furent renversées de fond en comble : et le temple de Salomon, tant de fois profané, fut réduit en cendre (587 avant J. C.).

28. Nabuchodonosor, de retour à Babylone, fit élever une statue d'or de 60 coudées de haut, et ordonna à tous ses sujets de l'adorer. Ce fut dans cette occasion que trois jeunes Hébreux, qui refusèrent d'obéir à l'ordre impie du roi, furent miraculeusement conservés au milieu des flammes. Le roi, témoin de cette merveille, publia un édit, par lequel il fut défendu, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Israel ; il éleva les trois jeunes Hébreux aux plus hautes dignités de son empire.

Ce prince, après avoir pris la célèbre ville de Tyr, dévasté l'Egypte et porté de toutes parts ses armes victorieuses, s'occupa à embellir Babylone, qui devint alors la plus riche et la plus superbe ville de l'univers. Rien, ce semble, ne manquait à la gloire et à la félicité du monarque ; mais

un songe effrayant vint en troubler la douceur. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches couvraient toute la terre. En même temps, il entendit une voix qui s'écriait : *Abattez cet arbre, et coupez-en les branches ; qu'on lui ôte son cœur d'homme, et qu'on lui donne un cœur de bête pendant sept années.* Le roi effrayé, eut recours au prophète Daniel, qui se trouvait parmi les Juifs captifs à Babylone. Ce saint prophète lui déclara que ce songe s'accomplirait en sa personne, et qu'il serait réduit à la condition des bêtes ; puis il l'exhorta à racheter ses iniquités par de grandes aumônes.

29. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir (569). Un jour que Nabuchodonosor considérait avec orgueil la magnificence des palais qu'il avait élevés, tout-à-coup une voix se fit entendre du Ciel, et lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens ; on le chassa de la compagnie des hommes, et il vécut comme les bêtes, exposé aux injures de l'air, et ne vivant que de l'herbe des champs. Après que le tems marqué fut accompli, l'esprit et la raison lui revinrent : il reconnut la grandeur de Dieu, et s'humilia profondément en présence de celui qui est l'arbitre souverain des rois aussi bien que des peuples. Dieu, con-

tent de sa pénitence, lui rendit sa première forme : il remonta sur le trône et devint plus puissant que jamais. Pénétré de reconnaissance, Nabuchodonosor fit un édit solennel pour publier les merveilles étonnantes que Dieu venait d'opérer en sa personne. Il mourut un an après ; et il y a tout lieu de croire que ce fut dans les sentimens d'une véritable piété. C'est un des plus grands monarques qui aient jamais régné en Asie.

Evilmerodach (561), Balthasar (569 *ans avant J. C*).

30. Evilmérodach, bien différent de son père, était un prince pacifique, mais foible et superstitieux. Quoiqu'il connut le vrai Dieu, et qu'il honorât de sa faveur le prophète Daniel, il n'en resta pas moins attaché au culte des idoles.

Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor, ajouta à l'indolence d'Evilmérodach les vices qui ont coutume d'amener la chute des empires, le libertinage et l'impiété. Cyrus, à la tête des Mèdes et des Perses réunis, vint mettre le siège devant Babylone. La ville fut prise, Balthasar fut tué, et avec lui une grande partie des habitans (555 ans avant J. C.). Ainsi finit le grand empire des Assyriens, auquel succéda celui des Perses.

HISTOIRE

DES MEDES ET DES PERSES,

Jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe.

Commencemens de ces deux peuples.

31. DEJOCE paroît avoir été le premier qui ait régné sur les Mèdes réunis en un seul corps de nation. L'imprudente ambition de Phraorte son fils leur fit perdre cet avantage ; et la Médie, subjuguée par Nabuchodonosor Ier, devint une province de l'empire d'Assyrie, à laquelle on donna des gouverneurs ou rois tributaires. Ces rois essayèrent plus d'une fois de secouer le joug: on les vit contribuer puissamment à la ruine de Ninive, puis à la prise de Babylone. Ce fut même un prince Mède qui le premier s'assit sur le trône, après la grande catastrophe qui fit passer l'empire des Assyriens aux Mèdes et aux Perses.

Le royaume de Perse remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il avait ses princes particuliers dès le temps d'Abraham. L'histoire ne nous a transmis ni leurs actions ni

leurs noms. La Perse subjuguée par la Médie, passa avec elle sous la domination des Assyriens, et eut comme elle, des rois tributaires, qui gouvernèrent paisiblement leurs états, jusqu'au moment où l'on vit les Perses, si long-temps foibles et obscurs, sortir tout-à-coup de leurs ténèbres, et, sous la conduite de Cyrus, donner des lois à l'Asie presque entière.

DARIUS LE MEDE (555 *ans avant J. C.*)

32. Ce prince au nom duquel Cyrus, son gendre et son neveu, commandait l'armée des Mèdes et des Perses contre les Assyriens, était fils d'Astyage, roi de Médie. Il parait qu'Astyage, mourut vers l'époque de la prise de Babylone, et que voyant son fils en possession du vaste empire que cette conquête venait de lui assurer, il laissa la couronne de Médie à Cyrus son petit-fils, qui était déjà roi de Perse.

Quoiqu'il en soit, Darius considérant que la trop grande puissance, laissée jusqu'alors aux gouverneurs ou rois dépendans de l'empire, avait été la cause principale de la chute des Assyriens, suivit une marche toute différente. Il divisa le nouvel empire en cent vingt provinces, et sur chacune desquelles fut proposé, sous le nom de Satrape, un gouverneur qui rendait la jus-

tice, commandait les troupes et veillait à la perception des impôts et à l'exécution des lois. Daniel qui avait eu beaucoup de part aux affaires publiques sous les règne précédens, mérita de même toute la confiance de Darius, qui le nomma chef des cent vingt Satrapes. La jalousie des seigneurs Mèdes et Persans, s'alluma contre un ministre aussi habile qu'intègre, mais étranger à leur nation et ennemi de leur idolâtrie. Ils conjurèrent contre lui ; et il fallut que le ciel se déclarât en sa faveur, par un prodige qui écrasa ses envieux, et le rendit plus cher que jamais au monarque.

CYRUS (538 *ans avant J. C.*)

33. Cyrus était fils de Cambyse, roi des Perses, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Il fut élevé selon les lois du pays, qui, pour lors, étaient excellentes par rapport à l'éducation. Dès l'enfance, il se montra plein de douceur, de sincérité, d'ardeur pour l'étude. Ces dispositions, jointes à une grande docilité, le rendirent bientôt supérieur à tous les enfans de son âge.

Quand Cyrus atteint l'âge de douze ans, Mandane le mena avec elle en Médie, chez Astyage son grand-père. Cyrus ne fut point ébloui de l'éclat et du faste qui ré-

gnaient dans cette cour, et il sut y conserver sa sagesse. Astyage, qui voulait lui faire perdre l'envie de retourner en Perse, ayant un jour fait préparer un festin magnifique, Cyrus regarda tout cet appareil avec beaucoup d'indifférence : *Les Perses*, dit-il à Astyage, *ne font pas tant de détours que vous : ils prennent, pour apaiser leur faim, un chemin bien plus court et plus facile ; un peu de pain et du cresson les y conduisent*.

34. Ce fut en cette occasion que le jeune Cyrus, qui n'avait pas moins de gaieté que de sagesse, voulut faire lui-même la fonction d'échanson auprès de son ayeul. Il s'en acquitta avec une grace et une dextérité qui charmèrent toute la cour. *Je suis très-content, mon fils*, lui dit Astyage ; *on ne peut pas mieux servir : tu as cependant oublié une cérémonie essentielle, c'est de faire l'essai et de gouter le premier la liqueur que tu me présentes.—Ce n'est point du tout par oubli que j'en ai usé ainsi*, reprit Cyrus ; *c'est que j'ai craint que cette liqueur ne fut du poison.—Du poison ! s'écria* Astyage ; *et comment cela !—Oui mon père*, dit Cyrus ; *car il y a quelques jours, je m'aperçus qu'après qu'on eut bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives ; on criait, on chantait à tort et à travers. Vous parais-*

siez tous avoir oublié, vous, que vous étiez roi, et eux, qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à marcher, vous ne pouviez vous soutenir.—Comment! reprit Astyage, *n'arrive-t-il pas la même chose à ton père? Jamais,* répondit Cyrus. *Quand il a bu, il cesse d'avoir soif; voilà tout ce qui lui en arrive.*

Après un séjour de quatre ans à la cour de Médie, Cyrus retourna en Perse, où les leçons et les exemples de Cambyse son père achevèrent de le perfectionner dans l'art du gouvernement et dans la science militaire.

35. Astyage et Darius son fils (1) ayant résolus de se soustraire à la domination des rois d'Assyrie, demandèrent du secours au roi de Perse, qui leur envoya trente mille hommes d'élite sous la conduite de Cyrus. Cambyse voulut accompagner son fils jusqu'aux frontières, et lui donner d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. Un jour entr'autres, il s'agissait de savoir comment on pourrait rendre les soldats soumis et obéissans : *le moyen m'en paraît bien facile,* dit Cyrus, *il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire.* —*Cela est bon,* repartit Cambyse, *pour se faire obéir par force : mais l'important est de*

(1) Il ne faut pas perdre de vue que c'est celui que Xénophon appelle Cyaxare, dans son histoire de Cyrus.

se faire obéir volontairement. Or, le vrai moyen d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande, qu'on est plus habile et plus prudent qu'ils ne le sont eux-mêmes.—Mais que faut-il faire, demanda Cyrus, *pour paraître plus habile et plus prudent que les autres ?—Il faut,* reprit le roi, *l'être effectivement ; et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec docilité les plus habiles maîtres, et surtout, implorer le secours du Ciel, qui seul donne la prudence et le succès.*

36. Quand Cyrus fut arrivé en Médie, il se distingua, non par le luxe de la table ou des équipages, mais par la justice et la générosité ; ce qui lui attira l'affection de toutes les troupes. Le jeune prince les voyant pleines d'ardeur, proposa de les mener contre les Assyriens, et d'entrer dans le pays ennemi ; ce qui fut exécuté. Les Assyriens vinrent à leur rencontre. Mais les Perses et les Mèdes, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, les reçurent avec tant de vigueur, que bientôt l'armée ennemie fut en déroute. On la poursuivit jusque dans son camp ; on en fit un effroyable carnage, et le général Assyrien périt dans la mélée.

Après différentes conquêtes, qui furent le fruit de cette grande victoire, Cyrus reprit le chemin de la Médie, et donna avis de son arrivée à Darius qui était resté sur la frontière avec un corps de réserve. Mais ce prince, jaloux de la gloire de son neveu, et craignant qu'il ne lui eût débauché ses sujets, le reçut très froidement, et détourna même son visage pour ne point l'embrasser. Cyrus, dont la prudence égalait le courage, entra en explication avec son oncle ; il lui parla avec tant de douceur et de respect, qu'il dissipa tous ses soupçons, et rentra dans ses bonnes grâces. Ce fut alors que Darius, plus charmé que jamais des grandes qualités de Cyrus, lui offrit en mariage sa fille unique, avec la Médie pour dot : car il était lui-même l'unique héritier de cette couronne, à la mort d'Astyage. Cyrus, quoique pénétré de reconaissance pour une offre si avantageuse, ne crut pas devoir l'accepter, avant que d'avoir obtenu le consentement de son père et de sa mère ; laissant à tous les siècles un exemple rare de la respectueuse dépendance que les enfans, quelque âge et quelques qualités qu'ils puissent avoir, doivent à leurs parens. Il fit un voyage en Perse, d'où il était sorti depuis six ans : à son retour il épousa la princesse, et devint ainsi l'héritier de la couronne de Médie.

37. Aussitôt après son mariage, Cyrus se mit à la tête de ses troupes, et marcha à la rencontre des Assyriens. Ceux-ci avaient fait venir à leur secours tous les rois tributaires de l'empire et rassemblé une armée formidable, dont le général était Crésus, roi de Lydie, prince fameux par ses richesses. Ils étaient campés à Tymbrée. Ce fut près de cette ville que Cyrus vint présenter la bataille aux ennemis, suivi de 200,000 hommes et de 300 chariots de guerre armés de faux. Crésus qui avait du courage, et dont les troupes étaient une fois plus nombreuses que celles de son ennemi, ne refusa pas le combat : il rangea son armée en bataille sur une seule ligne qui occupait près de deux lieues de terrein. Cyrus disposa ses troupes avec plus d'habilité : il forma trois lignes : la première, des soldats pesamment armés ; la seconde, des lanceurs de javelots ; la troisième, des archers qui pouvaient tirer pardessus les deux premières lignes, et qui en étaient couverts comme d'un double rempart. Puis ayant invoqué à haute voix le Dieu de ses pères, il monta à cheval et marcha aux ennemis. Ses chariots de guerre mirent d'abord le désordre parmi eux : aussi le combat ne fut-il pas très opiniatre ; après une légère résistance ils furent enfoncés et mis en fuite. Il n'y eut que les Egyptiens au nombre de

120 mille hommes, qui se battirent avec courage, et disputèrent quelque temps la victoire. Cyrus admirant leur valeur, leur fit offrir des conditions honorables ; ils les acceptèrent, et ils servirent depuis ce temps-là dans l'armée des Perses avec une inviolable fidélité (556). L'Egypte elle-même, se soumit et devint tributaire du vainqueur. Cyrus, dès le lendemain de la bataille, marcha vers Sardes, Capitale de la Lydie ; et après avoir une seconde fois battu Crésus, il forma le siége de cette ville : la nuit suivante elle fut prise, et Crésus lui-même tomba entre les mains des Perses. Cyrus, touché du malheur d'un roi, qui jusqu'alors avait passé pour le plus fortuné des mortels, le traita avec beaucoup de clémence et de bonté : il lui laissa le titre et l'autorité royale. Une conduite si généreuse donna de nouveaux sujets à Cyrus ; les provinces voisines se soumirent d'elles-mêmes à son empire.

38. Ce prince victorieux, ayant enlevé aux Assyriens tous leurs alliés, s'avança enfin vers Babylone. Mais le siége de cette place n'était pas une entreprise facile. La ville était extrêmement vaste, fortifiée, pourvue de vivres pour plusieurs années, et peuplée d'un nombre infini d'habitans déterminés à se bien défendre. Aussi les assiégés insultaient-ils à Cyrus et à son armée

du haut des murailles. Sans s'amuser à répondre à leurs bravades, Cyrus fit creuser un large et profond canal pour détourner l'Euphrate, qui était le plus fort rempart de Babylone. A peine l'ouvrage était-il achevé, qu'il apprit que les Babyloniens devaient célébrer une fête, où ils avaient coutume de passer la nuit entière en festins et en débauches. L'occasion était favorable ; Cyrus profita de la confusion où était alors la ville, pour s'en emparer. Dans cette vue il fit ouvrir, à l'entrée de la nuit une communication entre le fleuve et le canal qu'on avait creusé : les eaux s'y précipitèrent ; et en quelques moment, le lit de l'Euphrate qui traversait la ville, se trouva à sec. Les Perses entrèrent par là dans Babylone. L'impie Balthasar, roi de cette ville, avait cette nuit-là même, pofané les vases sacrés du temple de Jérusalem ; il fut massacré par les vainqueurs qui ne furent, en cela, que les instrumens de la vengeance divine. Car il est bon de remarquer que le prophète Isaïe avait désigné les Perses et les Mèdes comme devant abattre l'orgueil de Babylone, et appelé Cyrus lui-même par son nom, plus de cent ans avant sa naissance (555).

39. Cyrus n'oublia pas que c'était au nom de Darius qu'il avait vaincu : il lui remit

les rênes du nouvel empire, et se contenta du royaume de Perse que son père lui avait laissé, et du royaume de Médie, qu'Astyage qui mourut sur ces entrefaites, lui réserva, du consentement de Darius. Après dix-sept ans de règne à Babylone, Darius mourut lui-même ; enfin Cyrus monta sur le trône qu'il avait fondé par sa valeur (538).

Le premier usage que Cyrus fit de sa puissance, fut de mettre fin à la captivité du peuple de Dieu qui languissait depuis 70 ans sous une domination étrangère. Il publia un édit, dans lequel il déclare que le Seigneur, Dieu du ciel, lui ayant donné tous les royaumes de la terre, c'est pour lui un devoir de bâtir, en son honneur, un temple dans la ville de Jérusalem : il invite ensuite tous les Juifs à retourner dans leur patrie, et leur promet de les protéger contre ceux qui voudraient s'opposer au rétablissement du temple de Dieu (538).

Ce prince aimé de tous ses sujets, jouissait en paix du fruit de ses victoires. Son empire était terminé, à l'orient par les Indes ; au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin ; au couchant par la mer Egée; au midi, par l'Océan et par l'Ethiopie.

Il conserva, jusqu'à la fin, une santé forte et robuste, qui était la récompense de la vie sobre et frugale qu'il avait toujours menée. Il mourut âgée de 70 ans, avec la

réputation du conquérant le plus sage et du prince le plus accompli qu'on eut vu jusqu'alors. Heureux si, désabusé du culte insensé des idoles, et attiré par le prophête Daniel à la connaissance du vrai Dieu, il eût eu le courage de servir et de glorifier le Créateur du ciel et de la terre, et le souverain maître des peuples et des rois !

CAMBYSE (529 *ans avant J. C.)*

40. Cambyse, fils de Cyrus, hérita de son trône, mais non pas de ses vertus. Il commença par porter la guerre dans l'Egypte, dont le roi venait de secouer le joug, et mit le siège devant Péluse. Pour en facilter la prise, il usa d'un stratagème singulier, qui fut de mettre au premier rang un grand nombre de chats, de chiens et d'autres animaux que les Egyptiens tenaient pour sacrés. Ainsi les assiégés n'osant lancer aucun trait de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de leurs Dieux, la place fut prise sans opposition. De là, il marcha contre Psamménit, roi d'Egypte. Ce prince ne put tenir contre les Perses ; il fut vaincu, pris et mis à mort ; ce qui soumit tout le pays à Cambyse.

Enflé de ces succès, le vainqueur voulait aussi subjuguer l'Ethiopie ; il se mit en route sans provisions : mais sa témérité lui

coûta plus de la moitié de son armée, qui mourut de faim, ou fut ensevelie dans les sables. De retour à Memphis, il trouva la ville dans la joie : s'imaginant qu'on se réjouissait du mauvais succès de son expédition, il fit mourir tous les magistrats ; puis ayant su que cette joie publique avait pour objet le Dieu Apis, il commanda qu'on le lui amenât, *pour faire*, disait-il, *connaissance avec lui*. Ce prince fut bien étonné, lorsqu'au lieu d'un Dieu il vit un bœuf : emporté par la fureur, il le perça de son poignard (522.)

41. Cambyse, dont l'humeur devenait plus féroce de jour en jour, fit mourir Smerdis son frère, sur de simples soupçons, qui n'avaient d'autres fondemens qu'un songe. Sa sœur ayant laissé échapper quelques larmes sur cette perte, le prince furieux la tua d'un coup de pied dans le ventre. Une si horrible brutalité révolta tous les esprits, et fit présager une révolution. En effet, un mage nommé Smerdis, qui ressemblait assez bien au frère de Cambyse, fit courir le bruit qu'il était Smerdis fils de Cyrus, et se plaça sur le trône. A cette nouvelle, Cambyse plein de colère, voulut se mettre en marche pour exterminer l'usurpateur ; mais comme il montait à cheval son épée sortit du fourreau et lui fit une blessure dont il mourut (522.)

SMERDIS (522 *ans avant J. C.*)

42. La mort de Cambyse assura, pour un temps, la couronne à Smerdis, qui prit toutes les précautions imaginables pour cacher son imposture : mais ce furent ces précautions-là même qui le rendirent suspect. Les grands seigneurs de Perse voulurent éclaircir la vérité : ils savaient que Cyrus avait autrefois fait couper les oreiles à Smerdis le mage, en punition d'un crime qu'il avait commis. Une des femmes de Smerdis s'assura qu'en effet il n'avait pas d'oreilles, d'où l'on conclut qu'il n'était pas le vrai Smerdis, frère de Cambyse. Sur le champ Darius, fils d'Hystaspe, forma une conjuration avec six autres seigneurs : ils entrèrent dans le palais, massacrèrent le faux Smerdis ; et, montrant sa tête au peuple, ils dévoilèrent toute l'imposture. Ensuite on déféra la couronne à Darius. Cette révolution arriva 522 ans avant J. C. Le reste de l'histoire des Perses se trouve mêlée avec celles des Grecs, jusqu'à l'an 330 avant J. C. qu'Aléxandre-le-grand détruisit ce vaste empire.

MŒURS

DES ASSYRIENS, DES MEDES ET DES PERSES.

43. Ce que nous dirons des mœurs des anciens peuples de l'Asie, regardera surtout les Perses, qui sont les mieux connus. Le gouvernement monarchique est le seul qui ait eu lieu dans l'Asie, où il était, avec raison, regardé comme le plus propre à maintenir les peuples dans la paix, et le moins exposé aux révolutions qui agitent les états. La royauté était héréditaire. Lespeuples rendaient de grands honneurs au prince régnant, parce qu'ils respectaient en lui, le caractère de la divinité dont il était l'image vivante, et dont il tenait la place à leur égard.

44. Chez les anciens Perses, les enfans des rois étaient élevés selon les lois du pays, comme les autres enfans. Car on ne s'en reposait pas sur l'attention des parens, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin. L'Etat s'en chargeait ; les enfans étaient élevés en commun et d' une manière uniforme. Tout y était réglé ; le lieu et la durée des exercices, le temps du repas, la qualité du boire et

du manger. Toute leur nourriture était du pain, du cresson et de l'eau : car on voulait, de bonne heure, les accoutumer à la tempérance ; d'ailleurs, cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun mélange de sauces et de ragoûts, leur fortifiait le corps et leur donnait un tempérament capable de résister aux plus rudes fatigues. On formait les enfans à la justice, à la sincérité, à la reconnaissance : on leur faisait regarder l'ingratitude surtout, et le mensonge, comme des vices bas et infâmes.

45. Les Perses étaient très-belliqueux du tems de Cyrus ; et ce prince lui-même porta la science militaire beaucoup plus loin qu'on avait fait jusqu'alors. La célèbre bataille de Tymbrée peut nous donner une idée de la manière dont on faisait alors la guerre. L'infanterie était placée au centre, couverte aux deux ailes par la cavalerie, à qui cette disposition donnait plus de liberté d'agir et de s'étendre. L'armée formait plusieurs lignes, qui se soutenaient les unes les autres. La première ligne était composée d'infanterie, sur douze hommes de profondeur, armés de demi-piques, de sabres et d'épées. La seconde ligne, était composée de soldats armés à la légère qui, pardessus la première, lançait des javelots.

Les archers et les frondeurs formaient la troisième ligne ; leurs arcs et leurs frondes portaient par-dessus les deux premières lignes. Derrière eux étaient des tours roulantes, garnies chacune de quinze ou vingt hommes : ces tours servaient à favoriser le ralliement des troupes, mises en désordre et repoussées par l'ennemi. On faisait aussi grand usage des chariots armés de faux ; on les plaçait ordinairement au front de la bataille, et quelquefois sur ses ailes, quand on craignait d'être enveloppé.

46. Voila ce queles anciens savaient faire pour les batailles : quant à l'attaque des places, ils s'y prenaient de quatre manières différentes. La première fut le blocus, qui consistait à environner la ville d'un mur ou d'un fossé, pour empêcher qu'il n'y pût entrer aucun secours d'hommes ou de vivres. La seconde manière fut l'escalade : mais comme souvent les murs étaient plus hauts que les échelles, on bâtissait des tours de bois roulantes ; sur le haut des tours étaient des ponts-levis qu'on abaissait sur la muraille, et qui donnait passage aux assiégeans. La troisième manière fut l'usage des beliers. Le belier était une grosse poutre, suspendue par le milieu, et armée d'une tête de fer ou d'airain, que l'on poussait avec violence contre les murs, pour les

ébranler et y faire brêche. La quatrième manière était la sape, oula mine, qui avait un double usage. On conduisait un chemin souterrain jusqu'au dedans de la ville assiégée, et l'on y entrait ainsi à l'improviste : ou bien on enlevait la terre qui portait les fondemens du rempart ; puis on mettait le feu aux étais qui, en tombant, entrainaient avec eux des pans de muraille. Ce ne fut qu'aprèsCyrus, qu'on fit l usage du belier et de la sape.

47. Quoique les anciens peuples d'Asie pûssent facilement connaître le vrai Dieu, puisqu'ils avaient le peuple Juif au milieu d'eux, il est cependant certain qu'ils ont tous été idolâtres. La grande divinité des Perses était le soleil, qu'ils adoraient avec beaucoup de respect, surtout le soleil levant. Ils admettaient encore deux Dieux ; l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal : ils disaient que ces Dieux étaient toujours en guerre ; mais qu'à la fin du monde, un Dieu plus grand qu'eux les jugerait ; que l'auteur du mal serait précipité, avec ses disciples, dans une prison éternelle, et que l'auteur du bien serait admis, avec ses disciples, dans un lieu où ils seraient éternellement heureux. Ce fut Zoroastre qui, du tems de Darius, fils d'Hystaspe, introduisit cette doctrine chez les Perses. Il est évident

qu'elle a une grande conformité avec celle des saintes écritures ; sans doute Zoroatre les avait connues par le moyen des Juifs alors captifs à Babylone. Les prêtres dépositaires de la religion, s'appelaient *Mages* : ils étaient chez les Perses ce que les Druides étaient chez les Gaulois, c'est-à-dire, les sages, les savans, les philosophes de la Perse.

En Asie, on n'embaumait pas les corps, comme faisaient les Egyptiens ; on ne les brûlait pas non plus, comme chez les Romains ; on les inhumait, et on les rendait à a terre d'où ils étaient sortis.

HISTOIRE

DE LA GRECE,

Jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe.

ORIGINE ET GOUVERNEMENT DES PRINCIPAUX ETATS DE LA GRECE.

48. De tous les pays connus dans l'antiquité profane, il n'y en a pas eu d'aussi célèbre que la Grèce, soit par sa gloire militaire, soit par la sagesse de ses lois, soit par la beauté de sa langue, soit enfin par la perfection où elle a porté les sciences et les arts. On peut dire, par rapport à tous ces objets, qu'elle est devenue, en quelque sorte, la maîtresse du genre humain.

Le Grèce fut peuplée par la postérité de Javan, fils de Japhet, et petit-fils de Noé. Elle était divisée en un grand nombre de petits Etats, indépendans les uns des autres, mais qui réunissaient leurs forces quand il fallait résister à un ennemi puissant.

Le gouvernement de ces Etats était, dans l'origine, le monarchique le plus ancien de

tous les gouvernemens, formé sur le modèle de l'autorité paternelle, et de cet empire doux et modéré que les patriarches exerçaient sur leurs familles dans les premiers âges du monde. Les choses ayant dégénéré peu à peu, un esprit d'indépendance s'empara de la Grèce entière, lui inspira le dégoût de la monarchie, et fit prévaloir le gouvernement républicain, mais varié en presque autant de manières, qu'il y avait de villes, selon le génie et caractère des différens peuples.

Les plus anciennes villes de la Grèce sont Sicyone et Argos, qui furent, dit-on, fondées du temps d'Isaac et de Jacob, plus de 1700 ans avant J. C. On vit ensuite s'élever successivement les villes d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, de Corinthe, puis celle de Mycènes, dont était roi le célèbre Agamemnon, qui commanda les Grecs réunis au siége de Troie. Mais les deux villes qui joueront le plus grand rôle dans cette histoire étant Sparte et Athenes, il convient de donner plus de détails sur leur origine et leur gouvernement.

Sparte.

49. Sparte ou Lacédémone fut bâtie, dans le Péloponèse, 1516 ans avant J. C. Ce fut, dit-on, sous Ménélas, son dixième

roi, que Pâris, fils de Priam, roi de Troie, étant venu à Sparte, enleva Hélène, femme de Ménélas, et donna ainsi occasion à cette cruelle guerre, où les Grecs confédérés, après dix ans de combats, prirent et renversèrent, de fond en comble, la ville de Troie. Cet événement, célèbre dans la fable, arriva du temps de Gédéon, l'an 1209 avant J. C.

Cent ans après, Les Lacédémoniens, par une singularité remarquable, commencèrent à se donner deux rois qui règnaient conjointement : il est vrai que l'autorité de ces rois se réduisait à bien peu de chose, surtout pendant la paix ; on ne pouvait guère les regarder que comme les premiers magistrats de la république. Cet établissement subsista de la sorte,jusqu'aux derniers temps de la liberté des Grecs.

Ce fut encore à cette époque, que les Lacédémoniens, ayant pris la ville d'Elos, réduisirent en esclavage tous ses habitans, qui furent, sous le nom d'Ilotes, employés aux ministères les plus pénibles, et traités avec une extrême rigueur par ce peuple naturellement dur et impitoyable, (1050).

50. Sparte n'offre rien de mémorable dans les siècles suivans, jusqu'à Lycurgue. Ce fameux législateur, qui gouvernait l'Etat pendant la minorité d'un prince encore enfant, conçut le projet hardi de réformer tout le gouvernement. Après avoir fait plusieurs

voyages en Egypte, en Crète, en Asie, pour consulter les hommes les plus habiles de ces contrées, connues alors par la sagesse de leurs lois, il revint à Sparte où il établit d'abord un sénat, qui tenait une espèce de milieu entre les rois et le peuple : on y ajouta depuis les Ephores, pour tempérer l'autorité trop absolue de ce nouveau tribunal.

Lycurgue persuada ensuite à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, et d'en faire un nouveau partage ; ce qui fut aussitôt exécuté. Pour achever de bannir la cupidité, il décria les monnaies d'or et d'argent, et en fit fabriquer de fer, qui étaient de si grand poids, qu'il fallait une charrette pour porter une somme de 500 livres, et une chambre entière pour la serrer.

51. Lycurgue, voulant donner le dernier coup au luxe et à la mollesse, établit des repas publics, où tous les citoyens devaient manger en commun les viandes frugales marquées par la loi ; les rois eux-mêmes étaient obligés de s'y trouver, et n'étaient pas nourris plus délicatement que les autres. La course, la fatigue, la faim, la soif : tels éaient les assaisonnemens des mets de Sparte.

Le législateur n'oublia pas l'éducation des enfans. On les accoutumait, de bonne

heure, à s'endurcir contre le froid, le chaud et la fatigue, à ne se point livrer à l'humeur, à n'être point difficiles ni délicats pour le manger, à n'avoir point de peur dans les ténèbres, etc. Ils étaient tous élevés en commun, sous la même discipline, et leur éducation n'était, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance.

Lycurgue, après avoir établi cette grande réforme dans le gouvernement, déclara au peuple qu'il avait un voyage à faire, et lui fit promettre, avec serment, de vivre selon les nouvelles lois jusqu'à son retour. Le peuple le jura ; après quoi Lycurgue partit, et s'exila volontairement de sa patrie où il ne revint plus, mettant ainsi ses concitoyens dans la nécessité de maintenir à jamais les lois qu'il venait de leur donner (885.)

Ces lois, quoique défectueuses en plusieurs points, étaient cependant si sages en général, que la fidélité des Spartiates à les observer fut principalement ce qui rendit leur république une des plus puissantes et des plus florissantes de l'antiquité.

Athènes.

52. Athènes, capitale de l'Attique, fut fondée 1582 ans avant J. C., par l'égyptien Cécrops, qui y établit le gouvernement monarchique. Le dernier de ses rois fut Co-

drus qui, dans une guerre que les Athéniens avaient à soutenir, se dévoua pour sa patrie, et lui donna la victoire aux dépens de sa propre vie (1095) (1).

Après la mort de Codrus on créa, au lieu de rois, des Archontes ou gouverneurs perpétuels, dont l'autorité fut, dans la suite, bornée à dix ans, et enfin réduite à une seule année (684).

53. La puissance limitée des Archontes contenait mal des esprits remuans et factieux. Les troubles qui suivirent, apprirent à Athènes que la véritable liberté consistait à dépendre de la justice et de la raison. On chercha donc un législateur, et l'on jeta les yeux sur Dracon, personnage d'une sagesse reconnue (624). Dracon donna des lois ; mais elles étaient d'une sévérité outrée, jusqu'à punir de mort la plus légère faute comme le plus grand crime. Ces lois eurent le sort des choses violentes: elles ne durèrent pas, et l'on fut obligé d'avoir recours à Solon. Les riches l'agréèrent volontiers, parcequ'il était riche ;

(1) Saul montait alors sur le trône chez les Israélites. A la même époque, 500 ans après Moïse, vivait chez les Phéniciens, Sanchoniaton, le plus ancien des historiens profanes. Plus de 100 ans après celui ci, on voit fleurir dans les colonies grecques de l'Asie mineure, Hésiode et Homère.

et les pauvres, parcequ'il était homme de bien. C'était en effet l'homme le plus doux et le plus vertueux de son temps, et son mérite lui avait donné un des premiers rangs parmi les sept Sages de la Grèce, qui rendirent ce siècle si célèbre dans l'antiquité (1).

54. Solon commença par casser les lois de Dracon ; il tira de l'esclavage tous les pauvres que leurs dettes avaient forcés de se vendre, et les déclara quittes envers leurs créanciers.

Il partagea ensuite tous les citoyens à raison de leurs revenus, en quatre classes ou tribus, dont les trois premières seulement furent admises aux charges et aux magistratures. La dernière, toute composée de pauvres, en fut exclue : mais Solon, pour la dédommager, lui laissa le droit de donner sa voix dans les assemblées publiques. Ce privilège paraissait peu de chose; mais la quatrième classe étant devenue beaucoup plus nombreuse que les trois autres, se trouva par là même maîtresse absolue du gouvernement : car les affaires pu-

(1) Les sept Sages étaient Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre. Ils avaient pour contemporains Alcée et Sapho, Anacréon, Esope, Anacharsis, etc.

bliques se décidaient dans les assemblées du peuple. En vain Solon, pour prévenir, autant que possible, l'abus que le peuple pourrait faire de son autorité, créa-t-il un Sénat, dans lequel on examinait les affaires avant qu'elles fussent portées devant le peuple. La multitude n'en était pas moins libre d'adopter ou de rejeter, à son gré, tout ce que proposait le Sénat. C'est à ce sujet que le philosophe Scythe, Anacharsis, reprochait au législateur athénien d'avoir donné aux sages la délibération, et réservé aux fous la décision.

55. Le tribunal de l'Aréopage subsistait depuis longtemps ; Solon en augmenta l'autorité : on n'y admit plus que des hommes également habiles et vertueux ; ce qui rendit ce tribunal le plus respectable et le plus auguste de l'univers (594). Après avoir fait plusieurs autres réglemens, presque tous sages et utiles, Solon en fit jurer l'observation aux Athéniens ; puis il s'éloigna, pour un temps, de sa patrie.

A son retour, il la trouva en proie à des troubles et à des dissensions civiles ; et bientôt il eut la douleur de la voir asservie par le tyran Pisistrate qui, à force de ruses et d'intrigues, parvint à se rendre le maître d'Athènes. C'était un simple citoyen qui, sous les dehors de la modération et de la vertu, cachait la plusvive ambition. S'é-

tant un jour blessé lui-même, il se fit porter tout sanglant sur la place publique, où il excita la compassion du peuple, en lui faisant entendre que ses ennemis l'avaient mis en cet état, pour le punir de son zèle pour la république. Le peuple le crut, et lui accorda quarante gardes pour sa sûreté. Pisistrate en augmenta le nombre, et par ce moyen, s'empara de l'autorité souveraine (561). Il l'exerça avec beaucoup de douceur (1). Mais ses enfans n'imitèrent pas sa modération : ils furent chassés ; et Athènes revint au gouvernement populaire, l'année qui suivit celle où Rome s'érigea en république (508).

---

(1) Alors florissaient Confucius dans la Chine, Pythagore et Milon dans la Grande Grèce, c'est-à-dire dans la partie méridionale de l'Italie, peuplée par des colonies grecques.

RELIGION,

FETES, ORACLES, JEUX ET COMBATS DE LA GRECE.

56. On remarque que tous les peuples de la terre, quelque opposés qu'ils soient par leurs mœurs, leurs caractères, leurs inclinations, sont toujours convenus de la nécessité de reconnaître une divinité et de lui rendre un culte. Un consentement aussi universel ne peut venir que d'une tradition aussi ancienne que le monde, et par conséquent émanée de Dieu même. Mais les vices du cœur humain ont étrangement altéré cette vérité antique, parmis les Grecs surtout, dont la religion ne fut qu'un amas monstrueux d'absurdités et d'infamies. C'est dans la Grèce que l'on vit dresser les premiers autels à un Jupiter adultère, à un Mercure voleur, à une Vénus impudique, et à mille autres divinités protectrices de tous les vices et coupables de tous les crimes. On avait établi en leur honneur un nombre infini de fêtes. Une des plus pompeuses, à Athènes, était celle de Bacchus, dieu du vin, que l'on célébrait en s'enivrant et en courant ça et là avec des hurle-

mens horribles : ce n'étaient que danses, que débauches et dissolutions.

57. Mais la plus renommée de toutes les fêtes païennes, était celle de Cérès d'Eleusis ; elle durait neuf jours et revenait tous les quatre ans. C'était un crime capital d'en révéler les secrets à ceux qui n'y étaient pas initiés. On sent bien quel était le but de cette loi austère du silence : on voulait, à sa faveur, couvrir les désordres et les abominations qui accompagnaient la célébration des mystères du paganisme.

58. Aucun pays ne fut plus riche et plus fertile en oracles, que la Grèce ; et il n'y en eut jamais d'aussi célèbre que celui d'Apollon à Delphes. Ce dieu avait une prêtresse qui rendait ses réponses à ceux qui venaient le consulter : mais pour cela, il fallait qu'elle eût été enivrée de la vapeur qui sortait du sanctuaire. Le dieu n'était pas toujours d'humeur à l'inspirer : d'abord il ne le faisait qu'une fois l'an ; on obtint dans la suite, qu'il l'inspirerait une fois le mois. Lorsque le moment était venu, on voyait les cheveux de la prêtresse se hérisser, ses yeux étinceler, sa bouche écumer : elle proférait quelques paroles mal articulées, que les assistans recueillaient avec soin et rangaient comme ils l'entendaient.

Le caractère propre des oracles était l'équivoque et l'obscurité ; de sorte qu'une

même réponse pouvait convenir à des événemens tous différens. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent pas connaître l'avenir, couvraient leur ignorance et se jouaient de la crédulité des païens. C'est ainsi que Crésus, roi de Lydie, sur le point d'attaquer Cyrus, ayant consulté l'oracle de Delphes sur le succès de la guerre, on lui répondit qu'il ruinerait un grand empire. Quel empire ? Le sien ou celui de Cyrus ? C'était à Crésus à deviner ; mais quelque dût être le succès, l'oracle avait toujours dit le vrai. Il en faut dire autant de la réponse du même dieu à Pyrrhus :

Aio te, Æacide, Romanos vincere posse.

La phrase latine signifie également, et que Pyrrhus pourra vaincre les Romains, et que les Romains pourront vaincre Pyrrhus. Celui-ci l'entendit dans le sens qui flattait son ambition, et il fut vaincu.

59. Les jeux et les combats faisaient partie de la religion chez les anciens. Les Grecs, naturellement guerriers, avaient introduit ces exercises pour fortifier la jeunesse et la rendre plus ferme dans les véritables combats. Il y avait quatre jeux solennels dont les plus célèbres furent les jeux Olympiques, qui se célébraient tous les quatre ans à Pise ou Olympie dans le Péloponèse. C'est de

ces jeux que vient leur manière de compter les années par Olympiades. La première Olympiade répond à l'an 776 avant J. C. On appelait Athlètes ceux qui se destinaient à disputer le prix des combats : ils observaient un régime très-austère, ils n'étaient nourris que de figues sèches, de noix, de fromage mou, et d'un pain grossier ; le vin leur était interdit. Pour pouvoir combattre, il fallait être Grec, libre, et sans reproche du côté des mœurs.

Les combats usités dans les jeux solennels étaient la lutte, le pugilat, le pancrace, le disque et la course. Dans la lutte les combattans nus et frottés d'huile, se colletaient deux à deux, et tachaient de se renverser. Dans le pugilat, les athlètes avaient les mains armées de cestes, espèce de gants garnis de plomb, et ils se battaient à coups de poing. Le pancrace était composé de la lutte et du pugilat ; il passait pour le plus rude des combats du cirque : il n'était point rare de voir les athlètes en sortir défigurés, estropiés et couverts de plaies quelquefois mortelles. Le disque était une sorte de palet de plomb, ou de cuivre, et extrêmement pesant ; la victoire appartenait à celui qui l'avait lancé plus loin que les autres. Il y avait trois sortes de courses : la course à pied, la course à cheval et la course des chars ; celle-ci était,

de tous les combats, la plus renommée ; les rois eux-mêmes se faisaient un honneur d'y concourir pour la victoire.

60. Le vainqueur était couronné aux yeux de toute la Grèce ; on le reconduisait dans sa patrie avec grande pompe, et il y rentrait, non par la porte mais par une brèche que l'on faisait exprès à la muraille. Le reste de sa vie, il était exempt de tout impôt et nourri aux dépens du public. Les poètes chantaient sa victoire, et on lui érigeait des statues. Y avait-il un aiguillon plus puissant que ces récompenses, pour des gens qui ne connaissaient pas d'autre gloire que la gloire humaine ? Aussi ne concevaient-ils rien de comparable à la couronne des jeux Olympiques, et ne croyaient-ils pas qu'il fut permis à un mortel de porter plus haut ses désirs. Aveugles et malheureux, de n'avoir pas compris que tout ce qui se passe est frivole, et que les seules couronnes dignes d'être enviées, sont celles que le temps ne flétrit point !

HISTOIRE
DES PERSES ET DES GRECS,
Depuis Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

Guerre de Darius contre les Babyloniens (516 *ans avant J. C*)

61. Dès que Darius se vit affermi sur le trône de Cyrus, il s'occupa du soin de régler l'état des provinces de son vaste empire, et de s'assurer un revenu fixe qui pût l'aider à soutenir l'éclat de sa couronne. Il assembla donc les principaux habitans de chaque province, et leur demanda si une somme, qu'il se proposait de lever, ne serait pas trop forte. Tous répondirent qu'elle ne serait point à charge aux peuples. Darius cependant la réduisit à la moitié, déclarant qu'il ne voulait pas accabler ses sujets, mais en tirer seulement les secours nécessaires au soutien de l'état. Malgré cette rare modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avaient donné à Cy-

rus le nom de *père*, et a Cambyse celui de *maître*, n'en trouvèrent point d'autre pour caractériser Darius, que celui de *marchand* (521.)

62. Cependant les Babyloniens mécontens de voir le siège de l'empire transféré à Suse, se révoltèrent ; ce qui obligea Darius de venir les attaquer avec toutes ses forces. Les assiégés pour faire durer plus longtemps leurs vivres, prirent la cruelle résolution d'exterminer toutes les bouches inutiles. Darius, après vingt mois de siége, commençait à désespérer du succès, lorsqu'un stratagème, inouï jusque-là, lui ouvrit les portes de Babylone. Un des seigneurs de sa cour, nommé Zopire, vint un jour se présenter devant lui, tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupés. A cette vue, Darius s'écria : *Hé ! qui a pu vous traiter ainsi ?—Vous-même*, répondit Zopire ; *c'est le désir de vous rendre service qui m'a réduit en cet état : je vais passer chez les ennemis, et je vous aiderai peut-être à les vaincre*. Ce ne fut pas sans une extrême douleur, que le roi le vit partir. Zopire s'approcha de la ville, où il était fort connu ; on le laissa entrer. Alors il se mit à exposer son malheur, et la cruauté dont Darius avait usé à son égard, pour lui avoir conseillé de lever le siège. Les Babyloniens ajoutèrent foi aux paroles de Zopire : on

lui donna quelques troupes, avec lesquelles il remporta de grands avantages sur les assiégeans ; dès lors il fut regardé comme l'implacable ennemi de Darius, et il reçut des Babyloniens, le titre de Généralissime. Zopire se voyant arrivé au but où il tendait, ouvrit les portes à Darius, et le rendit maître d'une ville que ni la faim ni la force n'avaient pu obliger à se soumettre (515).

Guerre de Darius contre les Scythes
(514 *ans avant J. C.*)

63. Darius, après la réduction de Babylone, tourna ses armes contre les Scythes. Ces peuples occupaient le pays qui est entre le Danube et le Tanaïs. Ils étaient recommandables par la pureté et la simplicité de leurs mœurs. Le lait et le miel faisaient leur principale nourriture ; ils habitaient sous des tentes dressées sur des chariots. L'or et l'argent n'avaient point de cours chez eux. La justice y était observée par goût et par caractère, et non par la contrainte des lois qu'ils ignoraient. Enfin sans arts, sans sciences, ils portaient la sagesse plus loin que n'ont jamais fait les Grecs avec leurs savans et leurs philosophes. Telle est l'idée que les écrivains profanes, et surtout les poètes, nous donnent des Scythes.

Ce fut chez ces peuples que Darius eut l'ambition de porter la guerre. Il partit de Suse avec une armée de 600 mille hommes, et marcha vers le Bosphore de Thrace, qu'il traversa sur un pont de bateaux. Il passa de même le Danube.

64. Les Scythes, à son approche, bouchèrent les puits, consumèrent les vivres de tous les lieux par où il pouvait aller à eux, et se retirèrent devant les Perses, pour les attirer dans l'intérieur du pays. Darius, en effet, eut l'imprudence de s'y engager ; et bientôt la faim se fit sentir à son armée. Il envoya dire au roi des Scythes, par un héraut : *Prince des Scythes, pourquoi fuis-tu devant moi ? Que ne t'arréte-tu enfin ou pour me combattre, si tu es en état de me résister : ou pour te soumettre, si tu es plus faible que moi ?* Les Scythes se moquaient des bravades de Darius, et continuèrent à reculer. Quand ils virent les Perses réduits, faute de vivres, à une grande extrémité, ils envoyèrent à Darius un héraut chargé de lui offrir un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Darius crut d'abord que ces présens étaient un signe de soumission de la part des Scythes ; mais un de leurs officiers leur donna un autre sens. *Sachez*, dit-il aux Perses, *que, si vous ne vous envolez dans l'air comme des oiseaux, ou ne vous cachez dans la terre comme des*

souris, ou ne vous enfoncez dans l'eau comme des grenouilles, vous n'échapperez point aux flèches des Scythes.

En effet, l'armée Persane se trouvant près de périr de faim et de soif, il fallut songer au retour. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de danger que Darius, couvert de honte, ramena le débris de ses troupes jusqu'au Danube, qu'il se hâta de mettre entre lui et l'ennemi. Les Scythes pour se venger de Darius, ravagèrent plusieurs de ses provinces ; et ce fut là tout le fruit qu'il tira de cette imprudente expédition. La fortune le servit mieux dans son entreprise sur les Indes : en peu d'années ce grand pays fut réduit sous sa domination (504).

Guerre de 50 *ans entre les Grecs et les Perses.*

65. Un des spectacles les plus étonnans que nous offre l'Histoire ancienne, c'est la guerre qui va s'allumer entre les Grecs et les Perses : on verra d'un côté ceux-ci venir fondre, avec toutes les forces de l'Orient, sur une petite contrée, à peine égale en étendue à une de nos provinces, et dénué de tout secours étranger ; de l'autre, deux foibles villes, Spartes et Athènes, abandonnées de leurs alliés, ne point s'abandonner elles-

mêmes, et sans autre appui que leur courage, résister à l'Asie presque entière, détruire des flottes nombreuses, mettre en fuite des armées innombrables, et demeurer victorieuses de la puissance la plus formidable qu'il y eut alors dans l'univers.

66. Voici ce qui donna lieu à cette guerre célèbre. Les Ioniens, peuples grecs, établis sur les côtes de l'Asie mineure, avaient été assujettis par Cyrus. Sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, ils trouvèrent moyen de secouer le joug. Les Athéniens, déjà puissans sur mer, vinrent au secours de leurs anciens compatriotes ; et, conjointement avec eux, ils réduisirent en cendre l'ancienne et opulente ville de Sardes (500).

C'en fut assez pour attirer en Europe les armes de Darius. Résolu de venger sur Athènes l'incendie de Sardes, ce prince fit marcher vers la Grèce une puissante armée. Des hérauts qui la précédaient allèrent dans les principales villes demander de la part du roi, la terre et l'eau. C'était la manière dont les Perses avaient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils voulaient assujettir. Plusieurs villes furent intimidées, et firent ce qu'on exigeait d'elles. Mais à Athènes et à Sparte, les hérauts furent mal reçus : on les jeta dans une fosse profonde, et on leur dit de prendre là

l'eau et la terre qu'ils demandaient (493).

67. Darius encore plus irrité de l'insulte que de la résistance, fait avancer ses troupes vers l'Attique, avec ordre de réduire Athènes en cendres, et de lui envoyer tous les habitans chargés de fers. Les Perses, au nombre de 110,000 hommes, viennent se poster à Marathon. Les Athéniens vont au-devant d'eux : ils n'étaient que dix mille ; mais le courage suppléait au nombre. Aristide, à qui sa rare probité fit donner le surnom de Juste, commandait l'armée avec Miltiade et huit autres chefs. Il eut la générosité de céder sa part du commandement à Miltiade, comme plus habile et plus expérimenté que lui : son exemple fut imité des autres généraux, qui préférèrent le bien public à leur gloire personnelle. Alors Miltiade songea à regagner, par l'avantage du poste, ce qui lui manquait du côté du nombre. Il rangea son armée dans un lieu étroit, et en couvrit les flancs par des abattis d'arbres, afin qu'on ne put l'envelopper. Les Athéniens ainsi postés n'attendirent pas le choc de l'ennemi : au premier signal, ils coururent contre lui de toutes leurs forces. Le combat fut rude et opiniâtre, parceque les Perses étaient plus de dix contre un ; mais enfin les deux ailes des Athéniens ayant rompu celles des Perses, replièrent brusquement sur leur cen-

tre, qui fut aussitôt mis en déroute. Les Perses, au lieu de regagner leur camp, s'enfuirent à leurs vaisseaux, où se jeta tout ce qui put échapper à l'épée du vainqueur. Cependant un soldat tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée, et courut sans s'arrêter jusqu'à Athènes, pour donner, le premier, à ses concitoyens, l'heureuse nouvelle de la victoire. Il ne leur dit que ces deux mots : *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs* ; et il tomba mort à leurs pieds (490).

68. La reconnaissance des Athéniens pour Miltiade ne fut pas de longue durée. Quelque temps après la bataille de Marathon, il fut accusé de trahison, et condamné à une amende de cinquante talens (1). Comme cette somme était au-dessus de sa fortune, il fut arrêté ; et le vainqueur des Perses, le libérateur de la Grèce, finit ses jours dans une prison. Aristide ne fut guère mieux traité par ce peuple ingrat. Son attachement pour la justice, et la jalousie de Thémistocle, son rival, le firent condamner, par le jugement de l'Ostracisme, à un exil de dix ans (2). C'est ainsi que les Athé-

(1) Le talent attique valait mille écus de notre monnaie.

(2) Ce jugement tire son nom des écailles sur lesquelles chaque citoyen ecrivait son sufrage.

niens récompensaient, de leurs services, ceux de leur concitoyens qu'un mérite trop éclatant avait élevés au-dessus des autres.

69. Darius, prévenu par la mort, laissa à Xerxès son fils, le soin de poursuivre ses projets de vengeances contre les Grecs. Xerxès avait un frère qui lui disputait la couronne. Ces deux princes, ne pouvant s'accorder, convinrent de s'en rapporter au jugement de leur oncle ; et celui-ci adjugea la couronne à Xerxès. Pendant tout le temps que dura la dispute, les deux frères se donnèrent toutes les marques d'une amitié vraiment fraternelle ; et quand on eut prononcé en faveur de Xerxès, son frère fut le premier à se prosterner devant lui et à le reconnaître pour son roi (485).

70. Xerxès ne conserva pas long-temps cette rare modération qui le rendait si digne de la couronne. A peine monté sur le trône, il tourna ses armes contre la Grèce. Pour faciliter la marche de ses troupes, il avait résolu de percer le mont Athos qui se trouvait sur son passage ; en conséquence, il lui écrivit cette lettre extravagante : *Suberbe Athos, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des roches qu'ils ne puissent couper ; autrement, je te couperai toi-même en entier et je te précipiterai dans la mer.* Xerxès

avait encore jeté un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour faire passer ses troupes d'Asie en Europe : mais une violente tempête l'ayant rompu, le prince, transporté de fureur, fit donner cent coups de fouet à la mer, et trancher la tête à ceux qui avaient eu la conduite de l'ouvrage. Par son ordre, on construisit deux autres ponts de bateaux plus solides que le premier, sur lesquels l'armée persane traversa le détroit. Selon quelques historiens, elle montait à plus de deux millions d'hommes.

71. Un si prodigieux armement jeta partout l'épouvante, tous les peuples de la Grèce se soumirent à l'envie ; il n'y eut que Sparte, Athènes et Platée qui osèrent se défendre. La vue du danger avait ranimé leur courage : ils mettent en mer une flotte de trois cents voiles, et envoient Léonidas, roi de la Lacédémone, avec 4,000 hommes pour garder les Thermopyles, défilé du mont Oéta qui était l'unique endroit par où les Perses pussent pénétrer dans le cœur de la Grèce. Xerxès, arrivé aux Thermopyles, fut très-étonné d'apprendre qu'on se préparait à lui en disputer le passage. Il essaya d'abord de gagner Léonidas par de magnifiques promesses : puis il en vint aux menaces, et lui écrivit qu'il eût à livrer ses armes. Léonidas lui répon-

dit en deux mots, d'un style et d'une fierté vraiment laconique : *viens les prendre.* Xerxès était dans un grand embarras, et ne savait quel parti prendre, lors qu'un homme du pays vint lui montrer un sentier détourné, par où l'on pouvait gagner une hauteur qui commandait le camp des Grecs. Il envoya aussitôt un détachement qui s'en empara. Léonidas alors, voyant qu'il était impossible d'arrêter les ennemis, obligea tout le reste des Grecs à se retirer, et demeura avec trois cents Spartiates, tous résolus de mourir à l'exemple de leur chef. Le choc fut très rude : les Spartiates tuèrent plus de vingt mille Perses ; et accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous à la réserve d'un seul. Celui-ci se sauva à Lacédémone, où il fut regardé comme un traître, et ne trouva personne qui voulût lui parler ni le voir (480).

72. Xerxès, après avoir brûlé et saccagé les villes de la Phocide, arriva devant Athènes, qu'il trouva abandonnée et qu'il réduisit en cendres. En même temps, la flotte persane s'avança vers celle des Grecs pour la combattre. Parmi ceux-ci, les uns, et avec eux Euribyade, roi de Lacédémone, voulaient qu'on se retirât vers le Péloponèse; d'autres prétendaient que c'était trahir la patrie, que d'abandonner le détroit de

Salamine, où les ennemis ne pourraeent faire usage de toutes leurs forces. Et comme Thémistocle soutenait ce dernier sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui comme pour le frapper. Mais l'Athénien, sans s'émouvoir : *Frappe*, dit-il, *mais écoute*. Cette modération, jointe à la force de ses raisons, fit revenir tout le monde à l'avis de Thémistocle ; et ce fut ce qui sauva la Grèce.

73. On se prépara donc de part et d'autre au combat. Xerxès avait fait placer son trône sur une hauteur voisine de la mer. Les Perses, qui savaient que le roi avait les yeux sur eux, attaquèrent d'abord la flotte des Grecs avec beaucoup d'impétuosité. Mais la manière dont ils en furent reçus ralentit bientôt leur ardeur ; et ils ne tardèrent pas à plier, puis à prendre la fuite, quoique infiniment supérieurs en nombre à ceux qui la poursuivaient. Artémise, reine de Carie, et alliés de Xerxès, fut la seule qui montra de la conduite et du courage. Après des efforts extraordinaires de valeur, se voyant poursuivie par un vaisseau athénien, elle arbora le pavillon grec, attaqua un vaisseau des Perses monté par un prince avec qui elle avait eu une querelle, et le coula à fond : ce qui fit croire à ceux qui la poursuivaient, que son vaisseau

était du parti des Grecs; et ils ne songèrent plus à l'attaquer. Les Perses perdirent un nombre prodigieux de vaisseaux pris ou coulés à fond. Xerxès s'enfuit vers l'Hellespont; mais il trouva le pont rompu: et ce prince, aux troupes et aux vaisseaux duquel à peine la terre et la mer avaient pu suffire quelque temps auparavant, repassa en Asie presque seul et dans une barque de pêcheur (480).

74. Mardonius, l'un des généraux de Xerxès, était resté en Grèce avec 300 mille hommes. Il essaya de détacher les Athéniens du reste des Grecs; mais Aristide, alors premier archonte, lui fit cette fière réponse: *Sachez*, dit-il en montrant le soleil, *que tant que cet astre continuera sa course, les Athéniens seront ennemis des Perses, et qu'ils ne cesseront de venger le ravage de leurs terres, l'incendie de leurs maisons et de leurs temples.* La guerre continua donc avec une ardeur qu'échauffait encore, chez les Grecs, la soif de la vengeance. Les Athéniens et les Lacédémoniens, commandés, les premiers par Aristide, et les seconds par Pausanias, rencontrèrent l'armée ennemie près de Platée en Béotie. Le choc fut des plus rudes, et la victoire long temps dispustée: mais le général Persan étant tombé mort dans la mêlée, toute

ses troupes perdirent courage et prirent la fuite. Les Grecs en firent un si grand carnage, que de 300 mille hommes dont l'armée ennemie était composée, il ne s'en sauva pas 50 mille. Le même jour que les Grecs combattirent si heureusement à Platée, leur armée navale défit sur les côtes d'Asie, les restes de la flotte Persane. Les vaincus s'étant réfugiés au promontoire de Mycale, où était retranchée leur armée de terre, forte de 100 mille hommes, les Grecs les y suivirent, forcèrent le camp des Perses, brûlèrent tous leurs vaisseaux. Epouvanté de ces deux grandes défaites, Xerxès abandonna Sardes avec précipitation, et se retira jusqu'à Suse au fond de son empire. Depuis cette époque si glorieuse pour la Grèce, aucune armée Persane n'osa se faire voir en deça de l'Hellespont (479).

75. Les Athéniens, délivrés des incursions des Perses, songeaint à rebâtir leur ville et à l'environner de bonnes murailles. Les Lacédémoniens, secrètement jaloux d'une puissance qui commençait à balancer la leur, donnèrent à entendre que l'intérêt commun de la Grèce demandait qu'on ne laissa, hors du Péloponèse, aucune ville fortifiée, de peur, disaient-ils, qu'elle ne servît un jour de place d'armes aux Barbares. Mais Thémistocle, qui pénétra leur

dessein, usa de ruse à son tour. Il proposa aux Athéniens d'envoyer à Sparte une députation, comme pour arranger cette affaire à l'amiable ; il se fit mettre au nombre des députés, et partit le premier, avertissant ses collègues de ne se mettre en route que les uns après les autres et de marcher à petites journées. Cependant on pressait l'ouvrage à Athènes : on y travallait jour et nuit. Pour gagner plus de temps, Thémistocle arrivé à Sparte ne se hâta point de demander audience, il attendait, disait-il, ses collègues. On se plaignit de l'ouvrage que faisaient les Athéniens, il répondit qu'avant de se plaindre, il fallait envoyer des députés à Athènes pour s'assurer du fait : et cependant il fit avertir sous main ces citoyens, de retenir les députés de Sparte en ôtage jusqu'à son retour. Pour lors, il déclara aux Lacédémoniens que les Athéniens avaient jugé à propos de fortifier leur ville de bonnes murailles et qu'ils étaient en état de la défendre contre quiconque oserait les attaquer. Les Lacédémoniens furent très-mécontens de cette déclaration ; mais comme ils n'étaint pas les plus forts, ils prirent le parti de dissimuler (478). Thémistocle revint à Athènes, où il acheva de bâtir et de fortifier le fameux port du Pirée.

76. Il était plein d'ardeur pour l'agrandissement de sa patrie, mais peu délicat sur le choix des moyens. Un jour il dit, en pleine assemblée, qu'il avait conçu un projet important, mais qu'il ne pouvait le rendre public. On lui donna Aristide pour en conférer avec lui. Il s'agissait de surprendre et de brûler la flotte des Grecs, et de rendre ainsi Athènes maîtresse absolue de la mer. Aristide, après avoir ouï Thémistocle, retourna dans l'assemblée, et déclara que rien n'était plus utile, mais aussi que rien n'était plus injuste que le projet de son collègue. Là-dessus tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre. C'est ainsi qu'un peuple entier renonça au plus grand de ses intérêts, pour cela seul qu'il était contraire à la justice. Aristide mourut quelque temps après, pleuré de ses concitoyens, comme le plus homme de bien de leur ville. Pour Thémistocle, la passion qu'il avait de dominer, et de dominer seul, le rendit odieux, et lui attira le bannissement de l'Ostracisme (473).

77. Pendant que la Grèce réparait les maux que lui avait fait essuyer les invasions des Perses, Xerxès, devenu méprisable par son luxe et sa mollesse, fut assassiné, et laissa le trône à son fils Artaxerxès-Longue-Main (473). Ce fut vers ce

prince, dont l'histoire vante la bonté, que se réfugia Thémistocle ; il en fut reçu avec des témoignages d'estime extraordinaires, et comblé de bienfaits. Athènes, qui était toujours en guerre avec le roi de Perse, chercha à réparer la perte de Thémistocle, en confiant à Cimon le commandement de ses armées (471).

78. Cimon était fils de Miltiade. Dès qu'il entra dans les affaires publiques, on ne vit rien en lui que de grand et de noble : il ne le cédait ni à son père ni à Thémistocle dans la science militaire ; et il l'emportait de beaucoup sur eux par sa modestie, son désintéressement, sa justice et son zèle pour la patrie. Il n'y eut jamais de Capitaine qui rabaissât la fierté du grand roi de Perse, comme le fit Cimon. Après avoir chassé les barbares des îles de la Grèce, il les poursuivi jusque chez eux, attaqua et défit leur flotte, quoique bien plus nombreuse que la sienne. Le jour même de cette victoire, il mit ses troupes à terre, les mena droit aux Perses campés sur le rivage, et les tailla en pièces (470). Les années suivantes, Cimon poussa ses conquêtes avec tant de vigueur, qu'Artaxerxès, ne trouvant plus de général à lui opposer, proposa à Thémistocle de se mettre à la tête des Perses contre les Athéniens. Celui-ci alors se trouva dans un cruel embarras :

il ne voulait ni désobliger le roi qui l'avait comblé de biens, ni manquer ce qu'il devait à son ingrate patrie. Pour se tirer de cette situation critique, il s'empoisonna, dit-on, en buvant du sang de taureau (466). Le roi essaya encore de lutter contre Cimon ; mais ce grand général lui fit éprouver tant de désastre, qu'il le réduisit à conclure une paix aussi honteuse pour les Perses, qu'elle fut glorieuse pour les Grecs.

La guerre, à compter de l'incendie de Sardes par les Athéniens, avait duré 51 ans. Elle fut terminée l'an 449 avant J. C.

Guerre du Péloponèse.

79. Les Grecs, une fois victorieux des Perses, et délivrés de la crainte des armes étrangères, qui jusqu'alors les avait réunis par la nécessité de se défendre, ne tardèrent pas à rompre les liens qui avaient fait leur force, et à tourner contre eux-mêmes les armes qu'ils avaient si heureusement employées contre les Barbares. D'un côté la puissance et la supériorité d'Athènes, de l'autre la jalousie de Sparte et de quelques autres villes : telles furent les vraies causes de la guerre du Péloponèse.

80. Après la mort de Cimon, ce fut Périclès qui eut dans Athènes, la part princi-

pale au gouvernement (149) (1). Périclès était d'un caractère doux, insinuant, modéré, il possédait, dans un degré éminent, le talent de la parole : talent qu'il cultiva avec beaucoup de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire après la vertu, à quiconque veut conduire et manier un peuple républicain. L'époque de son gouvernement fut l'époque de la splendeur et de la magnificence de sa patrie. C'est une chose étonnante, en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de peinture et de sculpture, dont il embellit la ville, et qui ont toujours passé pour les chefs-d'œuvres de l'antiquité.

81. Mais ces magnifiques ouvrages excitèrent la jalousie des alliés d'Athènes. Ils se plaignirent de ce que les contributions qu'ils lui payaient, pour qu'elle veillât à la sûreté commune des Grecs, étaient employées à des embellissemens superflus, et de ce qu'elle attirait dans son sein toutes les richesses de la Grèce. Périclès et les Athéniens répondirent que pourvu qu'on protégeât les alliés, on n'avait point à leur rendre compte de l'emploi des contributions. Cette réponse hautaine n'ayant

(1) Dans ce siècle florissaient Hérodote, Thucydide, Pindare, Euripide, Sophocle, Phidias, Hippocrate, Aristophane, etc.

satisfait personne, Athènes, qui craignait une révolte, ordonna à Potidée, l'une des villes mécontentes, d'abattre ses murailles, et de donner des otages. Potidée refusa d'obéir à un ordre qu'elle regardait comme tyrannique ; et dès lors la guerre commença (431). Les Lacédémoniens, toujours envieux de l'éclat d'Athènes, ne manquèrent pas de se déclarer contre elle, aussi bien les Thébains, les Corrinthiens et presque tout le Péloponèse. Archidamus, roi de Sparte, entra dans l'Attique, suivi d'une armée de 60 mille hommes. Les Athéniens par le conseil de Périclès, évitèrent tout engagement avec un ennemi trop supérieur en nombre, et le laissèrent s'avancer jusqu'aux portes de la ville. Mais pendant ce temps-là leur flotte, commandée par Périclès, fit voile vers le Péloponèse dont elle ravagea toutes les côtes, ce qui força les Lacédémoniens et leurs alliés de retourner au secours de leur pays.

82. Au commencement de la seconde et de la troisième campagne, ils rentrèrent dans l'Attique et y firent le dégât. Mais la peste qui survint, en fit un plus grand dans Athènes. Les corps les plus robustes ne pouvaient y résister : les maisons et les temples même étaient remplis de cadavres ; ville n'offrait partout que l'affreuse image de la mort, sans remède pour le présent,

et sans espérance pour l'avenir. Périclès lui-même fut atteint de la contagion, et bientôt elle le réduisit à l'extrémité. Comme il était sur le point d'expirer, ses amis s'entretenant près de son lit, se mirent à vanter ses exploits. Ils croyaient n'être point entendus du malade qui paraissait avoir perdu connaissance. Tout à coup Périclès rompant le silence : *Vous oubliez*, leur dit-il, *ce qu'il y a dans toute ma vie, de plus glorieux pour moi ; c'est qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil.* Il est aisé de juger combien ce grand homme fut regretté. Les fautes que les Athéniens commirent après sa mort firent son éloge bien mieux encore que les larmes dont furent accompagnées ses funérailles (428).

83. Ce qu'il y eut de plus mémorable les années suivantes, fut le siége de Platée, l'un des plus célèbres de l'antiquité, par la grandeur des travaux de part et d'autre, mais surtout par la résistance des assiégés. Cinq cents hommes soutinrent, pendant trois ans, tous les efforts d'une nombreuse armée de Lacédémoniens. Après une si longue résistance, les Platéens manquant de vivres, et n'espérant plus de secours du côté d'Athènes, formèrent le hardi projet de se sauver à travers le camp des ennemis ; mais la moitié, étonné de la gran-

deur du péril, perdit courage lorsqu'il fallut marcher ; l'autre moitié persistat dans sa résolution, força, pendant une nuit obscure, le mur que les assiégeans avaient élevé autour de la ville, et s'échappa sans aucune perte, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise. Ceux qui étaient restés dans Platée se rendirent, à condition qu'on ne déciderait de leur sort que selon les formes de la justice. Il vint donc des commissaires de Sparte. Ceux-ci, sans charger les Platéens d'aucun crime, leur demandèrent simplement *s'ils avaient rendu quelque service, pendant cette guerre, à Lacédémone et aux alliés ?* Cette question les surprit et les embarrassa ; ils rappelèrent aux Lacédémoniens les services qu'ils avaient rendus à la Grèce, et à Sparte en particulier, lors de l'invasion des Perses. Mais la perte des Platéens était résolue. Ainsi l'on persistat dans la première demande, *s'ils avaient rendu quelque service dans cette guerre ;* et les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondaient *non*, on les égorgeait, sans pardonner à aucun (427).

84. Cette guerre cruelle avait duré dix ans, lorsque les Athéniens d'un côté, et les Lacédémoniens de l'autre, également épuisés de leurs pertes réciproques, convinrent d'une trève qui suspendit, pour quelque

temps, les effets de l'animosité de ces deux peuples rivaux (421).

Après un an de tranquillité, la guerre du Péloponèse, qui paraissait assoupie, se ralluma avec plus de fureur qu'auparavant (420). La cause de ce nouvel incendie fut l'ambition d'Alcibiade. C'était un jeune Athénien, des plus nobles et des plus riches de la ville, poli, affable et plein d'esprit. Il avait un caractère souple et flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandaient les circonstances, se portant avec la même facilité et la même ardeur au vice et à la vertu. Il était intime ami de Socrate et sa liaison avec ce célèbre philosophe aurait pu lui être d'un grand secours pour fixer son esprit et son cœur, s'il avait su profiter des leçons d'un maître si sage.

85 Alcibiade qui n'était pas né pour le repos, et qui voulait, à quelque prix que ce fût, faire parler de lui, se prévalut de la négligence des Lacédémoniens à observer le dernier traité, pour en provoquer la rupture, et replonger sa patrie dans des embarras où il espérait se distinguer. Les gens de bien redoutaient les suites de son humeur inquiète : mais le peuple, moins clairvoyant, n'apercevait en lui que les qualités brillantes de l'esprit, et s'aveuglait sur les désordes de sa vie : aussi s'aban-

donna-t-il sans réserve à la conduite de ce jeune ambitieux ; et ce fut sur sa parole que, dans le temps même où l'on avait à se défendre des Lacédémoniens, on résolut de porter la guerre en Sicile contre Syracuse.

86. Syracuse, bâtie par les Corinthiens 758 ans avant J. C., était une des plus grandes et des plus florissantes villes du monde. Après avoir essuyé plusieurs révolutions, elle s'était enfin arrêtée au gouvernement républicain. Pendant la guerre du Péloponèse, il s'éleva un différent entre Syracuse et Ségeste, ville voisine. Celle-ci trop foible contre une si puissante rivale, implora le secours d'Athènes. Les Athéniens crurent avoir trouvé l'occasion de tenter avec succès la conquête de Syracuse et de toute la Sicile. Ils firent d'immenses préparatifs, et bientôt leur flotte sortit du Pirée, sous le commandement d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachus. Elle aborda aux côtes de Sicile, et Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. Ce fut là le premier et le dernier de ses exploits dans cette expédition. Car on le rappela d'abord à Athènes, où il était accusé d'avoir, quelques jours avant son départ, mutilé toutes les statues de Mercure. Alcibiade obéit et partit sur-le-champ. Mais dans la route, ayant fait réflexion sur l'incons-

tance et la légèreté de ses concitoyens, et peut-être ne se sentant pas en état de soutenir l'examen qu'on ferait de sa conduite, il crut que le parti le plus sûr était de s'échapper et de disparaître. C'est ce qu'il exécuta avec son adresse ordinaire. Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avaient condamné à mort, *je leur ferai voir*, dit-il, *que je suis en vie* (415). En effet, il se jeta dans le parti des Lacédémoniens, et ne cessa de leur donner les conseils les plus funestes à sa patrie.

87. Cependant Nicias qui, depuis le départ d'Alcibiade, avait la principale autorité, alla mettre le siége devant Syracuse, et l'environna presque entièrement d'un mur de contrevallation, tandis que sa flotte la bloquait par mer. Les Syracusains, vivement poussés, étaient sur le point de se rendre, lorsque l'arrivée d'un capitaine Lacédémonien, nommé Gylippe, changea la face des affaires. Il commença par faire dire à Nicias qu'il ne lui donnait que cinq jours pour évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas répondre à une proposition qu'il ne regardait que comme une bravade d'aventurier : on se prépara donc au combat de part et d'autre. Gylippe emporta d'assaut un fort que les Athéniens occupaient près de la ville : quelques jours

après, il gagna sur eux une bataille dont le fruit fut, pour les assiégés, la facilité de pousser un retranchement jusqu'à l'endroit où les assiégeans n'avaient pas encore terminé leur contrevallation ; ce qui mit ceux-ci hors d'état de la pousser plus loin. Nicias, après la perte d'une seconde bataille sur mer, resserré dans son camp par les ennemis, manquant de vivres, demanda du secours aux Athéniens. Ils lui envoyèrent Démosthène (1), avec une flotte et une armée aussi nombreuse que la première. Ce secours ranima l'espérance des assiégeans et consterna les assiégés. Mais ce ne fut pas pour long-temps : car Démosthène voulant signaler son arrivée par quelque exploit glorieux, tenta, pendant la nuit, une attaque mal concertée, où ses troupes, saisies d'une terreur panique, jetèrent leurs armes et s'abandonnèrent à une déroute générale. Il fallut alors songer à la retraite : on l'aurait effectuée sans danger, s'il ne fût survenu une éclipse de lune que tous, généraux et soldats, regardèrent comme un mauvais présage. Les devins ordonnèrent de différer le départ jusqu'à la pleine lune suivante ; ce qui causa la perte de l'armée. Les Syracusains ayant pénétré le dessein des

(1) Il ne faut pas le confondre avec l'orateur du même nom.

Athéniens, entreprirent d'enfermer la flotte ennemie dans le grand port, dont elle s'était emparée au commencement du siége ; et elle y resta prise comme dans un filet. En même temps Gylippe, avec des troupes qu'il avait levées en divers endroits de la Sicile, alla se saisir de toutes les avenues par où l'armée de terre des Athéniens aurait pu s'échapper. Nicias et Démosthène se mirent en route, sans vivres, sans bagages, presque sans armes, forcés d'abandonner les malades et les blessés, poursuivis et harcelés sans cesse par un ennemi qui ne leur laissait aucun relâche. Pour comble de malheur, Démosthène s'étant égaré pendant la nuit avec l'arrière-garde fut surpris dans un défilé, enveloppé et obligé de se rendre avec le peu qui lui restait de soldats.

88. Le lendemain, Nicias fut atteint au passage d'une rivière, la moitié de ses gens fut égorgée ou précipitée dans les eaux ; le reste fut pris avec son général. Les Syracusains également irrités des pertes passées, et enivrés de la prospérité présente, traitèrent leurs prisonniers sans miséricorde. Les deux généraux furent condamnés à mort et exécutés sur-le-champ : sept mille soldats furent jetés dans les carrières, ils y souffrirent des maux inexprimables, et périrent, pour la plupart, de faim, de

soif et de tous les genres de misères. Quelques uns seulement dûrent leur délivrance au soin qu'ils avaient eu d'apprendre les poésie d'Eurypide : ils en récitèrent les plus beaux endroits à leurs maîtres qui, en récompense, leur rendirent la liberté. De retour à Athènes, il allèrent saluer ce poète, comme leur libérateur (413).

89. Les Athéniens, consternés du désastre arrivé devant Syracuse, songèrent à rappeler Alcibiade, qu'ils regardaient comme le seul homme capable de rétablir les affaires. Il en écouta la proposition avec joie : mais ne voulant reparaître, que vainqueur dans sa patrie, il alla se joindre, avec quelques vaisseaux, à la flotte athénienne, à qui il fit remporter deux victoires, dans l'une desquelles l'amiral des Lacédémoniens fut tué, et leur armée presque entièrement détruite (409). Après ces exploits, il cingla vers Athènes avec la flotte chargée de dépouilles ennemies ; il entra dans la ville en triomphe, au milieu des acclamations de la multitude (408). Mais cette affection si vive ne fut pas de longue durée. Alcibiade s'était remis en mer pour pousser ses conquêtes : un de ses lieutenans profita un jour de son absence, pour attaquer les Lacédémoniens, qui le battirent et lui enlevèrent quinze galères (406). Les Athéniens s'en prirent à Alci-

biade de ce mauvais succès : il fut déposé et on mit en sa place dix généraux qui n'ayant pas ses talens, n'essuyèrent que des revers. Athènes, pour réparer ses pertes, fit un dernier effort : elle équipa 160 galères à la fois. Callicratidas, alors amiral des Lacédémoniens, était un grand homme de guerre ; mais dans cette occasion il écouta trop un faux point d'honneur, qui coûta cher à sa patrie. On lui conseillait de ne point hasarder de combat contre des forces si supérieures : il répondit qu'il ne pouvait se retirer sans honte, et que sa mort importait peu à la république. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme.* L'action s'engagea près des îles Arginuses. Après des efforts inouïs, il fut accroché par un vaisseau athénien, et tomba percé de mille coups. Sa mort entraîna la défaite et la destruction de sa flotte, dont presque tous les vaisseaux furent pris ou coulés à fond (406).

90. C'était un devoir sacré chez les anciens de faire inhumer les soltats tués dans une action. Aussi l'intention des généraux Athéniens, après la victoire des îles Arginuses, était-elle de faire donner la sépulture aux morts ; mais une tempête qui survint les empêcha. Quand on apprit à Athènes que les morts n'avaient pas été inhumés, le peuple furieux destitua les

généraux ; et sans vouloir entendre leur justification, il les condamna à mort. De plus de trois mille citoyens qui composaient l'assemblée, il n'y en eut que deux qui osèrent élever la voix en faveur de l'innocence oprimée ; et dans le sénat, Socrate seul demeura inébranlable, et protesta hautement contre la prévarication générale. A peine ce jugement inique fut-il exécuté, que le peuple lui-même en sentit toute l'horreur. Mais ce ne sera pas la dernière fois que nous verrons ce peuple jaloux et capricieux immoler à sa fureur les plus illustres de ses citoyens, puis aussitôt après, reconnaître par des regrets tardifs et leur innocence et sa propre injustice.

91. Cependant les Lacédémoniens donnèrent le commandement de leur flotte à Lysandre, général également habile et vaillant. Les Athéniens vinrent lui présenter le combat dans l'Hellespont, près de l'embouchure de l'Ægos-Potamos (1), ce qu'ils firent quatre jours de suite, sans que le rusé Lacédémonien fit aucun mouvement. Le cinquième jour, ils le défièrent de même ; puis ils se retirèrent le soir, d'un air encore plus méprisant que les premières fois, et descendirent de leurs vaisseaux pour

---

(1.) Ce nom, qui est grec, signifie *Fleuve de la Chèvre.*

se répandre dans la campagne. Lysandre, qui n'attendait que ce moment, et qui tenait sa flotte prête à partir, s'avance sur-le-champ, tombe sur les galères vides, enlève les unes, brise les autres, surprend les Athéniens en désordre, épars dans les terres, en taille une partie en pièces, prend tous les généraux, et dissipe leur armée. Une heure lui suffit pour abattre, sans retour, la puissance d'Athènes, et mettre fin à une guerre qui durait depuis vingt-sept ans, et à laquelle on ne voyait point de terme (404).

92. En effet, les Athéniens, sans troupes, sans vaisseaux, sans vivres, et par conséquent sans ressources, virent bientôt aborder, à leurs portes Lysandre avec sa flotte victorieuse. Ils ne voulaient pas se rendre encore ; mais la faim les y contraignit : il fallut parler d'accommodement. Les Thébains et les Corinthiens demandaient que, sans plus entendre à aucun traité, l'on détruisit Athènes. Mais les Lacédémoniens répondirent qu'il ne serait jamais reproché à Sparte d'avoir détruit une ville qui avait autrefois rendu à la Grèce de si grands services. La paix fut donc conclue à ces conditions : *Que les fortifications du Pirée seraient démolies ; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères, à la réserve de douze ; qu'ils*

seraient réduits au territoire de leur ville ; et qu'ils suivraient, à la guerre, les Lacédémoniens, partout où ceux-ci voudraient les mener.

*Retraite des dix mille (*401 *ans avant J. C*).

93. Après la mort d'Artaxerxès Longue-Main et de deux rois ses successeurs, qui ne firent que paraître, on vit sur le trône de Perse Darius-Nothus (424), dont le règne n'eut de remarquable que quelques guerres entreprises et heureusement terminées contre des provinces révoltées, et en particulier contre l'Egypte, qui ne souffrit jamais qu'avec peine la domination des Perses. Artaxerxès-Mnémon, son fils, lui succéda vers la fin de la guerre du Péloponèse (405.) Ce prince avait un frère nommé Cyrus-le-Jeune, à qui l'on avait donné le gouvernement de l'Asie mineure. Peu content de cet apanage, l'embitieux Cyrus aspirait à la couronne. Dans cette vue, il leva une armée composée de 13,000 Grecs et 100,000 Barbares, à la tête desquels il partit de Sardes, et s'avança vers Suse, résolu d'arracher, s'il le pouvait, à son frère le sceptre et la vie. Artaxerxès, de son côté, rassembla près de 900,000 hommes, et marcha contre le rebelle. Les deux armées se rencontrèrent à Cunaxa, près de Babylone, et la bataille s'engagea. Au milieu de la mêlée, le fou-

gueux Cyrus apercevant le roi, pousse vers lui ; il abat, il tue tout ce qui s'oppose à son passage, il joint Artaxerxès, et lui porte deux coups de cimeterre. Le roi, comme un lion blessé qui n'en devient que plus furieux, s'élance sur Cyrus à son tour, le frappe de sa javeline dans la tempe, et le renverse sans vie à ses pieds.

94. Cependant les Grecs de l'armée de Cyrus avaient attaqué les Perses : ceux-ci ne purent tenir contre cette poignée de gens ; ils prirent la fuite, et il fut impossible au roi de les rallier. Les Grecs étaient pleinement victorieux ; mais Cyrus était mort il fallu donc songer à regagner la Grèce, et on se mit en marche. Tissapherne, général persan, les poursuivit ; mais n'osant les attaquer à force ouverte, il usa de perfidie, et s'étant saisi, par trahison, des principaux chefs, il les fit mourir. Les Grecs, privés de leurs généraux, furent dans une grande consternation. Ils étaient à 600 lieues de la Grèce, environnés de grands fleuves et de nations ennemies, harcelés par une armée innombrable, sans guide pour leur enseigner les chemins, et sans ressources pour trouver des vivres. Xénophon, jeune Athénien, leur fit reprendre courage : il les engagea à continuer leur retraite et à se nommer des chefs. Ils le nommèrent lui-

même, avec quatre autres, et s'abandonnèrent à sa conduite, résolus de marcher sans violence s'ils n'étaient point attaqués, sinon de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Xénophon les fit avancer sur deux colonnes, entre lesquelles étaient les bagages. Faute de bateaux, il fallut remonter le Tigre et l'Euphrate jusqu'à leur source. Les montagnes d'Arménie qu'on eut ensuite à traverser, se trouvèrent couvertes de Barbares qui en gardaient les avenues : de sorte que les Grecs avaient à se défendre, et contre Tissapherne qui les avait suivis jusque-là, et contre les Arméniens qui leur disputaient le passage : aussi ne fut-ce qu'à force d'adresse, de patience et de courage, qu'ils parvinrent à se tirer de ce mauvais pas. Aux obstacles que les hommes opposaient à cette généreuse troupe, se joignait la difficulté de passer les fleuves, les défilées, les déserts ; il lui fallait encore résister à l'intempérie des saisons, aux pluies, aux frimas, aux neiges, et surtout à la faim, cet ennemi domestique, bien plus redoutable que tous les ennemis du dehors. Enfin, après cinq mois de marche, les Grecs, victorieux de tous les obstacles, arrivèrent au détroit de l'Hellespont. La retraite des dix mille a toujours passé pour le chef-d'œuvre de l'art militaire. En effet, on ne peut voir une entreprise plus

difficile, ni formée avec plus de hardiesse, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur : et ce fut de ce moment que les Grecs conçurent le dessein et l'espérance de renverser un jour l'empire des Perses.

Vie de Socrate.

95. Tandis que les dix mille, sous la conduite de Xénophon, traversaient l'Asie avec tant de gloire, Socrate succombait à Athènes sous les efforts de ses ennemis. Cet illustre philosophe, l'homme peut-être le plus accompli que nous présente l'antiquité païenne, s'était accoutumé, de bonne heure, à une vie sobre, dure, laborieuse. Il est difficile de porter plus loin qu'il ne le faisait, le mépris des richesses. Voyant un jour quantité de bijoux et de marchandises précieuses étalées dans une foire : *Que de choses*, dit-il en se félicitant lui-même, *que de choses dont je puis me passer !* Socrate aimait sa pauvreté, et ne rougissait pas de faire connaître ses besoins. *Si j'avais eu de l'argent*, dit-il un jour devant ses amis, *j'aurais acheté un manteau.* Ce fut un combat entr'eux à qui lui ferait ce petit présent. Une de ses principales vertus était une tranquillité d'âme et une patience inaltérable. Sans

sortir de chez lui, il trouva de quoi l'exercer. Xantippe, sa femme, le mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, violente et emportée. Un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures que sa colère lui put suggérer, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il fallait bien qu'il tombât de la pluie après un si grand tonnerre.*

96. Socrate ne montra pas moins de courage dans les diverses révolutions qui agitèrent sa patrie. Lysandre, après la prise d'Athènes, y avait établi, pour la gouverner, un conseil de trente citoyens. Ces magistrats devinrent bientôt des tyrans qui se livrèrent au pillage et au meurtre, sans que personne osât s'y opposer. Socrate seul demeura intrépide ; il soutint les opprimés, consola les affligés, marcha tête levée au milieu de trente tyrans qui faisaient tout trembler, mais qui ne purent jamais, par leurs menaces, ébranler sa constance. Cette généreuse intrépidité dura autant que la tyrannie, c'est-à-dire, huit mois, après lesquels Thrasybule, citoyen d'un rare mérite, s'étant mis à la tête des exilés et des proscrits, vint à bout de chasser les tyrans et de délivrer sa patrie (404).

97. Mais ce qui fit le caractère dominant de Socrate fut le soin qu'il prit d'instruire la

jeunesse d'Athènes. C'était un philosophe de tous les lieux et de toutes les heures : il enseignait en tout temps et en toute occasion, dans les repas, dans les conversations, à la promenade, à l'armée, au milieu des camps. Jamais philosophe n'eut plus de disciples, ni de plus célèbres : Platon et Xénophon, quand ils seraient seuls, suffiraient pour illustrer leur maître. L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre était incroyable. Ils quittaient Père et Mère, et renonçaient à toutes les parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate et pour l'entendre.

98. Socrate eut des ennemis ; c'étaient ceux du bien public. La jalousie et la haine les armèrent contre lui. Après avoir assuré l'effet de leurs batteries, ils l'accusèrent juridiquement de ne pas admettre les dieux de la république, et de corrompre la jeunesse athénienne, Socrate se défendit avec solidité. Mais les juges étaient gagnés ; ils prononcèrent contre lui, et ne lui laissèrent que le choix de la peine. Socrate alors déclara *que, puisqu'on l'obligeait de se taxer lui-même, il se condamnait, pour avoir consacré sa vie à l'instruction des Athéniens, à être nourri, le reste de*

ses jours, dans le Prytanée (1), aux dépens de la république. Cette réponse irrita les juges ; ils le condamnèreut à boire de la ciguë. Socrate prit avec tranquillité le chemin de la prison. Un de ses amis s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : *Voudriez-vous*, lui répondit-il en souriant, *que je mourûsse coupable ?* Il but la coupe empoisonnée, et mourut quelques momens après (400). Athènes, selon sa coutume, passa bientôt de l'injustice aux remords : non contente d'avoir puni ses calomniateurs, elle lui fit élever une statue de bronze, et poussa le respect, pour sa mémoire, jusqu'à lui dédier une chapelle comme à un héros et à un demi-dieu. Socrate joignait aux vertus morales des connaissances peu ordinaires sur l'immortalité de l'âme, sur la Providenee, sur l'unité d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers. Son crime et son malheur furent de ne lui avoir pas rendu gloire aux yeux des hommes, et d'avoir jusqu'à ses derniers momens, fléchi le genou devant des idoles dont il connaissait si bien le néant et la vanité.

---

(1) Le Prytanée, édifice public où étaient logés et entretenus ceux qui s'étaient signalés par quelque genre de mérite que ce fût.

Guerre entre les Lacédémoniens et les Thébains.

99. Sparte, depuis l'abaissement d'Athènes sa rivale, était au comble de la prospérité. Agésilas son roi avait porté ses armes en Asie, et fait trembler le roi de Perse Artaxerxès jusque sur son trône (394). Rappelé en Grèce par la ligue que les peuples voisins avaient formée contre Sparte, il les avait vaincus à Coronée ; et la paix d'Antalcide (1), conclue avec Artaxerxès, avait mis cette république ambitieuse en état de dicter, plus impérieusement que jamais, des lois à toute la Grèce. Non contente de ce qu'elle possédait, elle s'empara, en pleine paix et par trahison, de la citadelle de Thèbes (382). Mais cette injustice mit un terme à la prospérité des Lacédémoniens : et ce fut de Thèbes même que partirent les coups qui abattirent leur puissance. Cette ville nourrissait alors dans son sein deux citoyens illustres. Pélopidas et Epaminondas. Le premier, jeune encore, seul héritier d'une opulente maison, employait dès lors sa fortune à secourir les pauvres, montrant, par ce noble emploi des richesses, qu'il en était véritablement le

---

(1) C'est le nom du Lacédémonien qui négocia cette paix.

maître et non l'esclave. Pour Epaminondas, la pauvreté était son partage et faisait son honneur : il était modeste, prudent, grave ; il se piquait surtout de sincérité, jusque-là qu'il se faisait un scrupule de mentir, même par plaisanterie. Tels sont les deux grands hommes qui vont délivrer Thèbes et l'élever au-dessus de toutes les villes de la Grèce.

100. Pélopidas qui, à la prise de Thèbes par les Lacédémoniens, s'était retiré dans l'Attique avec plusieurs de ses concitoyens, leur proposa de s'unir avec lui pour rendre la liberté à leur patrie. Ils entrèrent avec joie dans ce projet. Pélopidas part secrètement avec eux, entre le soir à Thèbes sans être reconnu, et marche à leur tête chez les magistrats établis par Lacédémone. Ils étaient alors au milieu d'un festin, plongés dans la bonne chère et la débauche. Un moment avant que la conjuration éclatât, un courrier était venu leur apporter des lettres qui en contenaient tout le détail ; et ce courrier les avait avertis qu'elles concernaient des affaires importantes. *A demain*, s'écrièrent-ils, *les affaires importantes*. Là-dessus, ils se mirent à boire, sans ouvrir les lettres. Bientôt après les conjurés paraissent, trouvent les magistrats pleins de vin, et les égorgent sans leur laisser le temps de se

mettre en défense. Le lendemain, Pélopidas, suivi de tous les Thébains, alla investir la citadelle. La garnison lacédémonienne se défendit d'abord avec beaucoup de vigueur, dans l'espérance d'un prompt secours : enfin les vivres commençant à manquer, et la faim se faisant sentir, elle demanda à capituler. A peine avait-elle évacué la place, que le secours parut : mais il n'était plus temps. Thèbes était libre, et se disposait à faire repentir Lacédémone de ses injustices (378).

101. Après quelques campagnes qui avaient donné aux Thébains le temps de s'aguerrir, les Lacédémoniens voulant faire contre eux un dernier effort, envoyèrent Cléombrote, un de leurs rois, à la tête de 24,000 hommes, pour ravager la Béotie. Epaminondas, alors général des Thébains, alla au-devant des ennemis avec 6,000 hommes seulement, et les joignit à Leuctres. L'action fut des plus opiniâtres. Tant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuse : mais ce prince étant tombé mort, les deux partis firent de nouveaux efforts, les uns pour sauver le corps de leur roi, les autres pour s'en saisir. Enfin les Lacédémoniens vinrent à bout de l'emporter ; mais ils furent rompus et mis en fuite avec une perte considérable (371). Epaminondas, de concert avec Pélopidas,

voulut profiter de la victoire : il entra dans la Laconie, qui fut pillée et ravagée jusqu'à l'Eurotas. Agésilas, roi de Sparte, forcé de se tenir renfermé dans la ville, fut le spectateur du dégât, et eut le chagrin de voir démentir, à ses yeux, le mot qu'il avait souvent répété lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi.*

102. Il semble que les deux généraux Thébains, à leur retour, auraient dû être reçus avec applaudissemens et comblés d'honneurs. Il n'en fut pas ainsi. On les appela en justice, pour avoir retenu le commandement des troupes au-delà du terme fixé. Pélopidas ne se défendit pas avec la grandeur d'âme qui lui était ordinaire ; et ce ne fut pas sans peine que les juges le renvoyèrent absous. Epaminondas, au contraire, parut avec un air assuré. Au lieu de se justifier, il fit son éloge ; il raconta ses exploits en termes magnifiques, et finit son discours en disant qu'il mourrait avec joie, si les Thébains voulaient lui laisser, à lui seul, l'honneur de son expédition contre Sparte, et déclarer qu'il l'avait entreprise de son chef et sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui ; et il sorti de ce jugement comme il avait coutume de sortir des combats, victorieux et couvert de gloire.

103. La guerre qui avait été assoupie

par l'intervention du roi de Perse, se raluma au bout de quelques années. Les Thébains prirent pour général Epaminondas. Il entra aussitôt dans le pays ennemi, et se prépara au siége de Mantinée. Ayant été averti qu'Agésilas venait au secours de la place, il forma le dessein d'aller surprendre Sparte, et se mit en marche par un chemin différent de celui que tenait Agésilas. Il aurait certainement pris d'emblée la ville, qui était sans murs et sans troupes. Mais Agésilas, averti par un transfuge, rebroussa chemin et eut le bonheur d'y arriver à temps. Epaminondas voyant son coup manqué, retourna vers Mantinée. Les Lacédémoniens et leurs alliés l'y suivirent, et le trouvèrent prêt à les recevoir. On combattit de part et d'autre avec un courage et un acharnement incroyable, mais surtout du côté des Thébains qui, guidés et animés par leur intrépide général, forcèrent l'ennemi à reculer. Au moment où la victoire se déclarait pour eux, Epaminondas reçut une blessure mortelle. On l'emporta sur son bouclier, et les chirugiens déclarèrent que, dès qu'on aurait tiré le fer de la plaie, il expirerait. Alors il s'informa du succès de la bataille ; et comme on l'eut assuré que les Thébains avaient remporté la victoire, il dit à ses amis : *Grâce aux Dieux, je laisse Thèbes triomphante, la*

superbe Sparte humiliée, et la Grèce délivrée du joug de la servitude. Du reste, je ne meurs pas sans postérité; Leuctres et Mantinée; Voilà deux filles illustres qui ne laisseront point périr mon nom. A ces mots, ayant tiré le fer de la plaie, il expira (367). Pélopidas, quelque temps auparavant, avait de même trouvé la mort dans le sein d'une victoire (364). La puissance de Thèbes avait commencé avec ces deux grands hommes : elle finit avec eux ; et, après leur mort, cette ville ayant fait la paix avec les Lacédémoniens, retomba dans sa première obscurité.

Entreprises de Philippe, roi de Macédoine contre les Grecs.

104. Pendant que les Grecs achevaient de s'affaiblir par les guerres sans cesse renaissantes, qu'allumaient entr'eux l'ambition et la jalousie du commandement, on voyait s'élever, à leurs portes, une nouvelle puissance, qui bientôt devait tous les réunir sous un même joug. Cette puissance était la Macédoine, royaume héréditaire, situé au nord de la Grèce, et fondé par une colonie de Corinthiens, 800 ans avant l'ère chrétienne. L'histoire de ses rois n'offre rien de mémorable, jusqu'à Philippe élève d'Epaminondas, et père

d'Alexandre-le-Grand. Ce fut ce prince qui tira la Macédoine de son obscurité, et qui en peu de temps, lui donna une prééminence marquée sur les autres états de la Grèce. Mais les moyens dont il usa pour y parvenir ne lui font point d'honneur; ses armes les plus ordinaires étaient l'adresse et l'argent. Il ne reconnaissait point pour imprenable une forteresse où pouvait monter un mulet chargé d'or: quant à l'adresse, il la poussait jusqu'à la fourberie; de sorte que toute sa vie ne fut qu'un tissu de ruses, de fraudes, de perfidies, de parjures. Telle est l'idée qu'il a laissée de lui, et que ses grandes qualités n'ont pu faire oublier à la postérité.

105. Philippe considérait les hommes de lettres, et sentait tout le prix et l'importance de l'éducation: il en donna une preuve bien frappante à la naissance d'Alexandre-le-Grand. Ce prince étant venu au monde à Pella, capitale de la Macédoine, le roi son père écrivit aussitôt au célèbre philosophe Aristote, pour lui marquer que dès lors il le choisissait pour être le précepteur de son fils: *Je vous apprends*, lui disait-il, *qu'il m'est né un fils, et je rends grâce aux Dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de*

me promettre que vous en ferez un roi, digne de la Macédoine (356).

106. Quelque temps après, Philippe perdit un œil au siége de Mothone, par une aventure fort singulière. Un arbalétier nommé Aster s'était offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquait pas les oiseaux au vol ; *Eh bien*, lui dit Philippe, *je vous prendrai à mon service quand je ferai la guerre aux étourneaux*. La raillerie piqua au vif l'arbalétrier qui, s'étant jeté dans la place assiégée, tira contre Philippe un flèche où il avait écrit : *A l'œil droit de Philippe*, et lui prouva cruellement qu'il savait bien tirer : car en effet il lui creva l'œil droit, Philippe lui envoya la même flèche, avec cette inscription : *Si Philippe prend la ville, il fera pendre Aster ;* et il lui tint parole. Souvent un bon mot coûte bien cher, et ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue : Philippe et Aster l'éprouvèrent en cette occasion.

107. Cependant les Phocéens qui habitaient les environs du temple de Delphes, s'étant avisés de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui, dans l'opinion des païens, était une impiété, allumèrent, par cet attentat, le feu de la discorde (355). Tous les peuples d'alentour crièrent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres

pour couvrir d'un spécieux prétexte leurs vengeances particulières. On porta cette affaire au tribunal des Amphictions (1), qui déclarèrent les accusés coupables de profanation, et les condamnèrent à une amende considérable. Les Phocéens, irrités de ce jugement, prennent les armes, arrachent du temple le décret qui les condamnait, pillent tous les trésors d'Apollon. C'est ce qui donna lieu à la *Guerre sacrée*. Toute la Grèce prit parti dans cette querelle, qui ne servi qu'à en épuiser les différens peuples. Philippe seul demeura neutre : peu touché des intérêts d'Apollon, mais très-attentif aux siens, il profita de la confusion pour s'agrandir aux dépens de la Thrace, dont il fit la conquête. Quand cette entreprise fut terminée, et que les Grecs lui parurent assez affaiblis, il se déclara contre les Phocéens ; et s'étant emparé du passage des Thermopyles, il entra dans leur pays. Les Phocéens furent vaincus sans effort, et ce prince remporta, lui seul, tout l'honneur et le fruit d'une guerre dont il n'avait point couru les risques (344).

---

(1) Le conseil des Amphictions était composé des députés des villes de la Grèce, et se tenait deux fois l'année, à Delphes ou aux Thermopyles : il jugeait des différends qui survenaient entre les peuples, et veillait au maintien de la concorde et de la paix. Son autorité fut long temps respectée.

108. Philippe, maître des Thermopyles, qui étaient comme la clef de la Grèce, porta ses vues plus loin : sous prétexte de venger une seconde injure faite à Apollon, il s'empara d'Elatée, la plus grande ville de la Phocide (338). Le bruit de cette conquête répandit la consternation dans Athènes et dans Thèbes, qui se trouvaient les premières exposées aux armes de ce prince ambitieux. En effet, il les aurait dès-lors asservies sans peine, s'il ne se fût trouvé un homme qui, sans autres armes que celles de l'éloquence, entreprit de soutenir contre lui la liberté publique. C'était Démosthène. Cet homme célèbre n'annonça pas d'abord ce qu'il devait être un jour. Ayant perdu de bonne heure son père et sa mème, il tomba entre les mains de tuteurs avares, qui ne l'élevèrent pas avec tout le soin que demandait un naturel aussi excellent que le sien : de sorte qu'il se forma presque de lui-même, et par la lecture assidue des ouvrages de Platon. La première fois qu'il se hasarda à parler en public, il y réussit tout-à-fait mal, et fut sifflé de tout l'auditoire. Ce mauvais succès ne le rebuta pas : il sentit ce qui lui manquait, et s'appliqua à l'acquérir. Il avait la respiration courte et la langue embarrassée. Pour corriger ces défauts naturels, il se mettait dans la bouche de petits cailloux, et prononçait ainsi

plusieurs vers de suite, à haute voix, en marchant et montant par des endroits rudes et escarpés. Il fit plus : il allait sur le bord de la mer, et dans le temps que les flots en étaient plus violemment agités, il y prononçait des harangues, pour s'accoutumer aux bruits confus et aux cris tumultueux des assemblées du peuple. Ses efforts furent bien payés, puisque dans la suite il porta l'ait de la parole au plus haut degré où il puisse atteindre : aussi se faisait-il dans Athènes un concours de toute la Grèce pour entendre parler Démosthène.

109. Ce grand homme, aussi habile politique qu'excellent orateur, avait toujours été, lui seul, plus retoutable à Philippe, que toutes les flottes et les armées des Athéniens. Au moment de la prise d'Elatée par ce prince, il fut le seul qui osa donner un conseil courageux à sa patrie. Il fit conclure entre Athènes et Thèbes une ligue contre Philippe ; et persuadées par Démosthène, ces deux villes, rivales et ennemies jusqu'alors, réunirent leurs forces contre l'ennemi commun de la liberté des Grecs. Philippe n'ayant pu empêcher la ligue de se former, résolut de la combattre ; il entra en Béotie, et rencontra les alliés près de Chéronée (338). Il donna le commandement de son aile gauche à son fils

Alexandre, alors âgé de dix-sept ans, et se chargea de la droite. Le choc fut rude et sanglant, entre des nations également belliqueuses, qui combattaient, les unes pour l'empire, les autres pour la liberté. Alexandre fut le premier qui, après une longue résistance, perça le bataillon sacré : c'était l'élite de l'armée Thébaine. L'aile droite, que Philippe commandait, ne fit pas si bien son devoir. Les Athéniens l'enfoncèrent ; et se croyant déja victorieux, ils s'écrièrent : *Allons, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe voyant que les Athéniens, au lieu de prendre en flanc son corps de bataille, s'abandonnaient en désordre, à la poursuite des fuyards, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donna ordre à sa phalange de se replier, et va fondre sur eux. Les Athéniens pris en queue et en flanc, furent rompus et mis en déroute avec une perte considérable. Philippe usa généreusement de sa victoire ; il accorda la paix aux deux républiques, et parvint à se faire nommer général des Grecs contre les Perses. Car depuis long temps il songeait à la conquête de l'Asie ; mais la mort le surprit au milieu des préparatifs de cette expédition : et ce fut un deni de justice qui lui coûta la vie. Un jeune Macédonien avait reçu une injure sanglante d'un

des favoris de Philippe ; n'ayant pu en obtenir la réparation, il s'en prit au roi, et l'assassina au milieu d'une fête. Ainsi périt ce prince victorieux, victime de son injustice, et à l'instant même où il croyait n'avoir plus qu'à recueillir les fruits de sa politique et son ambition (336) (1).

Destruction de l'empire des Perses, par Alexandre-le-Grand.

110. Alexandre n'était âgé que de vingt ans, lorsqu'il monta sur le trône de Macédoine ; les peuples soumis par Philippe, crurent l'occasion favorable pour secouer le joug que ce prince leur avait imposé. Les Grecs surtout, animés par les harangues de Démosthène, avaient formé une puissance ligue contre le nouveau roi. Pleins de mépris pour sa jeunesse, ils en parlaient comme d'un *enfant* qui avait besoin d'être châtié. Alexandre ne tarda pas à leur prouver qu'il était un homme fait : il accourut à la tête de son armée, et parut devant Thèbes au moment où on le croyait encore en Macédoine. Les Thébains osèrent l'attendre en pleine campa-

(1) Alors vivaient Ménandre, Praxitèles, Isocrate, Eschine, Diogène, Appelle, Phocion, &c.

gne : ils furent taillés en pièces ; et le même jour, Thèbes fut prise, saccagée, et rasée. Cette soudaine et terrible catastrophe épouvanta la Grèce, et lui fit tomber les armes des mains. On se hâta de conclure la paix aux conditions qu'ils plut à Alexandre d'imposer, et on le proclama généralissime des Grecs contre les Perses (335).

111. Alexandre ne perdit point de temps. Après avoir tout réglé dans la Macédoine, il se mit en marche pour l'Asie, et passa l'Hellespont sans difficulté. Arrivé en Phrygie sur les bords du Granique, il trouva cent mille Perses qui l'attendaient pour lui en disputer le passage. Alexandre ne laissa pas de le tenter ; il se jeta dans la rivière, suivi de ses troupes. Les Perses firent d'abord beaucoup de résistance, et Alexandre y courut risque de la vie. Un noble persan avait déjà la main levée pour lui décharger sur la tête un coup de hache, lorsque Clitus, qui combattait à côté du roi, coupa d'un coup de sabre la main du persan, et sauva la vie à son maître. Les ennemis ayant perdu leur général, furent bientôt renversés ; ils se dissipèrent, et laissèrent Alexandre maître de tout le pays (334). Le prince victorieux parcourut toute l'Asie-Mineure, prit, en passant, les villes de Sardes, d'Éphèse, de Milet, d'Halicarnasse, et arriva

près de Tarse en Cilicie, sur les bords du Cidnus. A la vue de ses eaux limpides, le roi, qui était couvert de sueur et de poussière, eut envie de se baigner. Mais comme les eaux de cette rivière étaient très-froides, à peine y fut-il entré, qu'il se trouva saisi d'un violent frisson, et perdit connaissance. On l'emporta dans sa tente à demi-mort. Dès qu'il fut revenu à lui, il déclara que, se trouvant près des ennemis, il voulaitdes remèdes actifs, violens même, s'il le fallait ; et qu'après tout il aimait mieux une prompte mort, qu'une guérison tardive. L'impatience du roi alarmait tout le monde, et ses médecins n'osaient hasarder aucun remède. Enfin Philippe, l'un d'entr'eux, qui l'aimait tendrement, parce qu'il l'avait toujours servi dès son bas âge, offrit de ce charger de cette cure périlleuse. En ce moment, Alexandre reçut de Parménion, l'un de ses généraux, une lettre où il l'avertissait que Philippe avait été gagné par les Perses, et qu'il s'était engagé à l'empoisonner. Alexandre donna la lettre à Philippe, au moment où celui-ci lui présentait la médecine ; en même temps il prend la coupe, et l'avale sans hésiter. Philippe, en lisant la lettre, témoigna plus d'indignation que de crainte. *Seigneur*, dit-il, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'ac-*

cuse. En effet, trois jours après, Alexandre se trouva rétabli, et se fit voir a son armée, qui eut d'autant plus de joie de sa guérison, qu'elle s'était crue plus près de le perdre.

112. Cependant Darius Codoman, alors roi de Perse, ayant rassemblé une armée de 600 mille hommes, vint à la rencontre d'Alexandre. On lui conseillait de l'attendre dans les plaines de la Syrie où il pourrait déployer toutes ses forces, et envelopper l'armée macédonienne, qui ne montait pas à plus de 40 mille hommes. Mais le prince persan n'écouta point cet avis salutaire, et s'avança jusqu'à la petite ville d'Issus (332). La situation des lieux ne pouvait être ni plus désavantageuse pour lui, ni plus avantageuse pour Alexandre qui, défendu d'un côté par la mer, et de l'autre par des montagnes, n'avait pas à craindre d'être enveloppé. Aussi la victoire ne fut pas long-temps douteuse entre une multitude confuse et une troupe bien disciplinée. Alexandre ayant enfoncé l'aile gauche des Perses, où était Darius, se replia sur le centre, puis sur la droite qu'il défit également. Sa victoire fut complète, les ennemis perdirent plus de 100 mille hommes ; leur camp fut pris : et parmi les prisonniers se trouvèrent Sysigambis, mère de Darius, sa femme, deux de ses filles, et

un fils encore enfant. Alexandre en usa avec tant de retenue et de bonté à l'égard de ces princesses, qu'à leur captivité près, elles ne pouvaient s'apercevoir de leur infortune. Elles furent dans son camp, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un lieu sacré, destiné à être l'asile de la pudeur et de la modestie. Si Alexandre eût toujours soutenu cette conduite si digne d'un héros, il aurait véritablement mérité le surnom de Grand. Il porta les commencemens de sa fortune avec une modération et une sagesse qui le mettaient au-dessus du reste des hommes ; mais à la fin elle devint plus forte que lui, et il ne put lui résister.

113. Alexandre, victorieux à Issus, s'avança vers la Syrie dont toutes les places lui ouvrirent leurs portes, excepté la ville de Tyr. Cette ville fondée par les Sidoniens, vers le temps de la guerre de Troie (1200), s'était rendue fameuse par son commerce et ses richesses, qui en avaient fait en quelque sorte la reine de la mer. Fière de ces avantages, elle osa refuser à Alexandre l'entrée dans ses murs. Le jeune vainqueur prit ce refus pour un affront ; il forma le siége de Tyr, et la prit au bout de sept mois, après des fatigues et des dangers extrêmes. Tous les habitans furent pssés au fil de l'épée, ou vendus

comme esclaves. De là Alexandre, piqué de la fidélité constante des Juifs pour le roi de Perse, prit le chemin de Jérusalem, résolu de la traiter aussi sévèrement que Tyr. Mais Dieu, qui tient le cœur des Rois entre ses mains, changea tout-à-coup celui d'Alexandre. Ce prince reconnut, dans les traits du Grand-Prêtre Jaddus, ceux de l'homme vénérable qui lui avait apparu en songe lorsqu'il était encore en Macédoine, et lui avait promis la conquête de l'Asie. Plein de respect, il se prosterna devant le Prêtre du vrai Dieu ; et, au lieu de maltraiter les Juifs, il les combla de priviléges et de bienfaits.

114. Il tourna ensuite vers l'Egypte. Les Egyptiens, las de la domination des Perses, accoururent à lui ; et il n'eut qu'à se montrer pour se voir maître absolu de toute la contrée. Ce fut alors que l'orgueil, sétant emparé de son cœur, lui inspira le projet de se faire passer pour un dieu. Plein de cette idée aussi extravagante qu'impie, il alla, suivi de son armée, à travers les sables de la Lybie jusqu'au temple de Jupiter-Ammon ; et les prêtres, gagnés par ses présens, ne manquèrent pas de le proclamer fils de ce Dieu (331).

115. Lorsqu'Alexandre 1er. eut satisfait sa vanité, il quitta l'Egypte et s'avança vers l'Euphrate et le Tigre, qu'il passa sans

que personne se présentât pour l'arrêter. Bientôt après il se trouva en présence de Darius qui l'attendait avec une armée innombrable. Le combat s'étant engagé, les Perses eurent d'abord quelque avantage ; ils prirent le camp des Macédoniens, et s'amusèrent à le piller. Alexandre, persuadé que la victoire lui rendrait tout, se garda bien d'y envoyer du secours. Se mettant à la tête des siens, il tombe avec fureur sur le corps de bataille, pénètre jusqu'à Darius, et d'un coup de javeline il abat son écuyer. Les perses qui l'environnent, croient que c'est le roi qui est tué ; leurs cris de douleur répandent au loin la consternation et l'épouvante, et tous commencent à lâcher pied. Darius lui-même, effrayé de voir Alexandre si près de lui, saute de son char, quitte ses habits royaux, monte à cheval, et s'enfuit à toute bride. Cette fuite honteuse acheva la déroute des Perses de ce côté-là. D'un autre côté, Parménion était fort pressé par l'ennemi qui l'environnait de toutes parts. Il fit savoir à Alexandre le danger où il était. A cette nouvelle, Alexandre qui poursuivait Darius, s'arrêta et courut au secours de Parménion : mais celui-ci avait rétabli le combat, et était enfin parvenu à mettre l'ennemi en fuite. Telle fut l'issue de la bataille d'Arbelles qui coûta aux

Perses près de 300 mille hommes, et qui valut au vainqueur l'empire de l'Asie (331).

116. Alexandre, ayant dissipé l'armée ennemie, marcha droit à Babylone, de là à Suse, puis à Persépolis, où il trouva des richesses immenses qu'il distribua presque toutes à ses soldats. Ce fut à Persépolis que, dans une partie de plaisir, une femme, qui était du nombre des convives, s'avisa de dire que, pour finir noblement la fête, il fallait brûler le magnifique palais de ce Xerxès qui avait brûlé Athènes. Toute l'assemblée, qui avait bu avec excès, applaudi à cette proposition : le palais fut livré aux flammes, et ce fut le roi lui-même qui voulut avoir l'honneur d'y mettre le feu. Quand les fumées du vin furent dissipées, il essaya d'arrêter l'incendie ; mais il n'était plus temps : ce superbe édifice périt avec les trésors que les rois de Perse y avaient renfermés.

117. Cependant Darius s'était sauvé jusqu'à Ecbatane, capitale de la Médie. Au bruit de l'approche d'Alexandre, il en partit pour s'enfoncer dans la Bactriane ; mais dans la marche, un de ses officiers nommé Bessus, se saisit de sa personne, et le chargea de fers. Quand ce traître apprit qu'Alexandre était près d'arriver, il voulut forcer Darius à l'accompagner dans sa fuite : mais Darius refusa hautement de

suivre un sujet rebelle et perfide. Là-dessus, Bessus entra en fureur, et le perça de traits. Alexandre arriva, au moment où ce prince infortuné venait d'expirer ; il le pleura amèrement, et lui fit faire des funérailles avec une magnificence royale (330). Avec Darius finit le grand empire des Perses ; il avait duré 225 ans depuis la prise de Babylone par Cyrus.

Conquête des Indes, par Alexandre.

118. Alexandre se voyait maître de toute l'Asie jusqu'aux Indes, il avait vaincu les Scythes, et ne trouvait plus d'ennemis à combattre (328). Ce fut alors que le repos vainquit celui que les travaux et les dangers n'avaient pu vaincre. Ce prince autrefois si juste et si modéré, si maître de lui-même, s'abandonna entièrement à l'orgueil, à la colère, au luxe, à l'intempérance, à la débauche. Dans une de ces orgies qu'il aimait à faire avec les principaux officiers de l'armée, et où tous les convives avaient bu sans mesure, Alexandre, encore plus échauffé que les autres, se mit à vanter ses exploits, et ne parla qu'avec mépris de ceux de Philippe, son père. Clitus, frère de la nourrice d'Alexandre, le même qui lui avait sauvé la vie au passage du Granique, prit la défense de Phi-

lippe sous lequel il avait servi, et, dans le feu de la dispute, il oublia qu'il parlait à son roi. Alexandre, vivement piqué, dissimula pour le moment sa colère ; mais il alla attendre Clitus à la porte de la salle ; et quand celui-ci se présenta pour sortir, il le poignarda de sa propre main. Le lendemain, l'ivresse s'étant dissipée, Alexandre eut horreur de lui-même, et voulut se donner la mort : il fallut lui arracher de force la javeline dont il allait se percer. Ainsi se dégradait par la crapule, et par les crimes qui en sont la suite, un prince qui, dans son orgueil, avait prétendu s'ériger en Dieu.

119. Cependant, comme l'ambition était toujours sa passion dominante, voyant les Macédoniens mécontens de ses manières hautaines et fastueuses, il résolut de les occuper, et il prit la route des Indes, dans le dessein d'assujettir cette vaste et riche contrée. Après seize jours de marche, il arriva au fleuve Indus, qui donne son nom au pays. Tous les Rois des environs vinrent se soumettre d'eux-mêmes. Il n'y eut que Porus qui ne voulut pas reconnaître Alexandre pour son maître. Il fallut l'attaquer : mais ce n'était pas une chose aisée, vu que l'Hydaspe, fleuve très-large et très-rapide, séparait les deux Rois, et que Porus en défendait le passage avec une armée nombreuse. Alexandre, voy-

ant que la force n'y pouvait rien, eut recours à la ruse. Il donna le change à l'ennemi, et saisit le moment d'une violente tempête, dont l'obscurité couvrit et favorisa son passage. Porus vaincu et fait prisonnier, parut devant son vainqueur, qui lui demanda comment il voulait qu'on le traitât : *En Roi*, répondit Porus. Alexandre, touché de la magnanimité du prince indien, ne voulut pas lui céder en générosité ; il lui rendit son royaume, et y ajouta d'autres provinces (327).

120. Alexandre se proposait d'avancer au-delà du Gange, et de soumettre autant de peuples qu'il en trouverait dans ces contrées lointaines. Mais les plaintes, les murmures et les larmes de ses soldats qui tournaient sans cesse les yeux vers leur patrie, l'obligèrent de mettre un terme à ses conquêtes dans l'Orient. Avant de quitter les Indes, il voulut au moins avoir la satisfaction de descendre l'Indus jusqu'à son embouchure ; et après avoir, d'un œil avide et jaloux, contemplé la vaste étendue de l'Océan, il reprit, non sans regret, le chemin de Babylone. Dans une si longue marche, où il fallut traverser des déserts secs et stériles, son armée éprouva toutes les horreurs de la famine : arrivé dans un pays plus fertile, le prince voulut l'en dédommager par des fêtes qui durè-

rent sept jours, et pendant lesquels on ne cessa de boire. Heureusement pour les Macédoniens, qu'il ne vint point à l'esprit des peuples vaincus de les attaquer dans cet état : mille hommes bien resolus auraient suffi pour exterminer ces vainqueurs du monde, alors noyés dans le vin et dans la débauche (325).

121. Alexandre trouva à Babylone des ambassadeurs de tous les pays du monde, qui s'y étaient rassemblés pour lui rendre à l'envie leurs hommages. Après leur avoir donné audience, ce prince, toujours avide de gloire, roula de nouveaux projets, dans sa tête, le tour de l'Afrique, la conquête de l'Arabie, la guerre contre Carthage, l'asservissement de l'Europe entière. Mais la mort ne lui laissa le temps d'exécuter aucun de ses projets. Il se trouva un jour à une partie de débauche, où il but avec tant d'excès, que les forces lui ayant manqué, il tomba sans connaissance. En même temps, une fièvre violente le saisit ; on le transporta dans son palais à demimort, et au bout de quelques jours le mal parut sans remède. Ses soldats affligés désiraient le voir encore une fois : quelque foible qu'il se sentit, il fit un effort ; et se soutenant sur son coude, il leur donna sa main mourante à baiser. Les grands de sa cour lui ayant alors demandé à qui il

laissait l'empire, il répondit : *Au plus digne*. On lui demanda encore quand il voulait qu'on lui rendît les honneurs divins. *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses dernières paroles ; et bientôt après il rendit l'esprit (324).

122. Le monde a toujours été partagé sur le jugement que l'on doit porter d'Alexandre. Les uns ne considérant que les vertus de ses premières années, et la grandeur de ses exploits militaires, l'ont loué comme le premier des héros, et lui ont déféré le titre de Grand : d'autres l'ont peint avec des couleurs bien différentes, parce qu'ils ont regardé l'orgueil, le luxe, la débauche, la brutalité, comme des vices capables de ternir et d'effacer la gloire des plus belles actions. Quant à ses expéditions guerrières, elles seraient excusables, s'il s'était contenté de punir les Perses des maux que leurs rois avaient faits à la Grèce. Mais il ne s'en tint pas là : il attaqua, sans aucune espèce de droit, les Scythes, les Indiens, et beaucoup d'autres peubles qui jamais ne lui avaient fait de mal, et dont le crime à ses yeux était de vouloir conserver la liberté qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres. Ainsi, touchant les conquêtes même d'Alexandre, on peut s'en tenir à la réponse énergique et spirituelle d'un pirate, à qui ce prince demandait quel

droit il croyait avoir d'infester les mers : *Le même que toi d'infester l'univers ; mais parce que je le fais avec un petit navire, on me traite de brigand ; et toi, parce que tu le fais avec une grande flotte, on t'honore du titre de conquérant.*

Démembrement de l'empire d'Alexandre.

123. Les années qui suivirent la mort d'Alexandre ne furent qu'une suite continuelle de discordes, de guerres, d'usurpations et de perfidies réciproques entre ses généraux. Pour se rendre indépendans chacun dans les provinces qu'ils gouvernaient, ils commencèrent par exterminer la famille de leur maître. Après ce premier crime, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Eumène, le seul d'entr'eux qui eût montré de la probité et de l'attachement pour la famille royale, fut vaincu par la trahison de ses propres soldats et livré à Antigone qui le fit mourir, quoiqu'ils eussent autrefois été liés de la plus étroite amitié (315). Mais l'ambition étouffa tous les sentimens de la nature. Fier du succès de son crime, Antigone prit le titre de roi ; depuis long-temps il en avait l'autorité sur presque toute l'Asie. Une telle puissance, jointe à des prétentions plus grandes encore, donna de

justes craintes aux autres généraux d'Alexandre, pour les provinces dont ils étaient en possession. Animés par Séleucus, gouverneur de Babylone, ils se liguèrent contre Antigone, et prirent, à son exemple, le titre de rois, Ptolémée en Egypte, Lysimaque en Thrace, et Cassandre en Macédoine (305).

124. Antigone se prépara à faire face de tous côtés. Il était parfaitement secondé par son fils Démétrius, depuis surnommé Poliocerte, c'est-à-dire, preneur de villes. Ce jeune prince avait une taille avantageuse et une beauté singulière : sa vivacité naturelle était tempérée par un air héroïque et par une majesté véritablement royale. Quand il était question d'une entreprise, c'était le plus actif, le plus courageux, le plus vigilant des hommes : dès que les affaires lui laissaient du loisir, rien n'égalait son luxe, sa somptuosité, sa délicatesse. Cette inégalité de caractère et de conduite influa sur toute sa vie, dont les années furent marquées tantôt par des succès prodigieux, tantôt par les revers les plus humilians.

125. Après plusieurs expéditions qui le rendirent maître d'Athènes et de l'Ile de Cypre, il porta ses armes dans l'Ile de Rhodes, qui lui avait refusé des vaisseaux contre Ptolémée (304). Les Rhodiens

étaient depuis long-temps célèbres par leur commerce, leur courage et leur habilité dans la marine : ils se préparèrent à se bien défendre. En effet, si l'attaque fut vive, la résistance fut opiniâtre. Démétrius, fécond en inventions, avait fait construire différentes machines de guerres : les assiégés y mirent le feu pendant la nuit, et en brûlèrent la plus grande partie. Démétrius en imagina d'autres qui étaient à l'épreuve du feu, et une surtout, qui, surpassant de beaucoup en hauteur les murs de la place, semblait devoir en décider promptement la prise. Les assiégés ne pouvant la brûler, eurent recours à un autre moyen ; ils minèrent le chemin par où elle devait s'approcher des remparts. Cette ruse leur réussit. Quand l'Hélépole (c'était le nom de cette redoutable machine) arriva à l'endroit miné, sa pesanteur fit enfoncer le terrein ; elle tombe, et jamais les assiégeans ne purent la relever. Démétrius désespérant de vaincre, songea à se retirer ; il s'accommoda avec les Rhodiens ; en signe de réconciliation, il leur fit présent de toutes les machines de guerre. Ils les vendirent dans la suite, et l'argent qu'ils en tirèrent fut employé à faire en bronze ce colosse fameux, entre les jambes duquel les vaisseaux, dit-on, passaient à pleines voiles pour entrer dans

le port de Rhodes. Il fut depuis renversé par un tremblement de terre, et resta dans cet état, jusqu'au 7e. siècle, que les Sarrasins, ayant pris cette île, le vendirent à un marchand juif qui chargea 800 chameaux de ses débris.

126. Démétrius, après la levée du siége de Rhodes, alla rejoindre Antigone, pour marcher avec lui contre l'armée des princes confédérés, commandée par Séleucus et par Lysimaque. Ils la rencontrèrent près de la ville d'Ipsus en Phrygie. Démétrius eut bientôt rompu le corps qui lui était opposé ; mais par un désir aveugle de gloire qui a été funeste à bien des généraux, s'étant mis à la poursuite des fuyards trop chaudement et sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire, qu'il tenait dans ses mains, s'il avait su profiter de son avantage. Car lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre l'armée, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'espace qui était entre deux. Alors l'infanterie de Démétrius quitta son parti pour celui des confédérés. En même temps Séleucus, à la tête d'une troupe d'élite, alla tomber avec fureur sur Antigone, qui soutint quelque temps leur effort. Mais enfin, accablé de traits et percé de coups, il tomba mort sur la place. Les quatre princes

ligués, après cette victoire, partagèrent entr'eux les Etats d'Antigone ; et Séleucus eut pour sa part, sous le nom de Syrie, presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus ; ce qui fit quatre royaumes sortis de l'empire d'Alexandre, savoir : le royaume de Thrace qui ne subsista pas long-temps, le royaume de Macédoine, celui d'Egypte, enfin celui de Syrie qui fut le plus puissant et le plus considérable des quatre (301).

HISTOIRE
DU
NOUVEAU ROYAUME D'EGYPTE.

Ptolemee-Lagus. *(avant J. C. 323).*

127. Ptolemee-Lagus, surnommé Soter, (1), régna en Egypte près de 40 ans, à compter depuis la mort d'Alexandre. Il fut le plus habile et le plus honnête homme de sa race, et laissa des exemples de prudence et de justice, que presque aucun de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Il conserva sur le trône la simplicité qu'il y avait portée ; et quand on lui représentait que la royauté semblait demander plus d'opulence, il répondait que la véritable grandeur d'un roi n'était pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres. Il aima les sciences, il protégea les savans, et ce fut lui qui commença cette bibliothèque d'Alexandrie, si fameuse dans l'antiquité par le choix et par le nombre de

(1) *Soter*, c'est-à-dire, *Sauveur* ; c'est le nom que lui donnèrent les Rhodiens, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus.

ses volumes qui montèrent jusqu'à 700 mille.

Ptolemee-Philadelphe, (*avant J. C.* 283).

128. Ptolémée-Philadelphe (1), son fils, hérita de son goût pour les arts. Dès la première année de son règne, il fit élever le fanal de Pharos qui a passé pour une des sept merveilles du monde. C'était une haute tour de marbre blanc, sur laquelle on entretenait continuellement du feu pour servir de guide pendant la nuit aux navigateurs qui abordaient en Egypte. Ce prince ayant entendu parler du Livre des lois de Moïse et des autres Livres saints, forma le projet de les faire traduire d'Hébreu en Grec, pour enrichir sa bibliothèque. Le Grand-Prêtre des Juifs lui en envoya un exemplaire écrit en lettres d'or, et 72 députés pour traduire les Livres saints. Ils se mirent au travail, et firent la traduction qu'on appelle Version des septante. Le roi admira la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les députés avec des présens d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le Grand-Prêtre et pour le temple de Jérusalem.

---

(1) *Philadelphe*, c'est-à-dire, *amateur de ses frères* ; par ironie ; car il avait fait mourir deux des siens.

129. Ptolémée-Philadelphe, ayant à cœur d'enrichir son royaume, résolut d'y attirer tout le commerce de l'Orient dont les Tyriens avaient été jusqu'alors en possession. Pour cela, il fit creuser un canal qui, partant de la Mer Rouge, allait aboutir au Nil, et communiquait ainsi avec la Méditerranée. Ce projet, tant de fois entrepris et abandonné par les anciens Rois d'Egypte, réussit enfin, et Alexandrie devint l'entrepôt général des trois parties du monde dont elle occupait le centre. Cette ville, fondée par Alexandre 50 ans auparavant, s'accrut prodigieusement en peu d'années ; sous les Ptolémées elle fut la capitale de l'Egypte.

Ptolemee-Evergete *(avant J. C. 247)*.

130. A peine Evergète (1) fut-il sur le trône, qu'il eut à venger la mort de sa sœur Bérénice, reine de Syrie, que Laodice sa rivale avait fait égorger. A la tête d'une puissante armée, il se trouva en état de tout entreprendre pour satisfaire sa juste indignation. Non seulement, Laodice fut mise à mort, mais encore toute la Syrie fut conquise et ravagée jusqu'au delà de l'Euphrate. Evergète remporta de cette

(1) *Evergète*, c'est-à-dire, *bienfaisant*.

expédition 40 milles de talens, c'est-à-dire, 120 millions de livres, et une quantité prodigieuse de vases et de statues d'or et d'argent. En passant par Jérusalem, à son retour, il offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avait remportées sur les Syriens. C'est le dernier de sa race qui ait eu quelque vertu : presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche et de scélératesse.

Ptolemee-Philopator, (*avant J. C.* 226).

131. Philopator (1), fils d'Evergète, eut à soutenir la guerre contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, qui voulait recouvrer les Provinces démembrées de ses Etats par le prédécesseur de ce prince. Après plusieurs expéditions qui ne furent pas décisives, les deux Rois se rencontrèrent à Raphia : résolu de décider la querelle, ils rangèrent leurs armées en bataille et en vinrent aux mains. Antiochus défit l'aile gauche des Egyptiens. Mais tandis que, par une ardeur inconsidérée, il s'abandannait à la poursuite des fuyards, Philopator, qui de son côté avait enfoncé l'aile

(1) *Philopator*, c'est-à-dire, *amateur de son père*, par dérision ; car il fut soupçonné de l'avoir empoisonné.

gauche des Syriens, chargea le centre en flanc, et le rompit entièrement avant qu'Antiochus pût revenir à son secours. Le fruit de cette victoire fut pour Philopator la possession paisible de la Palestine et d'une partie de la Syrie. Depuis ce temps, il se livra à toutes sortes de crimes; outre qu'il passait pour avoir empoisonné son père, il fit mourir ouvertement son frère et sa femme. Enfin ce prince abominable usa tellement par ses débauches un corps vigoureux et robuste, qu'il se trouva épuisé au milieu de sa course: une mort cruelle et honteuse fut le terme et le fruit des excès auxquels il s'était embandonné (204).

PTOLEMEE-PHILOMETOR; PTOLEMEE PHYSCON, (*avant J. C.* 180).

132. A Philopator succéda Ptolémée-Epiphane (1), qui ne se fit connaître que par des perfidies et des cruautés; aussi mourut-il empoisonné. Ptolémée-Philométor (2) son fils eut à soutenir une rude guerre contre Antiochus-Epiphane, roi de Syrie, qui se rendit maître de presque toute l'Egypte et du prince lui-même. Les Alex-

(1) Epiphane, *c'est-à-dire, illustre.*

(2) *Philométor,* c'est-à-dire, *amateur de sa m re;* il la détestait.

andrins voyant leur Roi entre les mains d'Antiochus le regardèrent comme perdu pour eux, et mirent sur le trône Ptolémée surnommé Physcon (1), son frère (170). Antiochus, sous prétexte de rétablir le roi déposé, mais en effet pour achever la conquête du pays, marcha droit à Alexandrie et en forma le siége. Il l'aurait prise infailliblement, sans une ambassade de Rome qui l'arrêta tout court et rompit ses mesures. Popilius, un des ambassadeurs, lui présentant le décret du sénat, lui enjoignit de le lire, et de donner sa réponse sur-le-champ. Antiochus, après l'avoir lu, dit qu'il en délibérerait avec ses amis. Popilius, indigné que le Roi parlât de délai, fit, avec une baguette qu'il avait à la main, un cercle sur le sable autour d'Antiochus, et élevant la voix : *Il faut*, lui dit-il, *que vous rendiez réponse au sénat, avant de sortir du cercle que je viens de tracer*. Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu réfléchi, répondit qu'il ferait ce que désirait le sénat, et il retourna en Syrie (168).

133. Après la retraite d'Antiochus, les deux Ptolémées comprirent que, pour l'empêcher de revenir dans leurs états, ils de-

---

(1) *Physcon*, c'est-à-dire, *le ventru.*

vaient s'accorder, et faire un partage à l'amiable. Philométor eut l'Egypte et l'île de Cypre ; la Lybie et la Cyrénaïque échurent à Physcon. Mais la concorde ne fut pas de longue durée. Physcon, mécontent de sa part, et naturellement ennemi de la paix, chercha querelle à Philométor, et parvint à le chasser de ses états. Mais bientôt celui-ci reprit le dessus, vainquit Physcon à son tour, et le fit prisonnier. Après tout ce que son frère dénaturé avait fait contre lui, on s'attendait qu'il en tirerait une vengeance éclatante. Au contraire, il lui pardonna tout, et lui rendit même la Lybie et la Cyrénaïque (157). Cet acte de clémence et de générosité mit fin à la haine réciproque des deux frères, et depuis ce temps, ils vécurent en bonne intelligence : tant le pardon des injures a de force et de pouvoir sur les cœurs même les plus obstinés !

La mort de Philométor laissa Physcon maître de tout le royaume d'Egypte. Il ne profita de son autorité que pour se livrer à des violences, à des cruautés, à des dissolutions de toute espèce, dont la mort seule de ce monstre put arrêter le cours (147).

Ptolemee-Aulete, (65 *ans avant J. C.*)

134. Après Physcon et deux autres rois qui ne valaient guère mieux que lui, on vit monter sur le trône d'Egypte Ptolémée, surnommé Aulète, c'est-dire, joueur de flûte. Depuis plusieurs générations, les rois d'Egypte avaient été amis et alliés du peuple romain. Aulète aspirait au même tître,qui lui semblait nécessaire pour affermir son autorité ; mais son nom d'Aulète l'avait rendu méprisable à Rome. César et Pompée, alors tout-puissants dans cette ville, lui vendirent leur protection ; et, au prix de six cents talens, ils lui obtinrent le titre d'allié du peuple romain. Aulète, pour acquitter sa dette, fit des levées extraordinaires de deniers, qui aigrirent tellement ses sujets, qu'il fut obligé de s'enfuir et de quitter l'Egypte. Cependant, au bout de quelque temps, il fut rétabli par une armée romaine, et rentra en pleine possession de ses états. Alors il se défit de tous les gens riches qui avaient été du parti opposé au sien, et s'empara de leurs trésors. Les Egyptiens souffrirent ces violences sans se plaindre. Mais dans le même temps un soldat romain ayant tué un chat par mégarde, ni l'autorité du roi, ni la crainte des armes romaines, ne purent em-

pêcher le peuple de mettre le prétendu coupable en pièces, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays ; car les chats étaient de ce nombre (55).

Cleopatre, (*avant J. C.* 51).

135. Aulète, en mourant, avait laissé la couronne conjointement à ses deux enfans, Ptolémée et Cléopâtre, et il les avait mis sous la tutelle du peuple romain, et en particulier de Pompée, qui était alors le premier citoyen de la république. Bientôt l'ambition brouilla le frère et la sœur, et celle-ci fut chassée. Ce fut alors que Pompée, vaincu par César à Pharsale, vint aborder en Egypte, où il espérait trouver un asile ; mais il n'y trouva que la mort. Le jeune Ptolémée, à la persuasion de deux infâmes ministres, fit assassiner ce grand homme, au moment où comptant sur l'hospitalité qu'on lui avait offerte, il se disposait à prendre terre. Le prince égyptien avait cru par là faire sa cour à César ; il se trompa : César n'apprit cet attentat qu'avec indignation. Irrité d'une si lâche trahison, et d'ailleurs gagné par les flatteries de Cléopâtre, il la rétablit dans la possession de ses droits, et la replaça sur le trône. Ptolémée, mécontent du partage, eut recours aux armes : mais César le vainquit,

et ce jeune prince périt dans le combat (48). Cléopâtre, toute jeune qu'elle était encore, savait déjà commettre tous les crimes qu'elle jugeait utiles à son ambition. Pour n'avoir pas à partager le trône avec un frère qui lui restait, elle l'empoisonna, et, régna seule sur l'Egypte, jusqu'à ce qu'ayant gagné le cœur du général romain Marc-Antoine, celui-ci, pour l'épouser, répudia Octavie, sœur de César-Auguste. Ce mariage attira en Egypte les armées romaines. Cléopâtre trahit et sacrifia Antoine ; mais sa perfidie ne put la sauver : et, réduite au désespoir, elle termina, par la morsure d'un aspic, une vie qui n'avait été qu'un tissus d'horreurs. Ainsi finit le nouveau royaume d'Egypte, l'an 30 avant J. C., après avoir subsisté 293 ans, depuis la mort d'Alexandre-le-Grand. L'Egypte, réduite en province, fit partie de l'empire romain, jusqu'au milieu du septième siècle, qu'elle fut subjuguée par les Sarrasins ou Arabes, sectateurs de Mahomet.

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE SYRIE

SELECUS-NICATOR, (*avant J. C.* 312) (1).

136. SELEUCUS, surnommé Nicator (2), après la victoire d'Ipsus, qui lui assura la possession de l'Asie (301), ajouta la Syrie à ses états, et y bâtit, sur l'Oronte, la grande ville d'Antioche, qui devint sa résidence et la capitale de tout l'Orient. Babylone, négligée par ce prince et ses successeurs, se dépeupla insensiblement, et finit par tomber en ruines. De vastes marais, formés par l'Euphrate, couvrent aujourd'hui le pays où elle était située, et rendent méconnaissable le lieu qu'elle occupait. Cette triste destinée lui avait été annoncée en termes précis par le prophète Isaïe, comme la punition de son orgueil et de ses débauches.

(1) L'ère des Séleucides, si connue dans l'antiquité, date de cette année 312 avant J. C. où Séleucus se rendit indépendant à Babylone.

(2) *Nicator*, c'est-à-dire, *vainqueur*.

137. Séleucus avait toujours été lié avec Lysimaque, roi de Thrace; mais touchant à la fin de leur vie, et âgés l'un et l'autre de plus de quatre-vingt ans, ils se brouillèrent. Séleucus entra, les armes à la mains, dans quelques provinces que possédait Lysimaque sur les côtes de l'Asie-Mineure. Lysimaque voulut l'arrêter; mais il fut vaincu et tué: le royaume de Thrace finit avec lui; et du démembrement de ses provinces d'Asie, se formèrent les petits royaumes de Bithynie et de Pergame. Séleucus, après avoir joui quelque temps du plaisir de se voir resté seul des capitaines d'Alexandre, fut assassiné. Ce prince avait de grandes qualités; mais il se distingua surtout par sa justice, par sa clémence, et par un respect singulier pour la religion (280).

ANTIOCHUS-THEUS, (*avant J. C.* 262.)

138. Antiochus-Soter, son fils, eut un règne assez obscur, et laissa la couronne à Antiochus, à qui l'on donna le surnom de Théus, c'est-dire, *Dieu*, flatterie impie, et fort commune dans les siècles dont nous parcourons l'histoire. Pendant que ce prince était occupé à une guerre contre l'Egypte, il se fit une révolution dans la Haute-Asie. La Parthie, poussée à bout par les débauches de son gouverneur, se-

coua le joug, et prit pour roi Arsace, homme d'une naissance obscure, mais d'une valeur et d'une habilité peu communes; ce qui donna naissance au fameux empire des Parthes (250). Les autres nations du voisinage se soulevèrent en même temps; de sorte que Théus perdit toutes les provinces orientales qui éta'ent au-delà du Tigre.

139. Ces revers le contraignirent de demander la paix à Philadelphe, roi d'Egypte : elle fut conclue, à condition que Théus répudierait Laodice sa femme, pour épouser Bérénise, fille de Philadelphe. Ce mariage, fondé sur le crime, eut des suites bien funestes. Philadelphe étant venu à mourir, Théus répudia Bérénice, et reprit Laodice. Celle-ci, pour prévenir un nouveau changement dans sa fortune, empoisonna Théus, se saisit par trahison de Bérénice, et la fit cruellement mourir avec tous les Egyptiens qui l'avaient suivie. Tant de crimes ne restèrent pas sans punition. Ptolémée-Evergète vengea le meurtre de sa sœur, par la mort de Laodice, et par la conquête d'une grande partie de la Syrie, qu'il enleva à Séleucus-Callinicus, fils de cette reine cruelle (246).

ANTIOCHUS-LE-GRAND, *avant J. C.* 224).

140. Antiochus, fils de Séleucus-Callinicus, monta fort jeune sur le trône, et mérita, par ses actions, le titre de Grand. Cependant, ses premières armes ne furent pas heureuses ; il fut vaincu à Raphia par les Egyptiens (217). Mais ce revers n'eut pas de suite : débarrassé d'un ministre ambitieux et violent qui le trahissait, il voulut gouverner par lui-même et poussa ses entreprises avec une vigueur qui le rendit redoutable à ses voisins. Après avoir soumis quelques rebelles qui avaient profité de sa jeunesse pour se soustraire à l'obéissance, il marcha vers l'Orient ; et, s'il ne réussit pas à détruire Arsace et le nouvel empire des Parthes, au moins, il lui enleva toutes les provinces dernièrement conquises, et le resserra dans les bornes étroites de la Parthie. De-là Antiochus traversa le Caucase. Les vastes contrées qui s'étendent depuis cette montagne jusqu'aux Indes et jusqu'à l'Océan, s'étaient séparées du royaume de Syrie, sous ses prédécesseurs. Antiochus les parcourut et rétablit partout son autorité. Cette expédition dura sept années entières, et le roi revint à Antioche avec la réputation d'un prince également sage et vaillant (205).

Antiochus tourna ensuite ses armes contre la Palestine, qu'il enleva sans peine à l'Egypte, gouvernée alors par un roi enfant. Les Juifs, mécontens de l'Egypte, passèrent avec joie sous la protection des rois de Syrie, dont ils relevèrent jusqu'à l'affaiblissement de cet empire.

141. Cependant Antiochus, plus fidèle aux lois de l'ambition qu'à celles de la justice, et d'ailleurs animé par ses premiers succès, entreprit la conquête de l'Asie-Mineure (196). Smyrne et les autres villes grecques de cette contrée jouissaient alors de leur liberté, et formaient autant de petites républiques. Se voyant trop faibles pour résister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine : il était de la politique de ce peuple ambitieux de ne la refuser à personne contre des princes dont la puissance lui faisait ombrage. Antiochus, de son côté, se prépara à la guerre avec d'autant plus de confiance, qu'il vit alors arriver à sa cour le fameux Annibal qui, poursuivi par les Romains jusque dans Carthage, et leur rendant haine pour haine, allait leur susciter des ennemis partout où il espérait en trouver. Annibal représentait au roi que les Romains ne pouvaient être vaincus que dans l'Italie, et s'offrit à y porter lui-même

la guerre. Antiochus goûtait fort ce projet ; mais ou il n'eut pas la force de l'exécuter, ou les Romains ne lui en laissèrent pas le temps. Blessé et mis en fuite aux Thermopyles, il repassa précipitamment en Asie (191). Le consul Lucius Scipion l'y suivit de près, et lui présenta la bataille auprès de Magnésie. Antiochus l'accepta, et combattit avec beaucoup de valeur ; mais la fortune des Romains l'emporta. Il fut complétement défait, et obligé, pour obtenir la paix, de leur céder toute l'Asie, en deçà du mont Taurus, et de payer tous les frais de la guerre (190). Quand il fallut acquitter cette dette, Antiochus se trouva dans l'embarras : ses coffres étaient vides. Pour les remplir, il s'avisa d'entrer, pendant la nuit, dans un temple de Persépolis, où étaient de grands trésors, et de les enlever. Les habitans irrités de cette profanation, se soulevèrent contre lui, et l'assommèrent avec toute sa suite (187). Ce prince avait, en général, montré beaucoup de sagesse et de justice ; mais les fautes qu'il fit pendant la guerre contre les Romains, et la paix honteuse qu'il fut contraint d'accepter, ternirent beaucoup l'éclat de ses premiers succès ; et sa mort, causée par une entreprise sacrilège, laisse à sa mémoire une tache ineffaçable. Il eut pour successeur Séleucus-Philopator

son fils, dont le règne n'eut rien de remarquable que l'entreprise criminelle et infructueuse d'Héliodore l'un de ses officiers, sur le temple de Jérusalem (176).

Antiochus-Epiphane ; (*avant J. C.* 179.)

142. A Séleucus Philopator succéda Antiochus, surnommé Epiphane, c'est-à-dire, *l'Illustre*. Il aurait bien mieux mérité le titre de *méprisable*, que lui donne l'Ecriture. En effet, il sortait souvent du palais, et s'en allait courir les rues d'Antioche : il s'amusait à discuter avec les artisans des minuties de leur métier, qu'il se piquait ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. S'il apprenait qu'il y eût quelque partie de plaisir formée par des jeunes-gens, il allait chanter et boire avec eux, sans garder ni mesure ni bienséance. Cependant il ne manquait ni de courage, ni de cette avidité qu'on nomme ambition. Il tenta la conquête d'Egypte, et il en serait venu à bout, si les Romains, qui dès-lors commençaient à parler en maîtres aux rois les plus fiers, ne lui eussent signifié de l'évacuer sur-le-champ (168). Antiochus, outré de se voir arracher une conquête qu'il croyait certaine, déchargea sa colère sur les Juifs, et leur fit essuyer une cruelle persécution, qui ne finit que par les victoires des Machabées sur ce prince impie. Pendant que ses généraux étaient battus

dans la Judée, il le fut lui-même en Perse ; et à son retour, la main de Dieu le frappa d'une maladie horrible. Il sortait des vers de son corps ; toutes les chairs lui tombaient par lambeaux, avec une odeur si effroyable, que son armée n'en pouvait souffrir la puanteur. Ce fut dans cet affreux supplice qu'Antiochus-Epiphane termina sa vie (164). Les maux qu'il a faits au peuple de Dieu le font regarder avec raison comme la figure de l'Antechrist.

ANTIOCHUS-GRYPUS, (*avant J. C.* 123).

143. Après bien des troubles et des révolutions, causés par l'ambition de divers prétendans, la couronne resta entre les mains d'Antiochus-Grypus, ainsi nommé, de la grandeur de son nez. Cléopâtre, sa mère, comptait gouverner sous son nom : mais quand elle le vit disposé à gouverner par lui-même, cette femme détestable, qui avait déjà fait mourir deux maris qu'elle avait eus, et un de ses fils, voulut aussi se défaire d'Antiochus. Elle prépara donc une coupe empoisonnée, et la lui présenta au retour d'un exercice où il s'était fort échauffé. Antiochus instruit de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté, de prendre cette coupe pour elle-même. Sur le refus constant qu'elle en fit, il lui laissa entendre que le seul moyen de se purger du soupçon qu'on formait contre elle, était de

boire la liqueur qu'elle lui avait offerte. Cléopâtre se voyant sans ressource, avala la coupe. Le poison fit sur-le-champ son effet, et délivra la Syrie d'un monstre qui par ses crimes, avait long-temps été le fléau de cet Etat (120). Après la mort de Grypus, la Syrie continua d'être déchirée par les guerres que les princes Séleucides se faisaient pour la souveraineté. Lassée de se voir en proie au pillage et aux meurtres, elle se donna à Tigrane, roi d'Arménie ; mais ce prince fut obligé de l'abandonner pour défendre ses propres états ; et Pompée la réduisit en province romaine, l'an 65 avant J. C., 247 ans après la fondation de cet empire, par Séleucus-Nicator.

HISTOIRE DU ROYAUME DE MACEDOINE,

Depuis la mort d'Alexandre-le-Grand.

Destruction de la postérité d'Alexandre (avant J. C. 294).

144. CASSANDRE, l'un des quatre princes qui avaient abattu la puissance d'Antigone, régna paisiblement en Macédoine. Après sa mort, deux enfans qu'il avait eus d'une sœur d'Alexandre-le-Grand, se disputèrent la couronne ; et le fruit de leurs ambitieux efforts fut de perdre tout à la fois la couronne et la vie. En eux finit la postérité de Philippe et d'Alexandre. Ainsi ces deux princes, qui avaient désolé tant de provinces et détruit tant de familles royales, par une juste punition de la Providence, éprouvèrent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avaient fait souffrir aux autres. Philippe, Alexandre, leurs femmes et tous leurs descendans, périrent de mort violente.

DEMETRIUS-POLIOCERTE, (*avant J. C.* 294).

145. Démétrius Poliocerte qui, depuis la bataille d'Ipsus, avait conservé quelques villes en Grèce, profita de cette révolution, et se fit reconnaître roi de Macédoine. Dès qu'il crut son trône affermi, il se livra à des projets de conquête, où il ne se proposait rien moins que de recouvrer tout ce que son père avait possédé en Asie. Mais tout-à-coup son armée se mutina et refusa de le suivre. Désespéré de ce contre-temps, il s'embarqua avec une poignée de gens qui lui étaient restés fidèles, et fit voile vers l'Asie, résolu de s'y établir ou d'y périr. Il ne trouva ni l'un ni l'autre. Après plusieurs tentatives inutiles, errant dans les déserts et mourant de faim, il fut, obligé de se rendre à Séleucus-Nicator, roi de Syrie. Celui-ci traita son prisonnier avec générosité ; mais ce prince infortuné tomba dans une grande maladie causée par l'inaction, la bonne chère et l'excès du vin, et il en mourut après trois ans de captivité (283).

ANTIGONE-GONATAS, (*avant J. C.* 276).

146. Antigone-Gonatas, fils de Démétrius, montra pour son père un attachement qui a peu d'exemples dans l'antiquité : à la nouvelle de sa détention, il témoi

gna la plus vive douleur; il écrivit à tous les rois, il écrivit à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en ôtage pour lui, et proposant, pour sa rançon, de se dépouiller de tout ce qu'il possédait. Cet héroïsme de l'amour filial n'échappa point à celui devant lequel les vertus même païennes trouvent leur récompense. Antigone-Gonatas vit naître des circonstances imprévues qui lui mirent sur la tête la couronne de Macédoine. Il y régna paisiblement jusqu'à une extrême vieillesse : il devint même l'un des princes les plus puissants de son siècle, et laissa le trône à sa famille, qui en conserva la possession, tant que la Macédoine forma un royaume indépendant.

Antigone-Doson (*avant J. C. 232*).

147. Avant de raconter la part qu'Antigone-Doson (1) et ses successeurs prirent aux affaires de la Grèce, il convient de jeter un coup-d'œil sur cette contrée, alors éclipsée par les états voisins et réduite à une sorte d'obscurité.

Depuis le temps de Philippe et d'Alexandre-le-Grand, la ville de Sparte était bien déchue de son ancienne puissance : au

(1) *Doson*. c. à d. *qui donnera*; car il promettait beaucoup et n'exécutait point.

mépris des lois de Lycurgue, les richesses s'y étaient introduites, et avec elles l'avarice, le luxe, la mollesse et la volupté, qui, en lui ôtant ses vertus, lui ôtèrent aussi sa gloire et sa prospérité. Quelques années avant le règne d'Antigone-Doson, Agis, l'un des deux rois de Sparte, conçut le projet de réformer sa patrie et d'y faire revivre en leur entier les lois de Lycurgue; mais il succomba dans cette noble entreprise; et tout le fruit qu'il en tira fut une mort cruelle et honteuse, que lui firent souffrir ses concitoyens (240.)

148. Cléomène, beau-frère d'Agis, lui succéda : peu intimidé du sort funeste que lui avait attiré son zèle pour les lois de Lycurgue, il résolut de pousser son entreprise avec vigueur. Il commença par bannir ceux qui s'opposaient à ses vues; puis, ayant convoqué une assemblée générale, il représenta aux Lacédémoniens, que ce n'était point son intérêt particulier qu'il cherchait, mais celui de la république, en renouvelant parmi eux les institutions du sage Lycurgue, auxquelles Sparte, dans des temps plus heureux, avait dû toute sa réputation. Après avoir ainsi parlé, il mit, le premier, en commun tous ses biens, qui étaient considérables. Son exemple persuada bien mieux encore que ses paroles : tout le monde se fit gloire de l'imiter. Les

vices qui avaient déshonoré Sparte en furent bannis, et l'on y vit renaître la tempérance, l'amour du travail et les autres vertus.

149. Une guerre que Cléomène entreprit contre les Achéens lui enleva le fruit de ses travaux, et le perdit lui-même (228). Les Achéens, pressés par ce jeune prince, et hors d'état de lui résister, appelèrent à leur secours Antigone-Doson. Cléomène avait déja pris plusieurs villes importantes, entr'autres Argos et Corinthe : l'arrivée même d'Antigone et des Macédoniens n'arrêta pas d'abord ses progrès, et ne l'empêcha pas de former et d'exécuter des entreprises hardies et glorieuses. Enfin Antigone, ayant grossi le nombre de ses troupes, marcha vers la Laconie, et rencontra Cléomène retranché au défilé de Sélasie. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculaient, pressés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étaient poussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. A la fin, les troupes d'Antigone s'avançant, piques serrées et baissées, tombèrent avec tant de force sur les Lacédémoniens, qu'ils les chassèrent de leurs retranchemens. Cléomène vaincu se rendit à Sparte et conseilla aux habitans de recevoir Antigone. Pour lui, il ne voulut ni boire ni manger, il s'embarqua pour l'E-

gypte, où il vécut jusqu'à sa mort en simple particulier. Antigone entra dans Sparte, non en vainqueur, mais en ami, et déclara qu'il voulait qu'on pût dire dans la postérité que le seul prince qui avait eu le bonheur de prendre Sparte, avait eu aussi la gloire de la sauver. En effet, il lui laissa la liberté, et se retira en Macédoine.

PHILIPPE, (220).

150. Le successeur d'Antigone-Doson fut Philippe, petit-fils d'Antigone-Gonatas. Ce prince montra dans sa jeunesse beaucoup de prudence, d'activité, de courage et de modération, parce qu'il se conduisait alors par le conseil des personnages les plus vertueux et les plus habiles de son royaume. Aussi eut-il de grands succès dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les peuples voisins. Mais la fin répondit mal à de si beaux commencemens. La prospérité le rendit fier, orgueilleux, téméraire ; et des flatteurs qu'il écouta lui inspirèrent le dangereux projet de se liguer avec Annibal et les Carthaginois contre les Romains (216). Ceux-ci dissimulèrent quelque temps les mauvais procédés de Philippe ; mais une fois délivrés d'inquiétude du côté de Carthage, ils pensèrent à se venger. Quintus-Flaminius, leur général, passa la mer avec une armée, et vint chercher Phi-

lippe jusqu'en Macédoine. Les deux armées étaient séparées par des hauteurs appelées Cynocéphales. Philippe envoya un détachement pour s'en emparer : Quintus en fit autant. Les deux détachemens s'étant rencontrés en vinrent aux mains ; et comme des deux côtés on leur envoya du renfort, l'action devint générale. Philippe vaincu, fut obligé de demander la paix ; mais pour l'obtenir, il lui fallut livrer ses vaisseaux, donner son fils Démétrius en otage, et évacuer toutes les villes de la Grèce dont il s'était emparé avant la guerre (197).

151 Les jeux Isthmiques approchaient (1). Quintus s'y rendit, et y trouva un concours incroyable de peuples, attirés par l'attente de la proclamation qui allait fixer le sort des Grecs : car les conditions de la paix n'étaient pas encore bien connues. Enfin un héraut fit cesser l'incertitude, en publiant à haute voix que le sénat et le peuple romain rendaient aux Grecs la liberté et l'usage de leur lois. A ces paroles, ce furent des cris de joie, des applaudissemens si vifs, que la mer en retentit au loin, et que des corbeaux qui volaient en ce moment au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade (2). Chacun courait

(1) Jeux Isthmiques, ainsi nommés, parce qu'ils se célébraient dans l'Isthme de Corinthe.

(2) On appelait ainsi le lieu où se célébraient les eux de la Grèce.

vers le général romain ; chacun s'empressait d'approcher du libérateur de la Grèce, de le saluer, de le féliciter, de lui baiser les mains, de jeter sur lui des couronnes de fleurs. Tant il est vrai que, de tous les biens terrestres, un des plus flatteurs pour le cœur humain, c'est l'indépendance, ou du moins, l'image de l'indépendance ! Quoi qu'il en soit, Rome, en accordant aux Grecs la liberté de vivre selon leurs lois, avait consulté la politique beaucoup plus encore que cette générosité dont on lui faisait tant d'honneur : par là, elle élevait une barrière à la puissance et aux prétentions des rois de Macédoine ; elle présentait aux peuples encore soumis à ces princes, un appât qu'ils devaient saisir avec avidité ; elle divisait la Grèce elle-même en autant de parcelles qu'il y avait de peuplades ; elle laissait à chacune des villes devenues libres, au dedans, toutes les agitations inséparables du gouvernement populaire, et au dehors, mille semences de jalousies, de haines mutuelles, qui tôt ou tard devaient les armer les unes contre les autres et finir par les livrer toutes à la discrétion du peuple romain. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Mais les Grecs ne virent pas alors le piége qu'on leur tendait, et leur frivolité naturelle les aveugla sur les suites de leur prétendue indépendance.

152. Cependant Philippe, voyant les armées romaines éloignées de la Grèce, donna des atteintes au traité de paix qu'on venait de conclure, et se prépara en secret à renouveler la guerre. _ Démétrius son fils, alors en otage à Rome, avait tellement gagné, par ses belles qualités, l'affection du sénat, qu'il en obtint la liberté de retourner en Macédoine. Mais les marques de considération qu'il avait reçues des Romains, le rendaient suspect et odieux à son père. Ce qui acheva de le perdre, ce fut la jalousie de Persée son frère. Cet ambitieux voulait régner ; et il voyait bien que le crédit de Démétrius auprès des Romains et l'amour des peuples lui assuraient la couronne, à moins qu'il ne la lui enlevât par un crime. Il s'y résolut donc, et l'occasion ne tarda pas à se présenter. Dans une fête solennelle, l'armée Macédonienne, partagée en deux corps commandé chacun par un fils du roi, avait donné l'image d'un combat : et Persée avec sa troupe y avait eu le dessous. La nuit venue, chacun des deux princes traita ses amis. Persée, de plus en plus aigrit, envoya des espions observer ce qui se passait chez son frère, ils y furent reconnus et maltraités par quelques jeunes-gens de la suite de Démétrius. Sur la fin du repas, quand les têtes furent échauffées, Démétrius, qui ignorait l'aventure des

espions proposa aux convives d'aller chez son frère achever de noyer toute aigreur et tout chagrin dans le vin. Tous aussitôt y coururent. Les jeunes-gens qui avaient maltraité les espions, ne purent se dispenser de suivre les autres ; mais craignant qu'on ne leur rendît la pareille, ils cachèrent des armes sous leurs habits, afin de se défendre en cas d'attaque. Persée qui en fut averti, prit occasion de refuser la visite, il barricada ses portes ; et le lendemain, il accusa Démétrius, devant son père, d'avoir voulu l'assassiner.

153. Philippe les fit comparaître ; et après avoir amèrement déploré les malheurs d'un père obligé de juger entre deux enfans, dans lesquels il devait trouver ou un calomniateur ou un meurtrier, il les entendit tous deux. Persée parla avec beaucoup d'artifice : mais Démétrius, qui était innocent, n'eut pas de peine à se laver du crime de fratricide (182). Cependant voyant bien que son penchant pour les Romains le rendait de plus en plus suspect et que tôt ou tard il succomberait sous les coups de Persée, il prit le parti de s'enfuir en Italie. Mais de faux amis le trahirent, et à la sollicitation de Persée, Philippe lui fit donner un breuvage empoisonné. Ce malheureux père reconnut dans la suite l'innocence de Démétrius, et il mourut avec le regret amer

d'avoir ôté le trône et la vie à un fils vertueux, pour laisser l'un et l'autre à celui qui méritait la mort.

Perse'e (178).

154. Persée, héritier de la haine de Philippe contre les Romains, employa les premières années de son règne à faire contre eux des préparatifs, à débaucher leurs alliés, et à tenter contre ceux qui leur restaient fidèles la voie de l'assassinat et du poison. Les Romains, irrités de ses excès, lui déclarèrent la guerre. Elle fut poussée faiblement les trois premières campagnes. Mais la quatrième, Paul-Emile, ayant été nommé consul, agit avec plus de vigueur et de succès. Persée y contribua lui-même par son avarice. Il avait fait venir un corps de 20,000 Gaulois auxiliaires, moyennant une certaine somme dont il était convenu avec eux. Quand ce secours fut arrivé, Persée, qui aimait mieux garder son argent que sa parole, différa le payement sous divers prétextes. Les Gaulois, qui n'étaient pas gens à se payer de promesses, frémirent de rage, quand ils virent qu'on les avait trompés ; ils s'en retournèrent, en ravageant une partie de la Macédoine ; et Persée perdit par sa faute un secours qui aurait pu lui donner la supériorité, ou du moins prolonger, quelque temps, la lutte

où il s'était engagé. Il le sentit, mais trop tard, lorsque Paul-Emile, ayant forcé le passage du mont Olympe, vint l'attaquer près de Pydna. Le Roi fut entièrement défait, et s'enfuit à Pella sa capitale. Delà il voulait fuir plus loin ; mais il tomba avec toute sa famille entre les mains du consul, qui le mena à Rome, et le fit servir d'ornement à son triomphe. C'est ainsi que fut précipité du trône ce malheureux prince qui n'y était monté que par un fratricide. Il mourut de faim et de chagrin (168). La Macédoine fut d'abord déclarée libre : mais il s'y éleva des troubles qui donnèrent lieu aux Romains de la réduire en province (148). Ainsi finit le royaume de Macédoine, après avoir duré 650 ans depuis son établissement par les Corinthiens, et 176 depuis la mort d'Alexandre-le-Grand.

HISTOIRE
DE
LA REPUBLIQUE DES ACHEENS.

ARATUS, (*avant J. C.* 252).

155. LA république des Achéens, ainsi nommée de l'Achaïe, petite province du Péloponnèse, n'était considérable, dans les premiers temps, ni par ses richesses, ni par sa puissance, mais par une grande réputation de justice et de probité (284) (1). Le bon ordre qui régnait dans cette république y attira plusieurs villes voisines. Sicyone donna l'exemple ; et ce fut Aratus, l'un de ses principaux citoyens, qui, après avoir délivré sa patrie du joug d'un usurpateur, lui persuada de s'unir à la ligue des Achéens (252).

156. Quelques années après, Aratus ayant été élu général de la ligue, rendit un service important à toute la Grèce en enlevant à Antigone-Gonatas, roi de Macédoine, la citadelle de Corinthe qui était comme

(1) Alors vivaient Démétrius de Phalère, Théophraste, Euclide, Epicure, &c.

la clef du Péloponnèse, et dont, pour cette raison, ce prince s'était emparé. Aratus exécuta son project avec une hardiesse et une activité qui lui donnèrent beaucoup de réputation parmi les Grecs. Par une générosité singulière, il voulut fournir lui-même à tous les frais de l'expédition. Dès que les préparatifs furent terminés, il prit 400 soldats d'élite, avec des échelles, et les mena au pied des remparts de Corinthe. C'était au milieu d'une nuit profonde. Aratus, avec cent des plus déterminés, escalade les murs en silence, surprend la garde, la dissipe, et ouvre un passage aux autres. Puis il prend les devans, et marche avec ses 100 hommes vers la citadelle. En avançant, ils rencontrèrent une garde de quatre hommes qui portaient de la lumière, et dont ils ne furent point aperçus, parce qu'ils se tapirent dans l'ombre contre quelques murailles : quand ces quatre hommes vinrent à passer, on se jeta sur eux, et l'on en tua trois : le quatième s'enfuit, en criant que les ennemis étaient dans la ville. Un moment après, les trompettes sonnèrent l'alarme, et bientôt le trouble et la confusion se répandirent de tous côtés. Cependant Aratus et ses gens continuaient leur chemin, et s'efforçaient de gravir sur les rochers escarpés où était bâtie la citadelle. Ils l'escaladèrent sans peine dans

un endroit où les murs avaient peu d'élévation ; mais il fallut en venir aux mains avec la garnison que le son des trompettes avait éveillée. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés en arrière, ne pouvant trouver le chemin qu'il avait pris, se serrèrent tous ensemble au bas de la montagne, à l'ombre d'une grande roche qui les cachait, et attendirent là dans une grande inquiétude qu'il leur arrivât un guide. Ils entendaient le bruit des combattans et leurs cris ; mais comme ces cris étaient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvait distinguer d'où ils venaient, ni se porter au lieu du combat. Dans ce moment, un corps de Macédoniens, qui courait au secours de la citadelle, passa devant eux sans les apercevoir. Ils ne furent pas plutôt passés, que les 300 hommes tombèrent sur eux, en tuèrent une partie et dissipèrent le reste. Comme ils achevaient cette défaite, un des gens d'Aratus vint leur servir de guide. Ils le suivirent, et s'étant joints aux autres, ils firent une charge si violente, qu'ils culbutèrent les ennemis, et se virent entièrement maîtres de la place au point du jour. Quelque fatigué que fût Aratus, dès qu'il eut assuré sa victoire, il descendit de la citadelle au théâtre, où s'était rendue une foule innombrable de peuble. Quand il parut, tout

le monde à l'envi lui témoigna, par des acclamations réitérées, son respect et sá reconnaissance. Aratus remit aux Corinthiens les clefs de leur ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'avaient pas été en leur pouvoir. Cet acte de générosité acheve de les gagner, et ils entrèrent dans la ligue des Achéens (244).

157. Aratus, pendant les années suivantes, continua à mettre en liberté grand nombre de villes du Péloponnèse asservies par des tyrans (1) ; ce qui le rendit extrêmement cher aux Grecs, dont le caractère particulier était, comme on sait, l'amour de l'indépendance. Cependant il faut convenir que la guerre qu'il entreprit contre Cléomène, roi de Sparte, fut une grande faute. Ce prince aspirait un titre de général des Achéens. Mais Aratus ne put se résoudre à céder un honneur qu'il regardait comme la juste récompense de ses travaux : et ce refus attira sur lui les armes de Lacédémone. Vaincu par Cléomène, il commit une seconde faute plus grande encore que la première : ce fut d'appeler à son secours Antigone-Doson,

(1) Gardez-vous de confondre ces tyrans avec les princes légitimes : c'étaient des hommes ambitieux qui, par ruse ou par violence, s'emparaient de l'autorité dans les villes où était établi le gouvernement républicain.

roi de Macédoine. Celui ci défit Cléomène à la journée de Sélasie, et même il le détrôna (223). Mais il se fit chèrement payer de ses services : il fallut lui rendre la citadelle de Corinthe, et le nommer général de la ligue. Les Achéens tombèrent par là dans une sorte de dépendance, et ils ne s'en relevèrent qu'après la mort d'Aratus, lorsque Philippe, successeur d'Antigone, eut été vaincu par les Romains (197), et que Philopémen eut rendu par ses victoires à la république une partie de son éclat et de sa puissance.

PHILOPEMEN, (*avant J. C.* 206.)

158. Philopémen était né à Mégalopolis, ville de la république des Achéens. Dès sa jeunesse, il se forma à une vie dure, sobre et active. Egalement propre à combattre et à commander, il ne le cédait ni à aucun soldat en vigueur et en courage, ni aux plus vieux capitaines en sagesse et en habileté. A peine âgé de vingt ans, il se distingua à la bataille de Sélasie ; et ce fut particulièrement à lui qu'Antigone dut la victoire. Ce prince lui rendit en cette occasion un témoignage bien glorieux. Car, après la bataille, feignant d'être fâché de ce que la cavalerie avait chargé avant le signal, et le général de la cavalerie ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un

jeune officier de Mégalopolis, qui en était la cause, Antigone lui dit : *Ce jeune homme, en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand capitaine ; et vous, capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme.*

159. Philopémen mérita par ses services la place de général des Achéens. Sa république était alors en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, qui essayait de s'étendre dans la Péloponnèse, et qui déja s'était avancé jusqu'à Mantinée. Philopémen vint y attaquer les ennemis. Les commencemens de l'action ne furent pas favorables pour lui : son aile gauche fut entièrement rompue. Philopémen, sans se déconcerter, se rendit attentif à profiter des fautes que pourrait faire le tyran. En effet celui-ci en fit une essentielle, fort ordinaire aux généraux qui ont plus de courage que de prudence. Au lieu de prendre en flanc le centre de Philopémen, il s'amuse à poursuivre sans ordre les fuyards. Alors Philopémen, saisissant le moment où, pour venir à lui, le corps de bataille des ennemis s'était jeté dans un fossé qu'il fallait franchir, le surpend en désordre et le taille en pièces. Machanidas accourut au secours : mais on ne lui en donna pas le temps. Au moment où il s'élançait pour sauter le fossé qui le séparait du reste de ses troupes, Philopémen lui lança un dard

qui le perça d'outre en outre, et le renversa mort dans le fossé. Par cette action de vigueur, le général achéen mit le comble à une victoire due toute entière à la supériorité de ses talens (206).

160. La mort de Machanidas ne rendit point aux Lacédémoniens leur ancienne liberté. Nabis succéda à sa tyrannie, sans que nous voyions dans Sparte aucun effort pour secouer le joug de l'usurpateur. Ce Nabis était un monstre d'avarice et de cruauté. Il inventa une machine mobile qui représentait sa femme. Cette machine avait les mains, les bras et la poitrine hérissés de pointes de fer aiguës, cachées sous des habits magnifiques. Quand il demandait de l'argent à un citoyen, et que celui-ci se défendait d'en donner, il disait : *Peut-être n'ai-je pas le talent de persuader ; mais j'espère que ma femme sera plus heureuse que moi.* A ces mots, on voyait paraître la machine. Nabis, la prenant par la main, la conduisait à son homme. Elle embrassait ce pauvre malheureux, le serrait entre ses bras, et lui faisait pousser les hauts cris. Le tyran fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement les trésors. Nabis ayant osé attaquer les Achéens, fut vaincu par Philopémen, et obligé de se renfermer dans Sparte, où, peu après, il fut tué par

trahison. Philopémen, qui en eut avis, se rendit dans cette ville : il la trouva pleine de trouble et de confusion. Aussitôt il convoqua l'assemblée, et parla aux habitans avec tant de force, qu'il les détermina tous à entrer dans la ligue des Achéens (191). Les Spartiates, par reconnaissance, résolurent de lui faire présent de tous les biens de Nabis : et ce fut en cette occasion qu'on vit clairement quelle réputation de probité s'était faite ce grand personnage ; car il ne trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger d'aller lui offrir un tel présent : saisis de respect et de crainte, ils s'en excusèrent tous ; de sorte qu'il fallut en charger un étranger qui était de ses amis. Cet homme, arrivé à Mégalopolis, alla loger chez Philopémen qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là, il eut le temps de considérer de près la gravité de sa conduite, la frugalité de sa vie, la noblesse de ses sentimens ; il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais dire un mot du présent qu'il venait lui offrir, et qu'ayant donné quelque autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il était venu. Il ne fut pas plus hardi une seconde fois. Enfin au troisième voyage il se hasarda de parler. Philopémen l'écouta tranquillement ; mais sur l'heure même il alla à Sparte, et, après avoir re-

mercié les Spartiates, il leur conseilla de dépenser leur argent, non pas à corrompre leurs amis, gens de bien, qui savaient les servir gratuitement ; mais à gagner les méchans, afin que l'argent, les obligeant à se taire, on eût moins à craindre de leur part. Voilà jusqu'où Philopémen portait le désintéressement ; aussi mérita-t-il d'être appelé le dernier des Grecs, puisqu'en effet la Grèce ne produisit plus aucun personnage qui mérite de lui être comparé. A l'âge de 70 ans, il fut fait prisonnier dans une rencontre par les Messéniens qui eurent la cruelle lâcheté de l'empoisonner. Les Achéens vengèrent sa mort par le supplice de tous ceux qui avaient trempé dans un attentat si noir, et firent à leur général des obsèques magnifiques, plus semblables à un triomphe qu'à une pompe funèbre (183) (1).

Asservissement de la Grèce, (avant J. C. 146).

161. Après la mort de Philopémen, la république des Achéens continua d'être la première puissance de la Grèce. Thèbes et Athènes n'étaient plus rien. Corinthe et Sparte étaient réunies à la ligue. Mais

---

(1) Dans ce temps-là vivaient Plante, Ennius, Polybe, celui-ci était neveu de Philopémen.

cette puissance ne dura pas long-temps. L'orgueil et l'avarice des chefs y excitèrent des troubles violens. Les Romains voulurent les apaiser ; mais on eut la témérité de les offenser et de les braver ; ce qui amena la ruine totale de cette république, trop faible pour lutter avec succès contre Rome. Le consul Mummius parut à la tête des légions romaines sous les murs de Corinthe. Les Achéens s'avancèrent fièrement et lui offrirent la bataille. Ils avaient placé leurs femmes et leurs enfans sur les hauteurs voisines, pour être témoins du combat ; et ils s'étaient fait suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter les dépouilles des ennemis ; tant la victoire leur paraissait infaillible. Jamais confiance ne fut plus téméraire, ni plus mal placée. Quelques instans suffirent pour les mettre en déroute. Diéus, leur général et le premier auteur de la guerre, s'enfuit à Mégalopolis ; étant entré chez lui, il égorgea sa femme et ses enfans, mit le feu à sa maison, et s'empoisonna lui-même : fin déplorable, mais digne d'un homme qui venait de plonger sa patrie dans le plus affreux malheur. En effet, Mummius abandonna Corinthe au pillage : on fit main basse sur les hommes qui avaient échappé à la bataille ; les femmes et les enfans furent vendus : on mit le feu à la ville qui fut entiè-

rement consumée ; enfin on abattit les murailles, et on les détruisit jusqu'aux fondemens. Ainsi périt Corinthe. Cet horrible désastre glaça d'un tel effroi les autres villes des Achéens, qu'il n'y en eut pas une qui osât résister d'avantage. Leur république fut éteinte dès ce moment, et toute la Grèce, réduite en province romaine (146).

162. La principale cause de la décadence et de l'asservissement des Grecs, fut la désunion qui se mit entr'eux. Tant que la concorde y régna, on les vit repousser et dissiper des armées innombrables de Perses. Invincibles aux armes des Barbares, ils ne le furent pas à la jalousie et à la passion de dominer. C'est ce qui arma l'une contre l'autre Sparte et Athènes ; et c'est ce qui ne pouvait manquer de les affoiblir. Les rois de Macédoine profitèrent habilement de ces divisions intestines, pour se rendre les arbitres de la Grèce. Rome acheva ce que les princes macédoniens n'avaient fait qu'imparfaitement ; et la Grèce fut, avec le reste de l'univers, absorbée dans l'empire romain. Cependant il resta à cette contrée célèbre une autre souveraineté que les Romains ne purent lui enlever, et à laquelle eux-mêmes furent obligés de rendre hommage. Elle demeura la maîtresse des sciences, l'école des beaux-arts, le centre et la règle du bon goût pour

toutes les productions de l'esprit : et ce fut à l'étude de la langue grecque et à la lecture assidue des chefs-d'œuvre qu'elle a enfantés dans tous les genres, que Rome, quelques années après, dut les Térence, les Ciceron, les Tite-Live, les Horace, les Virgile, ces immortels génies qui partagent aujourd'hui avec les Grecs l'admiration de la postérité.

HISTOIRE
DES CARTHAGINOIS.

Fondation de Carthage ; ses premières conquêtes.

163. CARTHAGE était une colonie des Tyriens, le peuple de l'antiquité le plus renommé pour son commerce. Elle fut bâtie 888 ans avant J. C. par Didon, princesse tyrienne, qui fuyant les fureurs de son frère Pygmalion, roi de Tyr, était venue aborder sur les côtes d'Afrique. Carthage s'accrut si rapidement, qu'elle fut bientôt en état de le disputer aux plus grands empires par son opulence, par son commerce, par ses nombreuses armées, par ses flottes redoutables, et surtout par le mérite de ses généraux. Elle s'étendit non -seule-

ment dans l'Afrique, mais encore dans l'Espagne dont elle conquit peu à peu toutes les côtes (570), et s'appropria toutes les richesses. Ces richesses étaient précieuses aux yeux d'une nation marchande, car elles consistaient surtout en mines d'or et d'argent.

Guerre contre Gélon, (*avant J. C.* 481).

164. L'Ambition de Carthage croissait avec sa puissance. Elle résolu d'envahir la Sicile, et elle y envoya Amilcar à la tête de trois cent mille hommes. Ce général mit le siége devant Himère. Les assiégés, se trouvant pressés, eurent recours à Gélon qui s'était emparé de l'autorité dans Syracuse. Gélon partit aussitôt. Il apprit dans sa route qu'Amilcar attendait à un jour marqué un corps de troupes alliées. Là-dessus, Gélon qui était habile et rusé, choisit dans son armée un corps de troupes égal en nombre à celui qui devait joindre Amilcar, et le fit partir vers le temps auquel ce général attendait ses alliés. Ces soldats ayant été reçus comme alliés dans le camp des Carthaginois, se jetèrent sur Amilcar, le tuèrent, et mirent le feu aux vaisseaux. Dans le même instant, Gélon tomba sur les Carthaginois qui, découragés par la perte de leur chef et par l'incendie de leur flotte, furent tous taillés en pièces ou fait prison-

niers. Ce grand combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles. Carthage humiliée demanda la paix, et l'acheta aux conditions les plus dures.

165. Gélon, de retour à Syracuse, convoqua le peuple, et invita les citoyens à venir tous armés à l'assemblée. Pour lui, il y entra sans armes, et rendit compte de toute la conduite de sa vie, ajoutant que, si l'on avait quelque plainte à former contre lui, sa personne était entre leurs mains. Il ne fut interrompu que par des applaudissemens. Tous, d'un consentement unanime, le proclamèrent roi ; et cette dignité passa successivement à ses deux frères Hiéron et Thrasybule : après quoi les Syracusains, croyant en avoir assez fait pour honorer la mémoire de Gélon, jugèrent à propos de reprendre le gouvernement populaire qu'ils avaient suspendu en sa faveur (460).

Guerre contre Denys l'Ancien, 404.

166. Après la défaite des Athéniens devant Syracuse, les Ségestains leurs alliés, craignant le ressentiment des autres peuples de la Sicile implorèrent le secours des Carthaginois (415). Ceux-ci saisirent avidement l'occasion de rentrer en Sicile et d'effacer leur ancienne défaite. Annibal, petit-fils de cet Amilcar qui avait été tué devant Himère, 80 ans auparavant, vint assiéger cette place : elle fut prise, sacca-

gée et détruite de fond en comble. Le vainqueur, naturellement cruel, et qui avait ses injures particulières à venger, fit souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices à trois mille prisonniers : et les égorgea tous dans l'endroit même où son aïeul avait été tué par les soldats de Gélon.

167. Cet heureux succès rendit aux Carthaginois le désir et l'espérance de se voir maîtres de l'île entière. Tout l'effort de leurs armes tomba sur Agrigente, ville riche et fort puissante. Le siége dura huit mois ; peut-être n'eut-elle pas été prise, sans les ravages qu'y exerça la famine. Les assiégés, forcés de céder à cet ennemi domestique, abandonnèrent leur ville, avec la douleur d'y laisser les vieillards et les malades, à qui leur état ne permettait ni de fuir ni de se défendre. Les Carthaginois entrèrent dans la ville et égorgèrent tout ce qui s'y rencontra. Le butin fut immense ; on y trouva un nombre infini de statues, de tableaux, de vases précieux, qui furent envoyés à Carthage, ainsi que le fameux taureau de Phalaris, ancien tyran d'Agrigente.

168. Denys l'ancien, qui était alors tyran de Syracuse, avait inutilement tenté d'arrêter les progrès des Carthaginois La nécessité l'obligea de conclure une paix désavantageuse. Mais soutenu par la hai-

ne implacable que les Siciliens avaient conçue contre ces féroces vainqueurs, il profita du repos qu'on lui laissait, pour faire d'immenses préparatifs. Dès qu'il se crut en état de commencer la guerre, il en donna le signal par le massacre général de tout ce qui se trouva de Carthaginois en Sicile. Les Carthaginois, quoique surpris, ne perdirent pas courage. Imilcon leur général, le même qui avait pris Agrigente, aborda en Sicile à la tête d'une armée formidable, reprit toutes les villes que Denys, avait emportées avant son arrivée, et le força lui-même à se renfermer dans Syracuse.

169. Dans l'ivresse de ses premiers succès, le général Carthaginois crut n'avoir rien à respecter : il pilla les temples, et détruisit les tombeaux qui étaient autour de la ville, entre autres celui de Gélon : il regardait Syracuse comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Mais bientôt son orgueil et son impiété reçurent leur châtiment. La peste se mit dans l'armée carthaginoise, et y fit d'incroyables ravages. Denys ne laissa pas échapper une occasion si favorable : il attaqua les ennemis, qui, plus qu'à demi vaincus par la peste, firent peu de résistance. La flotte carthaginoise fut entièrement prise ou brûlée. La nuit étant survenue, Imilcon envoya demander

la permission de se retirer avec le peu de troupes qui lui restaient. Il ne put l'obtenir que pour les seuls habitans de Carthage, avec lesquels il se sauva à la faveur des ténèbres, laissant tous ses autres soldats à la discrétion de l'ennemi. Carthage était dans une désolation qui ne peut s'exprimer : dès qu'Imilcon y fut entré, il s'enferma chez lui ; il ne voulut voir ni sa femme ni ses enfans, et, s'abandonnant à un affreux désespoir, il se donna la mort (396).

Guerre contre Timoléon, 343.

170. Après la mort de Denys l'ancien, il y eut de grands troubles à Syracuse. Denys le jeune, fils du tyran, ayant été chassé de la ville, s'y rétablit à main armée, et signala son retour par de grandes cruautés. Ces conjonctures parurent très-favorables aux Carthaginois : ils firent passer Magon en Sicile avec une flotte nombreuse. Dans cette extrémité, les Syracusains eurent recours aux Corinthiens dont ils étaient une colonie. Les corinthiens leur envoyèrent un de leurs citoyens nommé Timoléon. Il arriva en Sicile avec mille soldats seulement ; mais l'habileté du chef et la valeur de ses gens suppléèrent au nombre. Les Syracusains se trouvaient alors dans une étrange détresse : ils voyaient les Cartha-

ginois maîtres du port et d'une partie de la ville : et Denys occupait la citadelle. Heureusement pour eux, à l'arrivée de Timoléon, Denys, qui était sans ressource, lui remit la citadelle avec les troupes et les vivres qui lui restaient. Sur cela Magon prit l'alarme ; il leva l'ancre et cingla vers Carthage, où l'on lui fit son procès. Aussitôt il en partit une nouvelle flotte, plus nombreuse encore que la première, qui vint aborder en Sicile. Timoléon marcha avec 6,000 hommes seulement contre plus de 70,000 Carthaginois ; et comme il savait que la valeur, conduite par la prudence, l'emporte sur la multitude, il n'hésita point à livrer bataille. En effet, les Carthaginois furunt vaincus, leur camp fut pris, et l'on y trouva des richesses immenses. Timoléon, après avoir conclu une paix glorieuse, se démit de son autorité, pour vivre dans la retraite et goûter les douceurs d'une vie privée. Mais les Syracusains ne cessèrent pas de l'honorer comme leur bienfaiteur et leur père. A sa mort, rien ne manquait à la magnificence des funérailles qu'on lui fit ; mais le plus bel ornement de cette pompe, ce furent les larmes mêlées de bénédictions, dont chacun s'empressait d'honorer sa mémoire (337).

Guerre contre Agathocle, 317.

171. Agathocle était un Sicilien d'une condition très-basse. Soutenu par les Carthaginois, il s'était emparé de la souveraine autorité dans Syracuse, peu d'années après la mort de Timoléon. Lorsqu'il se vit affermi dans son usurpation, il se déclara contre ses bienfaiteurs. Les Carthaginois irrités firent une descente en Sicile, et vinrent mettre le siége devant Syracuse. Le tyran, abandonné de ses alliés à cause de sa cruauté, et d'ailleurs bien inférieur en forces aux ennemis, conçu le hardi projet de porter la guerre en l'Afrique, lui qui ne pouvait se défendre en Sicile. Le profond secret qu'il garda ne fut pas moins étonnant que l'entreprise elle-même. Il ne s'ouvrit à personne, et partit sans qu'aucun autre que lui sût pour quel endroit la flotte était destinée. Dès qu'il eût abordé en Afrique, il représenta à ses troupes que, pour délivrer Syracuse leur patrie, il les menait à Carthage, contre des citoyens amollis et efféminés par les délices d'une vie oisive et voluptueuse, et que les richesses de cette ville superbe allaient être la récompense des vainqueurs. Voyant ses soldats disposés à le suivre, il exécuta une seconde entreprise plus hasardeuse encore que la première ; ce fut de brûler la flotte qui

les avait transportés en l'Afrique. Par là il les voulait mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

172. Agathocle ne donna pas le temps aux réflexions. Il s'avança jusqu'à Tunis, qui fut prise d'emblée, et dont le butin enrichit les soldats. L'alarme fut grande à Carthage ; on crut que les armées de la république avaient été battues et détruites devant Syracuse. On leva des troupes à la hâte ; mais Agathocle les tailla en pièces, ce qui mit le comble à la consternation. Les Syracusains, instruits de ces succès, reprirent courage ; et d'assiégés qu'ils étaient, devenus, pour ainsi dire, assiégeans, ils surprirent les Carthaginois pendant la nuit, égorgèrent tout ce qui leur tomba sous la main, et prirent leur général à qui ils firent souffrir les derniers supplices. Agathocle, voyant les affaires d'Afrique en bon état, crut pouvoir repasser en Sicile. Mais son absence changea tout en Afrique ; quand il y retourna, il ne put reprendre la supériorité. Dans cette situation critique, il ne pensa qu'à sauver sa vie. Lache déserteur de son armée, il se déroba par la fuite et revint à Syracuse. Les soldats d'Agathocle se vengèrent de cette trahison sur ses enfans : ils les égorgèrent, et se rendirent ensuite à l'ennemi. Peu après, le tyran lui-même termina, par une mort

misérable, une vie qui n'avait été qu'un tissu de perfidies et de cruautés (289).

Guerres contre les Romains. Ruine de Carthage, (avant J. C. 146).

173. Rome et Carthage étaient trop voisines, et surtout trop ambitieuses, pour vivre longtemps en paix. Ces deux puissantes républiques, subjuguant, chacune de leur côté, tous les états qui étaient à leur bienséance, et s'étendant de proche en proche, vinrent enfin à se rencontrer ; et dès lors elles se génèrent mutuellement dans la passion qu'elles avaient de s'agrandir : c'est ce qui les arma l'une contre l'autre, (263, 219, et 150), et donna naissance à ces longues et sanglantes guerres, connues sous le nom de guerres puniques, dont on voit le détail dans l'histoire romaine. Les succès et les revers furent longtemps balancés ; et plus d'une fois Rome eut à trembler ; mais enfin elle triompha. La troisième guerre punique se termina l'an 146 avant J. C., par la prise et la ruine entière de Carthage. Elle avait subsisté avec éclat 742 ans depuis sa fondation.

174. Scipion, son vainqueur, ne put refuser des larmes au désastre de cette ville infortunée. Il considérait que les peuples et les empires sont sujets aux révolutions, aussi bien que les particuliers ; que la

même disgrâce était arrivée à Troie, jadis si puissante ; depuis, aux Assyriens et aux Perses, dont la domination s'étendait si loin ; et tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'empire avait jeté un si grand éclat. S'il avait été éclairé des lumières de la foi, il aurait su ce que nous apprend l'écriture : *Que la puissance est transférée d'un peuple à un autre, à cause des injustices, des violences, et des autres crimes qui s'y commettent.* C'est ce qui a causé la ruine de ces empires célèbres dont nous avons parcouru l'histoire. Ils périssent lorsque les crimes des princes et des peuples sont portés à leur comble. Rome, qui les a tous engloutis aura le même sort, lorsque son luxe, son orgueil, ses usurpations auront forcé le souverain maître et distributeur des empires, à donner par sa chute une grande leçon à l'univers.

175. Pour terminer tout ce qui regarde l'histoire de Carthage, nous remarquons que cette ville fut rebâtie par Jules-César, et qu'elle devint, sous les empéreurs romains, la capitale de l'Afrique : cette nouvelle Carthage subsista jusqu'à la fin du septième siécle, qu'elle fut détruite par les Sarrasins ou Arabes mahométans : et aujourd'hui, dans le pays même, on en connait à peine le nom et les vestiges.

Mœurs, Gouvernement, Religion des Carthaginois.

176. Les Carthaginois avaient dans les mœurs quelque chose d'austère, de sauvage, et même de cruel : mais ce qui les distinguait surtout entre les autres nations, c'était la finesse, la ruse, la fourberie. Ce vice était si marqué et si connu, qu'il avait passé en proverbe, et que pour désigner la mauvaise foi, l'on disait une foi carthaginoise, *fides punica.* Cet esprit de finesse et de ruse prenait sa source dans l'esprit de commerce qui faisait le caractère dominant et général de la nation. L'espoir du gain, la soif des richesses, telle était l'âme de ses entreprises. Aussi toute l'étude, toute la science des geunes gens, se bornait-elle à écrire, à chiffrer, à dresser un régistre, à tenir un comptoir.

177. Carthage était une république marchande par état et par inclination, elle devint bientôt guerrière, par le double intérèt de soutenir d'abord, ensuite d'étendre son commerce. Ses forces militaires consistaient surtout en soldats mercenaires qu'elle achetait dans les états voisins ; par un sang vénal, elle s'acquérait la possession des provinces, sans dépeupler ses campagnes, sans appauvrir sa marine, sans interrompre son commerce, sans y rien mettre du sien, si ce

n'est l'or, que même les peuples étrangers lui fournissaient en échange des produits de son industrie. Mais ces armées d'emprunt n'avaient pas pour l'état le même zèle et le même attachement qu'auraient eu des milices nationales : aussi la puissance de Carthage, qui ne se soutenait que par ces appuis extérieurs, se trouvait-elle ébranlée jusque dans ses fondemens, aussitôt qu'ils lui étaient enlevés ; et c'est ce défaut qui a toujours été regardé comme une des principales causes de la ruine de cette république.

178. Le gouvernement de Carthage, comme celui de Rome, réunissait trois autorités différentes, qui se balançaient entre elles, et se prêtaient un mutuel secours : 1o. deux *suffètes*, magistrats annuels, qui présidaient aux délibérations publiques, jugeaient les procès importans, commandaient quelquefois les armées, etc.; 2o. *le peuple*, qui, moins ambitieux et moins turbulent que celui de Rome et d'Athènes, se reposait sur le sénat du soin des affaires, et qui n'y prenait part que dans le cas où ce corps était divisé de sentiment ; 3o. *le sénat*, où se traitaient les grands intérêts de la république, où l'on décidait de la paix et de la guerre : l'orsqu'il y avait partage dans les avis, les affaires, comme on l'a dit, étaient portées devant le peuple ; mais

si les avis étaient uniformes, le sénat jugeait définitivement et en dernier ressort. Une preuve bien frappante de la sagesse de ce réglement, c'est que, durant plus de 500 ans, il n'y eut dans Carthage aucune révolte considérable qui en troublât le repos, ni aucun tyran qui en opprimât la liberté.

179. La principale divinité des Carthaginois était Saturne ou Moloch, à qui l'on immolait les enfans des plus nobles familles, soit en les jetant dans un brasier ardent, soit en les enfermant dans une statue de Saturne, qui était toute embrasée. Les mères se faisaient un point de religion d'assister à ce cruel spectacle, l'œil sec et le front serein : s'il leur échappait quelque larme ou quelque soupir, le sacrifice en était moins agréable à la divinité, et elles en perdaient le fruit. Une coutume si barbare, adoptée néanmoins, et retenue pendant plusieurs siècles, chez les nations les plus policées, chez les Grecs même et les Romains, n'a pu être inspirée que par celui qui *est homicide dès le commencement*, et qui ne prend plaisir qu'à la dégradation, à la misère, et à la perte de l'homme.

Conclusion.

180. Pour connaître à fond l'Histoire, il ne suffit pas d'avoir considéré les grands

évènemens qui décident de la fortune des empires, il faut savoir y reconnaître les vues de la Providence, le rapport qu'elle a mis entre son peuple chéri et les peuples étrangers, et la manière dont elle a élevé le règne éternel de J. C. sur les ruines des empires périssables de la terre. Voilà pourquoi Dieu a fait si clairement désigner par ses prophètes la suite et la succession de ces empires.

" Je vis, dit le prophète Daniel, une
" grande mer agitée, d'où sortaient l'une
" après l'autre, quatre bêtes monstrueuses.
" Pendant que je les considérais attentive-
" ment, des trônes furent placés, et l'An-
" cien des jours, l'Eternel s'assit—Alors
" je vis comme le Fils de l'homme ; il
" s'avançait sur les nuées du ciel, et s'ap-
" prochait de l'Eternel qui lui donna la
" puissance et l'empire. Toutes les na-
" tions, toutes les langues le serviront ; sa
" puissance est une puissance éternelle, et
" son royaume ne sera jamais détruit.
" Saisi d'étonnement, je demandais à l'un
" de ceux qui étaient présent, l'explica-
" tion de ces choses. Il me répondit : Ces
" quatre bêtes figurent quatre empires qui
" s'élèveront successivement sur la terre,
" et qui seront suivis d'un royaume dont
" la durée s'étendra jusque dans l'éter-
" nité."

181. Le même prophète désigne ailleurs ces empires par leur nom, et nous apprend leur destination dans les vues de la providence. L'empire des Assyriens paraît le premier ; et il est dans la main de Dieu comme une verge dont il châtie son peuple. A l'empire des Assyriens, succède celui des Perses ; il doit tirer d'esclavage le peuple de Dieu, et lui rendre sa patrie et son temple. Dès que sa mission est remplie, il disparaît, et fait place à l'empire des Grecs, c'est-à-dire, des Macédoniens, qui doit, selon le prophète, se diviser en quatre royaumes, et dont les rois, sourtout ceux de Syrie, sont visiblement désignés pour exercer le peuple fidèle par des persécutions. Enfin l'empire grec se confond avec toutes les autres puissances de la terre, dans l'empire romain qui ne connaît presque d'autres bornes que celles de l'univers. Cette réunion de tous les peuples sous une même domination devait favoriser la prédication de l'Evangile, en faisant de la langue grecque et de la latine, celle du monde entier. Aussi dès que Rome a terminé ses conquêtes, et ôté le sceptre à Juda, on voit paraître le *Fils de l'homme*, et s'élever ce nouvel empire qui est le but et la fin de tous les autres, qui subsiste au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel l'éternité est promise.

Mais pourquoi le Seigneur nous a-t-il révélé le secret de ses desseins sur les empires dont nous venons de parcourir l'histoire, si ce n'est pour nous apprendre à adorer partout cette sagesse infinie, qui dispose d'une manière également douce et puissante, les choses humaines, pour l'accomplissement de ses décrêts éternels ?

OBSERVATIONS

SUR

LES PROGRES DES ARTS, DES LETTRES ET DES SCIENCES, DANS L'ANTIQUITÉ.

Agriculture, Commerce, Marine.

181. PLUS on remonte vers l'origine des nations, plus on voit l'agriculture en honneur. Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, furent la Sicile, l'Egypte et la côte septentrionale de l'Afrique.

L'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étaient encore par l'excellence de leurs vins. Ceux de Lesbos, de Cypre et de Chio, étaient les plus renommés. Dans l'Italie, le seul territoire de Capoue fournissait les vins de Massique, de Calès, de Cécube et de Falerne, tant célébrés par Horace.

Les bestiaux faisaient encore une des principales richesses des anciennes nations agricoles, non seulement par les engrais qu'ils fournissent à la terre, mais encore par les secours qu'ils prêtent à l'homme, dans les travaux du labour dont ils lui épargnent la plus grande peine. De là vient que le bœuf, laborieux compagnon du cultivateur, était si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avait tué un de ces animaux, était puni de mort, comme s'il eût assassiné un citoyen.

183. Il est fort vraisemblable que le commerce n'a guère moins d'antiquité que l'agriculture. Les petits fils de Cain, Jubal et Tubalcain, occupés, l'un a fabriquer des instrumens de musique, l'autre à mettre en œuvre le fer et le cuivre, échangeaient sans doute leurs ouvrages contre d'autres marchandises nécessaires à leurs subsistance. Le commerce s'avançant de proche en proche, s'établit entre les peuples, et finit par s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Les villes les plus commerçantes de l'antiquité furent Tyr, puis Carthage, et enfin Alexandrie. Dès les premiers âges du monde, l'expérience fit sentir l'incommodité de la voie des échanges, et obligea de recourir aux métaux. Les métaux furent d'abord employés en lingots, puis divisés en pièces, et frappés d'un coin qui

en fixait la valeur. Les monnaies grecques étaient l'*obole*, la *dragme*, et la *mine*. Il y avait six oboles dans la dragme, cent dragmes dans la mine, et soixante mines dans un talent. Le talent attique valait 3,000 francs ; la mine, cinquante francs ; la dragme, dix sous ; l'obole enfin, dix-sept centimes. La mesure appelée *médimne* contenait six boisseaux, chacun de vingt livres pesans.

184. La marine était soigneusement cultivée chez les Grecs, et principalement chez les Athéniens, qui lui durent la supériorité de puissance qu'ils conservèrent long-temps sur les autres peuples. Les vaisseaux anciens n'avaient point de ponts, et n'étaient qu'à un seul rang de rames. Dans la suite, on les couvrit d'un pont pour s'y mettre à couvert, et l'on multiplia jusqu'à cinq les rangs de rames ; ces rangs étaient placés, non pas perpendiculairement, mais obliquement au dessus les uns des autres. La proue des navires était armée d'un éperon, ou forte pointe d'airain, avec laquelle on tâchait, dans les combats, de percer le vaisseau ennemi et de le couler à fond. (1).

---

(1) Nous avons parlé de l'art militaire, à la fin de l'Histoire des Perses et des Médes, article : *Mœurs des Assyriens, &c.*

Musique, Sculpture, Peinture.

185. On ne peut douter que la *musique*, ainsi que les autres arts *libéraux*, n'ait été portée à une grande perfection par les Anciens, et surtout par les Grecs. Quoiqu'ils ne semblent pas avoir connu l'usage du *contre point*, c'est à dire, des parties doubles, il n'en est pas moins certain que leur musique produisit plus d'une fois cet effet extraordinaire. Elle faisait chez eux avec la danse, une partie essentielle de l'éducation ; et la Grèce ne dégénéra que quand ces deux arts, dont la destination primitive était de donner à l'âme de l'énergie et du courage, et au corps de la grâce et de la souplesse, eurent eux-mêmes dégénéré, en s'avilissant jusqu'à servir d'interprêtes aux passions et d'ornement aux représentations théâtrales.

186. La *Sculpture* n'est peut-être pas moins ancienne que la musique. On peut lui reprocher d'avoir contribué à répandre l'idolâtrie dans le monde. Les plus habiles statuaires de l'antiquité furent Phidias, Polycète, Myron, Lysippe et Praxitèles : tous étaient Grecs, et ils vécurent dans les beaux jours de la Grèce, c'est-à dire, dans l'intervalle qui s'étend depuis la bataille de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre.

187. On croit la *peinture* de beaucoup postérieure à la sculpture, par la raison qu'Homère, qui parle souvent de statues, ne fait aucune mention de tableaux. Les anciens peintres n'employaient que quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge et le noir. Les modernes y ont ajouté le bleu et le vert ; ils ont de plus inventé la peinture à l'huile et sur toile ; et cependant ils ne paraissent pas avoir égalé les anciens. Ceux-ci ne peignaient qu'en *détrempe* et à *fresque :* en détrempe, sur des tables de bois, avec des couleurs délayées seulement dans de l'eau et de la gomme ; à fresque, sur des murs enduits de mortier encore frais. Les plus célèbres peintres de l'antiquité furent Appelles, Zeuxis, Parrhasius, Protogène, tous compatriotes et contemporains des sculpteurs dont nous avons parlé.

Il n'est point d'arts qui aient été plus funestes pour les mœurs, que la peinture et la sculpture.

Architecture.

188. L'*architecture,* comme presque tous les arts, a pris naissance en Asie ; mais c'est en Grèce qu'elle s'est perfectionnée. Le besoin qu'on a eu de construire toutes sortes d'édifices, a fait imaginer diverses proportions qui pussent leur convenir, selon le dégré de grâce ou de solidité qu'on

voulait leur donner ; et ces diverses proportions ont produit six ordres d'architecture. Les Grecs en ont inventé trois, le *dorique*, l'*ionique* et le *corinthien* : à ces trois ordres, les Romains en ont ajouté deux, le *toscan* et le *composite* : enfin les Goths ont apporté du Nord ce qu'on appelle aujourd'hui l'ordre *gothique ;* c'est celui qu'on a suivi dans la construction des anciennes cathédrales de la France.

189. L'ordre toscan est le plus simple et le plus dépourvu d'ornemens : on le met rarement en usage, si ce n'est pour le pied des grands monumens, auxquels on veut donner de la grâce sans leur rien ôter de leur solidité. Le plus parfait de tous les ordres est le corinthien.

190. Un ordre d'architecture est composé de *colonnes* et d'un *entablement*. La colonne est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment : elle est composée d'un piédestal, d'une base, d'un fût et d'un chapiteau. Le *piédestal* est la partie la plus basse de la colonne ; il est carré, et renferme trois parties : le *socle*, qui porte sur l'aire ou pavé ; le *dé* qui est posé sur le socle ; la *cymaise*, qui est la corniche du piédestal. La *base* est la partie de la colonne qui repose immédiatement sur le piédestal : elle est composée d'une *plinthe*, pierre plate et carrée, et de moulures

circulaires, qu'on appelle *tores* quand elles sont grosses et petites. Le *fût* de la colonne est la partie ronde et unie qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Le *chapiteau* est la partie supérieure, formée de plusieurs moulures et d'autres ornemens, et couverte du *tailloir*, pierre plate et carrée qui le sépare de l'entablement.

191. L'*entablement* est la partie de l'édifice qui repose sur les colonnes et s'étend de l'une à l'autre. Il comprend l'architrave, la frise et la corniche. L'*architrave* représente une poutre, et porte immédiatement sur le tailloir. La *frise* est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave et la corniche : elle représente le plancher du bâtiment. La *corniche* est le couronnement de l'ordre entier : elle est composée de plusieurs moulures, qui, s'avançant en saillie, peuvent mettre tout ce qui est au-desous, à l'abri des eaux du toit.

192. Le chapiteau dorique et le toscan se ressemblent assez : il est cependant aisé de reconnaître le dorique à sa frise qui, de distance en distance, est ornée de *triglifes*, espèces de bossages carrés et longs, lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs petites poutres qui porteraient sur l'architrave pour former un plancher. Le chapiteau ionique se distingue par deux grandes *volutes* ou enroulemens spiraux qui sortent de

dessous le tailloir. Le chapiteau corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles d'acanthe chacun, et de huit petites volutes qui sortent d'entre les feuilles. Enfin le chapiteau composite est formé du corinthien et de l'ionique : il a deux rangs de huit feuilles, et quatre grandes volutes qui sortent de dessous les quatre coins du tailloir.

193. La hauteur du fût toscan est de sept de ses diamètres ; celle du fût dorique est de huit ; celle du fût ionique est de neuf ; enfin, celle du fût corinthien et du composite est de dix. Les colonnes diminuent un peu de diamètre vers le haut. Souvent elles sont cannelées ; quelquefois elles sont torses, ou bien taillées en bossage. Ordinairement les colonnes répondent à autant de pilastres, espèces de piliers carrés, adossés au mur, et ayant les mêmes proportions et les mêmes ornemens que les colonnes.

Les détails où nous venons d'entrer suffiront pour mettre le lecteur attentif en état de distinguer, à la simple vue, les différens ordres, quand il aura occasion de considérer des monumens d'architecture ancienne ou moderne.

Lettres.

194. Avant de parler des *lettres*, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de la manière dont les anciens écrivaient. Dans les premiers temps on grava l'écriture sur la pierre, sur des lames de cuivre ou de plomb : ensuite on employa les feuilles de palmier, puis l'écorce intérieure de certains arbres ; bientôt après, on fit usage de la toile et des tablettes enduites de cire. Cette dernière méthode est antérieure à Homère lui-même. L'invention du papier remonte au temps d'Alexandre. Il était fabriqué avec l'arbrisseau appelé *papyrus*, qui croît sur les bords du Nil : on divisait la tige de cet arbre en bandes très-minces, qu'on entrelaçait les une dans les autres, à peu près comme les fils d'une toile ; et après avoir collé cet assemblage, on le battait au marteau pour faire disparaître les jointures, et on le mettait à la presse. L'invention du parchemin suivit de près celle du papier ; elle est due à Eumène, roi de Pergame.

Les anciens ne nous ont pas laissé des modèles moins parfaits dans les lettres que dans les arts.

195. La *poésie*, dans son origine, se bornait à chanter les merveilles de la nature, les grandeurs de Dieu, ses bienfaits.

Les cantiques de Moïse, de David, et des autres prophètes, sont une preuve que, chez le peuple de Dieu, la poésie resta fidèle à sa destination primitive : il n'en fut pas de même chez les autres peuples où elle se prostitua, presque dès sa naissance, aux idoles et à tous les vices enfans de l'idolâtrie.

Parmi les poëtes grecs, Homère occupe le premier rang, et par l'ancienneté du temps où il a vécu, et par la perfection de ses ouvrages. Il florisait environ 800 ans avant J. C. ; c'est près de 700 ans après Moïse. Il nous a laissé deux poëmes épiques, l'Itiade et l'Odyssée, dans lesquels il célèbre les héros de la Grèce et de l'Asie.

Long-temps après Homère, on voit paraître les poëtes lyrique, Simonide et Pindare, qui consacrèrent leur muse aux vainqueurs des jeux olympiques ; Anacréon, qui se borna à chanter le vin et les plaisirs. Presque dans le même temps se montrent les poëtes dramatiques Eschyle, Sophocle, Euripide, pour la tragédie ; Aristophane et Ménandre, pour la comédie.

Tandis que la Grèce cultivait ainsi les lettres et les arts, Rome, encore grossière, ne savait que manier les armes. Mais la conquête qu'elle fit de la Grèce lui inspira

le goût des ouvrages d'esprit, et elle ne tarda pas à disputer à cette contrée fameuse un autre genre de gloire que celui qui vient des succès militaires. Les premiers qui se distinguèrent parmi les Latins, furent deux poëtes comiques, Plaute et Térence. Cent ans après, on vit briller à la fois Virgile, Horace, Ovide et Phèdre. Ils furent remplacés par Perse, Juvénal, Lucien ; mais déjà le déclin des muses latines était sensible, et elles ne tardèrent pas à retomber dans la barbarie.

196. L'*histoire* ne parut que plusieurs siècles après la poésie. Hérodote, Thucydite, Xénophon, Plutarque, écrivirent les exploits des Grecs, et en perpétuèrent la mémoire dans la postérité. Parmi les Latins, Cornélius-Nepos, Jules-César, Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite, mirent Rome en état de n'avoir rien à envier, à la Grèce, en ce qui concerne le genre historique.

197. L'*éloquence* ne pouvait manquer d'être cultivée chez des peuples tel que les Grecs et les Romains, où le talent de la parole était le principal instrument de la politique et le premier ressort du gouvernement : et il faut que ce talent ait à vaincre bien des difficultés, puisque dans un nombre prodigieux d'orateurs qui pa-

rurent chez ces deux peuples, on en compte si peu qui aient approché de la perfection.

Périclès fut le premier qui se fit un nom en ce genre : il fut suivi de Lysias, d'Isocrate, et d'Eschine. Enfin Démosthène parut, et s'éleva au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé : après lui l'éloquence grecque ne tarda pas à se corrompre par l'abus de l'esprit. Rome eut aussi ses orateurs : sans parler d'Antoine et de Crassus, de César et d'Hortensius, dont nous n'avons plus les harangues, il suffit de nommer Ciceron pour élever Rome au niveau d'Athènes. Après ce grand orateur, on peut citer Sénèque, dont les brillans défauts altérèrent le goût parmi les Romains ; Quintilien, dont les efforts ne purent arrêter la décadence des lettres ; les deux Pline, si connus, l'un par son immense érudition, l'autre par la beauté de son esprit.

Médecine, Botanique, Anatomie.

198. La *médecine* est de même date, sans doute, que les maladies ; car dès qu'on les a senties, on a cherché à s'en délivrer ; et les maladies sont aussi anciennes que le monde, puisqu'elles ont été la suite du péché. Mais il est impossible de fixer le temps où la médecine est devenue un art

et une profession. Dans l'origine, elle était presque bornée à l'usage des simples. Les anciens cependant avaient fait peu de progrès dans la botanique; à peine connaissaient-ils six cents plantes, tandis qu'au commencement du seizième siècle, les catalogues modernes les portaient déjà à plus de six millions. L'antiquité avait fait plus de progrès dans l'anatomie : plusieurs passages de l'Iliade prouvent qu'Homère, qui n'était point médecin de profession, connaissait cependant à fond la structure du corps humain. Le prince des médecins anciens et modernes, est sans contredit, Hippocrate. Ce fut son art qui sauva Athènes, durant la peste qui désola cette ville, au commencement de la guerre du Péloponnèse. Après Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité est Gallien, qui vivait sous Marc-Aurèle ; ses écrits respirent le plus profond respect pour la divinité.

Géométrie, Astronomie, Géographie.

199. La nécessité, ou, si l'on veut, l'intérêt, a fait imaginer la *géométrie*, qui est l'art de mesurer la terre. On en attribue l'invention aux Egyptiens, que les inondations du Nil obligeaient, chaque année, de chercher les limites de leurs héritages. Les deux plus fameux géo-

mètres de l'antiquité, sont deux Grecs, Euclide, contemporain d'Alexandre, et Archimède, dont le génie servit, durant trois ans, de rempart à Syracuse contre les Romains.

On ne peut douter que l'*astronomie* ne soit aussi ancienne que le monde. Comme il n'y a rien de plus surprenant que la régularité du mouvement des astres, il est aisé de juger que les globes célestes ont été un des premiers objets de la curiosité des hommes : d'ailleurs, il fallait bien chercher dans les cieux une règle pour connaître avec certitude le retour des saisons, et mettre de l'ordre dans les travaux de l'agriculture. Les Chaldéens sont regardés comme les pères de l'astronomie. Cette science passa de Chaldée en Egypte, et d'Egypte en Phénicie, où les Tyriens appliquèrent à la navigation la connaissance de l'étoile polaire. Thalès, l'un des sept Sages, porta l'astronomie en Grèce, et parvint à prédire les éclipses de soleil et de lune. Les plus célèbres astronomes, après Thalès, furent Hipparque, Ptolémée, Pithéas ; celui-ci était Gaulois.

200. La *géographie* dut ses premières connaissances aux voyages et au commerce. Homère était, aux yeux de l'antiquité, le prince des géographes, aussi

bien que le prince des poëtes. Anaximandre, disciple de Thalès inventa les cartes géographiques. Les conquêtes d'Alexandre, et encore plus celles des Romains, reculèrent les bornes de la géographie. Il y a peu de découvertes modernes, soit en géographie, soit en astronomie, que les Grecs n'aient au moins soupçonnées : il ne leur a manqué, pour aller plus loin dans ces deux sciences, que des lunettes et des horloges. Strabon et Ptolémée l'astronome, sont comptés au nombre des principaux géographes de l'antiquité : leurs ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

Philosophie.

201. Il nous reste à dire quelque chose de l'ancienne *philosophie*, qui sous tant de rapports, a servi de modèle à la philosophie du dix-huitième siècle. Les philosophes de l'antiquité étaient des hommes qui faisaient hautement profession d'aimer et de chercher la sagesse ; c'est du moins ce que signifie leur nom. Ces amis de la sagesse étaient d'infatigables disputeurs : peut-être n'y a-t-il pas une vérité religieuse ou morale, sur laquelle ils aient pu s'accorder. Quoiqu'ils ne s'entendissent pas entr'eux, l'orgueil, la vanité, le désir de se faire un nom, ne les obligea pas moins de parler, de dogmatiser, de s'ériger en précep-

teurs du genre humain. Ils formèrent une infinité de sectes, la plupart extravagantes, et dont les moins déraisonnables étaient défigurées par des erreurs grossières sur les points où il importe le plus à l'homme de connaître la vérité.

202. Le plus ancien de ces prétendus sages fut Thalès, qui regardait l'eau comme le principe de toutes choses. Après lui vint Pythagore, qui répandit en Grèce et en Italie le dogme absurde de la *métempsycose*, c'est-à-dire, du passage des âmes dans différens corps d'hommes, d'animaux, de plantes ; puis Epicure, qui plaçait le souverain bien de l'homme dans les plaisirs ; Diogène le Cynique, ainsi nommé de l'effronterie avec laquelle il foulait aux pieds les devoirs les plus sacrés de la bienséance et de la pudeur ; enfin Pyrrhon, qui affectait de douter de tout, et de ne pas savoir même s'il veillait ou s'il dormait. Socrate et Platon enseignèrent une philosophie plus digne d'un être raisonnable : on découvre dans les écrits de Platon, à travers bien des erreurs, une suite de vérités si pures et si conformes à la révélation, qu'il y a tout lieu de croire que ce philosophe les avait puisées dans les livres saints, ou dans le commerce que ses voyages lui fournissaient occasion de lier avec les Juifs. Platon don-

nait ses leçons dans la maison d'un Athénien nommé Académus, ce qui a fait prendre à ses disciples le nom d'académiciens. Après sa mort, les académiciens se divisèrent en deux principales sectes ; celle des péripatéciens, qui, d'après Aristote leur chef, comptaient parmi les biens réels, la santé, la fortune, la réputation, la gloire, et parmi les maux réels, la maladie, la pauvreté, le mépris, etc. (1) ; et celle des stoïciens qui donnant, avec Zénon leur maître, dans l'extrémité opposée, voulaient que la vertu seule fût à elle-même ici bas sa récompense, et que l'homme juste ne fût sensible ni à ses propres douleurs ni aux douleurs d'autrui.

203. Presque tous ces philosophes connaissaient l'unité de Dieu ; mais pas un d'eux n'eut le courage de professer hautement cette grande vérité, et de travailler à détromper les hommes des fables honteuses de l'idolâtrie. De plus, les uns, comme les stoïciens, contestaient à Dieu le tître de Créateur ; ils ne lui accordaient que d'avoir formé toutes choses avec une matière éternelle aussi bien que

---

(1) Toutes ces choses ne sont des biens ou des maux, que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait.

lui : d'autres, comme les spicuriens, voulaient que le monde eût été formé par la rencontre fortuite des atomes : surtout ils refusaient à la divinité la providence et l'inspection des œuvres de l'homme. Les sectes philosophiques ne s'accordaient pas mieux sur la nature de l'âme, sur son origine et sur sa destinée future : les unes soutenaient que l'âme était le sang contenu dans le cœur ; les autres, que l'âme était le cœur lui-même ; d'autres, que c'était le cerveau ; d'autres enfin, que c'était un souffle, ou bien un feu, etc. La plupart rejetaient l'immortalité de l'âme. Socrate, Platon et Cicéron sont presque les seuls qui paraissent avoir reconnu, non pourtant sans quelque doute, ce dogme si formidable pour le scélérat heureux, mais si consolant pour le juste affligé : tant la raison de l'homme, abandonnée à elle même, était aveugle dans les plus grands personnages de l'antiquité païenne ! tant elle était incapable de dissiper cette ignorance, qui, aidée des passions, avait plongé tous les peuples, excepté le peuple de Dieu, dans un abime d'erreurs et de désordres, d'où l'Evangile seul a pu les tirer !

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX EVENEMENS, ET DES PERSONNAGES LES PLUS ILLUSTRES DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIERE EPOQUE. Création du monde, avant J. C.	4004
SECONDE EPOQUE. Déluge universel.	2348
Dispersion des peuples.	2247
Premiers rois de Babylone, de Ninive, et d'Egypte.	2245
Chine peuplée.	2220
Royaume de Perse, vers	2000
TROISIEME EPOQUE. Vocation d'Abraham.	1921
Italie peuplée, vers	1910
Fondation d'Argos, 1823 – de Sicyone, 1773—de Messène, 1762—d'Athènes.	1582
Pyramides d'Egypte, vers	1550
Déluge de Deucalion.	1530
Fondation de Corinthe, de Cadix, d'Utique, 1520—de Thèbes.	1519
Royaume de Lydie.	1506
QUATRIEME EPOQUE. Loi de Moïse.	1491
Fondation de Troie, 1459—de Mycènes.	1348
Lois de Minos.	1339
Expédition des Argonautes.	1292
Fondation de Tyr.	1255
Prise de Troie.	1209
Enée dans le Latium.	1202
Empire des Huns.	1200

PREMIERE PARTIE DE LA 6e. EPOQUE. Fin de la captivité de Babylone.	538
Premières tragédies à Athènes.	536
Simonide.	520
Rome république.	509
Guerre de 50 ans entre les Grecs et les Perses.	500
Miltiade—Gélon, tyran de Syracuse.	490
Royaume de Pont.	486
Les Carthaginois en Sicile.	482
Léonidas—Aristide.	480
Thémistocle.	470
Cimon—Syracuse république.	460
Lois de Solon portées à Rome.	451
Royaume de Cappadoce.	450
Invention du belier et de la tortue.	441
Hérodote—Périclès—Phidias.	440
Guerre de 27 ans, dite du Péloponnèse.	431
Thucydide—Pindare.	430
Sophocle—Euripide.	420
Hippocrate—Socrate, Alcipiade.	410
Syracuse asservie par les deux Denys.	405
Retraite des dix mille.	401
Lysandre—Aristophane.	400
Prise de Rome par les Gaulois.	387
Agésilas, 380—Epaminondas—Xénophon.	370
Platon, 360—Aristote—Timoléon.	350
Isocrate—Fraxiteles.	340
La Grèce asservie par Philippe de Macédoine.	338
SECONDE PARTIE DE LA 6e. EPOQUE. Entrée d'Alexandre le Grand à Jérusalem.	332
Fondation d'Alexandrie.	332
Fin de l'empire des Perses.	331

Troisième guerre punique.	149
Ruine de Carthage, asservissement de la Grèce.	146
Second Scipion l'Africain, 146—Polybe.	136
Rois Asmonéens des Juifs.	135
Ruine de Numance.	133
Le royaume de Pergame aux Romains.	126
La Gaule Narbonnaise aux Romains.	122
La Numidie aux Romains—Marius.	103
La Lusitanie aux Romains.	99
Sylla, 70—Lucullus.	70
La Crète aux Romains.	66
Le Pont aux Romains—Pompée—Cicéron.	63
Les Gaules aux Romains—César.	58
Cypre aux Romains.	55
Réformation du Calendrier.	45
Fondation de Lyon.	45
Salluste.	40
Cornélius-Népos.	40
Virgile—Horace.	20
Ovide.	5

Succession des anciens empires.

Principaux Rois de l'ancienne Egypte.

Mesraïm, vers 2200.... Busiris, vers 2100.... Méris, 2000.... Pharaons, vers 1950.... Aménophis, 1350.... Sésostris, 1300.... Sésac, 1008.... Les douze rois, 685.... Psammétique, 670.... Néchao, 615.... L'empire passe des Assyriens aux Perses, 555.... L'Egypte aux Perses, 525.

Empire d'Assyrie.

Nabuchodonosor I.	820
Phul.	800
Téglatphalasar.	745
Salmanasar.	730
Sennachérib.	714
Assaradon,	710
Sardanapale.	649
Nabopolassar.	625
Nabuchodonosor II.	604
Evilmérodach.	561
Balthasar.	559

Empire des Perses.

Darius-le-Mède ou Cyaxare II.	555
Cyrus, 538. Cambyse, 529. Smerdis.	523
Darius, fils d'Hystaspe, 522. Xerxès I.	486
Artaxerxès-Longue-Main, 474. Xerxès II.	424
Sogdien, 424. Darius-Nothus.	424
Artaxerxès-Mnémon, 405. Ochus, 360. Arsès.	339
Darius-Codoman.	336
L'empire des Perses aux Grecs.	331

Macédoine.

Caranus.	807
....	......
Philippe II.	359
Alexandre-le-Grand,	336
Démembrement de l'empire d'Alexandre.	324
Aridée.	324
Cassandre.	307

Philippe III.	298
Antipater et Alexandre.	297
Démétrius-Policerte.	294
Pyrrus, roi d'Epire.	287
Lysimaque.	285
Arsinoé.	282
Ptolémée-Céraunus.	281
Méléagre.	279
Antipater.	279
Sosthène.	279
Antigone-Gonatas.	276
Démétrius II.	243
Antigone-Doson.	232
Philippe IV.	220
Persée.	178
La Macédoine aux Romains.	168

Syrie.		*Egypte.*	
Séleucus-Nicator.	305	Ptolémée-Lagus.	305
Antiochus Soter.	281	Ptolémée-Philadelphe.	285
Antiochus-Théus.	262		
Séleucus-Callinicus.	247	Ptolémée-Evergète.	247
Séleucus-Céraunus.	227		
Antiochus-le-Grand.	224	Ptolémée-Philopator.	212
Seleucus-Philopator.	187	Ptolémée-Epiphane.	204
Antiochus-Epiphane.	176	Ptolémée-Philométor.	180
Antiochus-Eupator.	164		
Démétrius-Soter.	161		
Alexandre-Bala.	151	Ptolémée Phiscon.	145
Démétrius-Nicator.	146		

Triphon.	143		
Antiochus-Sidète.	139		
Démétrius-Nicator, rétabli.	131		
Zébina.	128		
Séleucus V.	127		
Antiochus VIII.	126		
Antiochus IX.	114	Ptolémée-Lathyre I.	117
Séleucus VI.	96	Ptolémée Alexandre.	107
Antiochus X.	95		
Antiochus XI.	94		
Philippe et Démétrius.	85	Ptolémée-Lathyre II.	88
		Bérénice.	81
Tigrane, roi d'Arménie.	83	Ptolémée-Alexandre II et Bérénice.	80
La Syrie aux Romains.	63	Ptolémée-Aulète.	65
		Bérénice.	52
		Ptolémée-Aulète et Cléopâtre.	51
		Ptolémée-Denys et Cléopâtre.	47
		Cléopâtre seule.	44
		L'Egypte aux Romains.	30

N. B.—*Les dates, dans cette Chronologie, indiquent le commencement des empires, des guerres, du règne des princes, etc. Pour les autres personnages illustres, elles se rapportent au temps où ils ont été les plus célèbres.*

FIN.

TABLE

DE L'ABREGE' DE L'HISTOIRE ANCIENNE, PAR DEMANDES.

1. *Sur les Egyptiens.*

II. *Sur les Assyriens.*

III. *Des Perses et des Mèdes jusqu'à Darius fils d'Hystaspe.*

V. *Des Perses et des Grecs, depuis Darius fils d'Hystaspe, jusqu'à la mort d'Alexandre.*

VIII. *Du royaume de Macédoine, depuis la mort d'Alexandre-le-Grand.*

X. *Des Carthaginois.*

OBSERVATIONS

SUR LES PROGRES DES ARTS, ETC.

Fin de la table de l'Histoire Ancienne.

